
3 1761 08156999 8

# LETTRES

SUR

# L'ÉGYPTE CONTEMPORAINE

(1865-1875)

## DU MÊME AUTEUR :

---

**Les Ottomanes,** poésies. Paris, Lacroix-Cornon, 1854. 1 vol. in-18.

**Ce qu'on dit au village,** Paris, Degorce-Cadot, 1869. 1 vol.

**Ce que doit faire la gauche,** Paris, Degorce-Cadot, 1869. 1 br. in-18.

**Sphinx-Phénix,** poésie; Paris, Librairie générale, 1871, 1 br. in-8°.

**Histoire de la Révolution de 1830,** précédée de l'Histoire du règne de Charles X, 1 vol. in-8° de 500 pages avec portraits; Paris, Degorce-Cadot, 1873.

**Ligues et Ligueurs,** Paris, Armand Le Chevalier, 1873, 1 br. in-16.

**La « plus belle pensée du règne »,** Paris, Armand Le Chevalier, 1873, 1 br. in-16.

**La République française et l'Europe,** Paris, Ernest Leroux, 1875, 1 vol. in-18.

---

EN PRÉPARATION :

**L'Europe et la Porte Ottomane; Question des Capitulations,** 1 vol.

---

IMPRIMERIE EUGÈNE HEUTTE ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

# LETTRES
## SUR
# L'ÉGYPTE
## CONTEMPORAINE

(1865-1875)

PAR

EUGÈNE GELLION-DANGLAR




PARIS
SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS
33, RUE DE SEINE, 33

—


LIBRARY
DEC 16 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

A

MONSIEUR EUGÈNE VAN BEMMEL

Professeur à l'Université libre de Bruxelles,
Ancien Directeur de la *Revue trimestrielle*.

---

MON CHER AMI,

Vous avez accueilli avec une extrême obligeance mes *Lettres d'Égypte* dans l'excellente et regrettable publication que vous avez dirigée pendant quatorze ans, et les lecteurs de la *Revue trimestrielle* ont paru goûter les récits que je leur faisais d'un pays étrange et peu connu, bien qu'il soit si près de nous.

Je complète aujourd'hui ces tableaux dont la fidélité forme tout le mérite, et je ne crois pouvoir mieux faire que de placer le volume sous le patronage de celui qui en a vu naître, pour ainsi dire, les éléments et m'a aidé à les mettre pour la première fois en lumière.

Recevez donc ici, mon cher ami, ce témoignage, bien insuffisant, de ma gratitude et de ma cordiale sympathie.

EUGÈNE GELLION-DANGLAR.

Paris, février 1876.

# LETTRES

SUR

# L'ÉGYPTE CONTEMPORAINE

1865-1875

---

## PREMIÈRE LETTRE

Le Kaire, décembre 1866.

Monsieur le Directeur,

Il y a plus d'un an que je suis en Égypte, et, sauf quelques vers qui m'ont été dès l'abord inspirés par ma première promenade sur le Nil, je ne vous ai encore rien envoyé qui pût donner aux lecteurs de la *Revue trimestrielle* une idée de ce pays si étrange, si fréquemment visité et si peu connu.

Mon silence ne doit être attribué ni à la paresse ni à l'indifférence, ces deux maladies de l'Orient dont le virus infecte l'Européen à l'instant même de son débarquement, et finit par le corrompre entièrement dans un délai que son énergie naturelle, décroissant de plus en plus, ne fait que retarder plus ou moins.

Pour moi, j'ai lutté contre le fléau avec assez de succès jusqu'à présent, et, si je ne vous ai pas écrit tout de suite, c'est que mes premières impressions n'ayant pas été favorables à tout ce que j'avais devant les yeux, je m'en suis défié, et me suis imposé la loi d'attendre du temps le redressement ou la confirmation de mes jugements de primesaut. L'expérience et l'observation les ont presque tous confirmés, et, une fois de plus, le premier mouvement se trouve avoir été le bon.

Je n'ai pas le projet de faire un livre sous forme de lettres. Les livres sur l'Égypte, comme sur tous lespays, abondent. Il n'est pas un parfumeur ou un cordonnier, ayant porté de sa personne ses fournitures au vice-roi, qui ne publie en revenant ses impressions de voyage et ne décrive à sa façon le Nil, les Pyramides, Karnak, Louqsor, et les cataractes.

J'ai moins d'ambition : je veux simplement dire ce que j'aurai vu, comme je l'aurai vu. J'ai mon coup d'œil à moi; chacun a ou devrait avoir le sien : de là la diversité et l'intérêt.

Prenez dix personnes : qu'elles fassent le voyage de Paris à Pantin, ou de Bruxelles à Boitsfort, et qu'elles écrivent leurs impressions et leurs jugements, vous aurez dix volumes très-différents et fort intéressants, pour peu que les auteurs aient un brin d'originalité.

Donc, sans plus de préface, je commence à vous transcrire mes notes et mon carnet de voyage.

La terre, qui est bien petite, est bien grande quand on s'éloigne de sa patrie, de sa famille et de ses amis. Les six jours de traversée qui séparent Alexandrie de Marseille m'ont semblé fort longs.

Le premier aspect de la terre d'Egypte ne dit pas grand'chose : une côte plate; quelques moulins à vent sur la droite; à gauche, le palais de Raz-al-Tyn, tout

blanc, avec des persiennes vertes; du même côté, le panache isolé d'un palmier de médiocre taille, sentinelle avancée de l'Orient.

Les cérémonies de la douane se passent en plein vent et assez pacifiquement, moyennant *bakchich*, ce qu'en Europe nous appelons pourboire.

On entre en ville. Quel mouvement! Quelle cohue! Quelle poussière! Quelle saleté! Quelle population! J'étais tout *désoccidenté*.

Sommes-nous en carnaval? Que de masques! Et pourquoi tous ces dominos bleus, noirs, blancs, roses? Ces masques et ces dominos sont les femmes dans leur costume de tous les jours. Ce costume est fort disgracieux; et si, comme il est probable, il a été disposé ainsi afin de ne rien laisser soupçonner des formes de la nature, le but est pleinement atteint.

Toutes ces femmes, dont on ne voit guère que les yeux, les ont fort noirs, fort grands et assez flamboyants. Le teint du visage paraît mat, terne, flétri. La démarche est lourde et rappelle celle des palmipèdes. Les femmes sont généralement petites, trapues, obèses, dès qu'elles appartiennent à une classe un peu élevée; les paysannes, au contraire, sont grandes et minces pour la plupart. Du reste, ce que l'on voit de femmes dans la circulation quotidienne de la rue n'est assurément pas la fine fleur du sexe. Il n'y a guère que quelques vieilles et de toutes jeunes filles du peuple qui aillent le visage découvert.

Les hommes sont, en général, grands, forts, musculeux, et on rencontre en quantité parmi eux des types de figures magnifiques. Tous ont un air majestueux, et, quelque sordides que soient leurs haillons, ils ne prêtent nullement au ridicule.

Le cachet de l'antiquité a persisté avec une pureté re-

marquable. A tout instant on se trouve face à face avec quelque figure d'homme, de femme ou d'enfant qui semble descendue d'un obélisque ou d'un pylône de Karnak ou de Louqsor. Le peuple des Pharaons est resté ce qu'il était il y a six mille ans. Rien ne rappelle les personnages des monuments antiques comme de voir un de ces fellahs, à peine vêtu d'un sarrau bleu qui flotte au vent, la tête nue, conduisant debout un chariot long et plat attelé d'un cheval vigoureux.

C'est ici un excellent terrain pour étudier la question des races. L'exposition des types y est permanente, et les contrastes y sont multiples et incessants. A côté du fils de l'Égypte pharaonique, vous voyez passer l'Arabe sédentaire, le Bédouin, le Syrien, le Juif, le Turk, le Persan, le Circassien, le nègre du Soudan, le Barbari, le Grec, l'Arménien, le Maltais, l'Italien, l'Anglais, l'Allemand, le Français. Et vous entendez se croiser les langues de tous ces peuples comme une artillerie formidable. L'Oriental surtout est braillard; il a la voix aiguë et perçante. Quand deux ou trois sont ensemble et qu'ils causent, peut-être de la récolte du coton ou des cannes à sucre, on croirait qu'ils se vont égorger. Si des femmes se querellent, il faut fuir au plus vite en se bouchant les oreilles.

Les langues européennes les plus en usage sont le grec, l'italien et le français [1]. Les enseignes en font foi.

1. Bien des gens se figurent qu'on parle à Alexandrie la langue franke, *se ti sabir, ti respondir, tazir, tazir*, comme dans la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*. Il n'en est rien. Mais avec l'italien ou le français on peut se tirer d'affaire.

Je placerai ici une remarque utile pour la lecture de ce volume et relative à la prononciation des noms propres arabes. Toutes les consonnes finales doivent se faire entendre; il faut donc prononcer *Haçan*, *Osman*, *Soliman* (*Haçane, Osmane, Solimane*) comme nous disons *platane*, *Amin*, comme *tartine*. J'ai transcrit le plus exacte-

Elles ne sont pas toutes irréprochables : dans une petite rue j'ai lu sur un tableau placé au-dessus de la porte d'une auberge d'un aspect d'ailleurs peu engageant : ΞΕΝΟΔΟΧΕΙΟΝ ΤΗΣ ΕΛΠΗΔΟΣ. O Démosthènes ! O Platon !...

Peu de rues ont des inscriptions. Sur l'une on lit : *Rue du Pirée ;* sur l'autre : *Lombart street ;* sur une troisième : *Via Garibaldi.* C'est la tour de Babel.

La Place des Consuls et quelques rues avoisinantes sont éclairées au gaz. Cette place est un vaste parallélogramme plutôt long que large, avec de beaux bancs de marbre blanc, deux fontaines et des acacias rabougris, On s'y promène beaucoup. C'est le centre de tout le mouvement européen de la ville.

J'avais affaire au gouverneur d'Alexandrie, et pour se présenter chez lui il était, non pas indispensable, mais poli d'être coiffé du *tharbouch* ou calotte rouge. J'enfourchai un baudet, le fiacre du pays, et, avec un de mes amis qui connaît le terrain, je parcourus les quartiers arabes. Quel enchevêtrement de petites rues sales, puantes, horribles ! Quel grouillement de gens et de bêtes ! Quelle poussière, ou, quand on arrose, quelle boue ! Les boutiques sont d'ignobles échoppes. Comment un si beau soleil peut-il luire sur un si dégoûtant spectacle ?...

Muni de mon tharbouch, j'allai à l'audience du gouverneur. Je quittai mon âne et pris une voiture. Ce sont

ment possible les mots arabes en lettres françaises ; mais plusieurs caractères arabes n'ont point d'équivalents dans l'alphabet français, et il faut parfois se contenter de l'à-peu-près. Le petit vocabulaire de Nolden, sans être parfait, est ce qu'il y a de mieux parmi les livres de ce genre et peut être fort utile aux Européens qui veulent se donner une teinture de l'Arabe parlé. Quant à l'arabe écrit, c'est une étude intéressante, mais longue et difficile.

presque toutes de grandes calèches découvertes, attelées de deux chevaux qui marchent fort bien. Mais la moindre course coûte cinq francs. Tout coûte cher ici : j'aurai souvent occasion de traiter ce désolant et scandaleux chapitre.

On entre chez le gouverneur comme dans un moulin, sans cérémonie ni difficulté, sans même se faire annoncer. On l'aperçoit accroupi sur un divan au fond d'une vaste pièce. Il nous fit asseoir auprès de lui et s'entretint avec nous en français. Quant aux indigènes, ils laissent leurs chaussures à l'entrée du salon et s'avancent avec force salutations devant l'Excellence turke.

Un domestique richement vêtu, accompagné d'un maître d'hôtel tout en noir, apporta le café. Le plateau était couvert d'un petit tapis brodé en or et en soie de diverses couleurs. Arrivé au milieu de la chambre, le maître d'hôtel, par un mouvement plein de majesté et de précision, rejeta le petit tapis sur l'épaule de l'esclave et versa le café dans les tasses qu'il vint nous présenter.

Tandis que nous étions là, une femme vêtue de blanc, le corps entouré des replis d'un interminable chapelet à gros grains, vint se prosterner au seuil du tapis de la chambre, baisa la terre plusieurs fois et marmotta quelques paroles d'un ton aigre et criard. Le gouverneur nous expliqua que c'était une pèlerine de la Mekke, qu'elle avait obtenu un secours de voyage pour retourner dans le Maroc, son pays, et qu'elle venait remercier. Il ajouta que toutes ces simagrées étaient ridicules, la traita de folle et la congédia. Je n'attendais pas tant de bon sens de ce mamamouchi. Après cela, peut-être, est-ce parce que nous étions là qu'il a feint de trouver ces hommages exagérés. Ces gens-là posent perpétuellement devant l'Europe et les Européens, qu'ils détestent, mais dont ils veulent se faire approuver.

Je laisse à d'autres le soin de vous parler de la colonne de Pompée et des aiguilles de Cléopâtre. Cela ne vaut guère la peine qu'on s'y arrêté. Le surlendemain de mon arrivée en Égypte, je partis pour le Kaire.

En quittant Alexandrie, on a sur la droite le lac Mariout, ou Marcotis, et l'on aperçoit à gauche le canal Makhmoudyeh, bordé de ravissantes villas.

Le sol est d'une fécondité vraiment extraordinaire. Je m'étonnais de voir du maïs encore si petit au mois d'août, alors que l'année 1865 étant précoce, j'avais assisté dans le Jura à la récolte du *Turquie*. On me dit que c'était ici la troisième récolte de l'année; je m'étonnai bien plus, mais en sens contraire.

Les chemins sont très-fréquentés. A tout instant on rencontre des files de chameaux, des troupeaux de buffles, de chèvres d'Afrique aux oreilles pendantes, de magnifiques moutons. Les hommes à cheval, à âne, à mulet, à pied, demi vêtus ou même tout à fait nus sous un soleil dévorant, vont et viennent d'un pas délibéré. Cette population est forte et énergique.

L'aspect des villages, qui sont nombreux, a quelque chose de misérable et pour ainsi dire de bestial. Ce sont des amas de tanières de six à sept pieds de haut, dont quelques-unes sont engagées assez profondément dans le sol, sans toit, ou seulement recouvertes de jonc ou de branches de palmier, et construites en terre et en cailloux. Il y en a d'un peu plus élevées. Toutes affectent la forme carrée et rappellent ainsi les grandes bâtisses de l'antique Égypte. Assurément les villages des temps pharaoniques étaient faits de la même façon: cela n'a pas changé.

Il y a entre Alexandrie et le Kaire dix stations, dont les principales sont: Damanhour, Kafr-al-Zaiat, Tantah et Bennah.

L'aspect de Damanhour, à quelque distance, est tout à fait oriental. La ville, dominée par plusieurs minarets très-élevés et fort effilés, est précédée d'une vaste plaine, où, le jour de mon passage, se tenait une sorte de marché et où il y avait une grande affluence de monde.

A Kafr-al-Zaiat on passe le Nil, branche de Rosette, sur un magnifique pont. Le fleuve est large, rapide, bouillonnant; c'est le temps de l'inondation.

Tantah est une assez grande ville qui n'a d'autre intérêt que celui de ses foires, dont la plus importante est celle de Chouroun, au mois de juin.

A Bennah, on passe de nouveau le Nil, branche de Damiette.

En arrivant au Kaire, on entrevoit sur la droite les Pyramides.

Un trait de mœurs : à Alexandrie, un moment avant le départ du train, on avait étendu, de l'entrée de la gare sur le quai d'embarquement à un wagon spécial tout replendissant d'or, les feuilles d'un vaste paravent derrière lequel, caché aux regards des profanes, avait défilé le harim de je ne sais quel pacha. Au Kaire, il paraît qu'il n'y avait point de paravent. On dut se résigner à laisser aller ces dames en présence du public de leur wagon aux voitures magnifiques et attelées de quatre chevaux qui les attendaient. D'ailleurs, elles étaient soigneusement voilées et marchaient gardées et soutenues chacune par deux affreux eunuques noirs.

Pour moi, je montai modestement dans l'omnibus d'un hôtel et je fis sans tambours ni trompettes mon entrée dans Maçr-al-Kahira, *vulgo* le Kaire.

Je me félicitai d'abord en passant sur la place de l'Esbekyeh de voir de beaux sycomores, de la verdure, de la *nature* enfin, ce qui fait complétement défaut à Alexandrie. Mais quel fut mon désenchantement quand

je pénétrai dans le Mousky, la rue de Rivoli, les boule vards, le *Quadrant* du Kaire, et surtout quand l'omnibus s'arrêta et que je dus aller pédestrement jusqu'à l'hôtel! Ici la saleté, le bruit, les odeurs nauséabondes, le fourmillement des hommes et des animaux, la chaleur, la cherté des moindres objets, toutes les plaies d'Alexandrie sont portées à la quatrième puissance. Le Kaire est un immense village de quatre à cinq cent mille âmes. Les constructions sont, pour la plupart, affreuses; les murs des maisons, faits de petits moellons mal cimentés et nullement récrépis, ont l'air, même quand ils viennent d'être élevés, de tomber en ruines. On dirait une ville bombardée; pas un édifice ne semble terminé, ou bien ils ont tous l'apparence d'être à demi détruits.

Et que d'ânes! C'est un vaste Montmorency... moins les cerises, hélas!...

Les gamins du Kaire sont tous âniers. C'est incontestablement la partie la plus spirituelle et la plus vivante de la population. Il parlent toutes les langues, et plus volontiers le français.

« Hé! mountez!... Aller Boulaq? Les Pyramides?... Un très-bon âne!... Le baudet bonne!... Marche comme le diable. »

Telles sont les apostrophes dont ils assourdissent le passant européen.

Un ânier m'a proposé sa bête, qu'il appelle *Rigolboche*. Ils n'en sont pas encore à Thérésa.

Un autre m'a dit:

« Hé! mountez! Le baudet de M. de Lesseps!... »

Il y a en Egypte autant de baudets de M. de Lesseps qu'il y a par le monde de cannes de Voltaire et de morceaux de bois de la vraie croix.

Les cochers parlent le plus souvent italien:

« Signore, una carozza! »

C'est ici le pays du bleu. Le ciel est bleu. Les maisons, à l'intérieur, et souvent à l'extérieur, sont peintes en bleu. Les hommes et les femmes du peuple sont vêtus de bleu. C'est un peu trop de bleu.

Le plus grand mouvement du Kaire a lieu dans le Mousky, la plus large rue de la ville, où se trouvent la plupart des boutiques européennes. Certaines parties de cette rue sont couvertes d'une toiture en planches. Le bruit et l'agitation y sont continuels. Le fameux dicton qui prétend qu'à midi on ne voit dehors que des chiens et des Français, s'il est vrai quelque part, est faux en Égypte. A toute heure, à toute minute, les indigènes vont et viennent et se livrent même aux travaux pénibles. Les Européens sont, au contraire, ceux qui se reposent le plus, et la rigueur du climat pour eux leur en fait une nécessité. Malgré toutes les précautions ils ne parviennent jamais à s'acclimater. Ils vieillissent trois fois plus vite qu'en Europe. Les femmes sont flétries et ridées bien avant le temps. La plupart des enfants succombent.

Peut-être est-ce une affaire d'habitude; mais le bruit de Paris, dont on parle tant, me fatigue moins que celui du Kaire. Le bruit du Kaire se compose, la ville n'étant point pavée et le sol étant la terre nue, tantôt poudreuse, tantôt fangeuse, de cris multipliés, aigus, retentissants, assourdissants : cris des âniers, braiements des ânes, hurlements des chiens, grognements des chameaux dont les longues files transportent des pierres, de la paille, toute sorte de choses, cris des cochers et des *saïs* ou coureurs qui précèdent les voitures et les cavaliers, cris chantés des marchands ambulants, cris des Arabes qui se disputent ou simplement causent.

Les yeux ne sont pas moins ahuris que les oreilles. On voit se croiser continuellement les turbans blancs, rouges,

verts, noirs, les tharbouchs, les chapeaux européens de toutes les formes ; le qouftan et le pardessus aux couleurs tendres et éclatantes du bourgeois du Kaire, et le pantalon à larges plis avec la veste élégante du Levantin ; le pantalon et le paletot du Franc, et la semi-nudité de l'homme du peuple et de l'enfant ; le costume carnavalesque des femmes musulmanes, et les haillons bleus du fellah mâle et femelle.

A la nuit, cette grande circulation cesse. Le peu de gens qui vont et viennent encore se munissent généralement d'une lanterne, et l'on dirait une troupe de Diogènes ou de chiffonniers.

Il n'y avait qu'une promenade au Kaire, la place de l'Esbekyeh, plantée sous Mohammed-Aly de sycomores qui sont devenus magnifiques. On attribue à cette place la superficie du Champ-de-Mars parisien, telle qu'il était avant 1848. Comme aspect, ce sont, en quelque sorte, des Champs-Élysées primitifs et sauvages, traversés par un certain nombre de belles allées, et remplis de massifs de verdure où se trouvent des rosiers, des lauriers, des arbustes de toute espèce, le tout un peu à l'état de forêt vierge. Des maisons et la plupart des grands hôtels garnis bordent la place. Sous les arbres, à la lisière de l'espace planté, étaient encore établis à mon arrivée des cafés, des restaurants, affreuses baraques en bois, occupées et exploitées généralement par des Italiens ou par des Grecs. Le beau monde allait là prendre des glaces ou boire des limonades au *Café de France*. Tout cela a disparu. On a commencé à enceindre d'une muraille la promenade de l'Esbekyeh pour en faire un jardin ou un parc régulier ; mais, au bout de quelques mois, les travaux ont été interrompus par suite de la déconfiture de la société qui les avait entrepris, et l'Esbekyeh n'est plus qu'un endroit couvert de pierres et de plâ-

tras, impraticable, où personne ne se promène plus.

C'est dans un des cafés arabes qui se trouvaient autrefois sur l'Esbekyeh qu'il m'a été donné d'entendre le premier spécimen de la musique indigène. Rien n'est plus fade, plus monotone, plus insignifiant. Il serait fort difficile de noter exactement par le procédé européen ces airs d'une tonalité vague et insaisissable à force de subtilité, où les sons se fondent les uns dans les autres et ne présentent plus guère qu'un mélange confus et indécis. Le rhythme, à peu près toujours le même, est bien marqué par des instruments peu sonores, fort simples, et qui ne servent qu'à cette fonction ; ce sont le tambour de basque, une sorte de flûte, une sorte de violon monocorde et deux ou trois autres. Tout cela ne forme aucune espèce d'harmonie. Les voix, sortant du gosier et du nez, chantent à l'unisson et manœuvrent dans les étroites limites de la quinte. L'ensemble était peu suivi. Musiciens et chanteurs, qui, sauf deux ou trois, ne faisaient qu'un, s'interrompaient fréquemment pour rire et causer entre eux. Seulement, il y avait toujours un ou deux instruments qui continuaient à marquer la mesure. Les chants reprenaient à intervalles inégaux. Parfois, un jeune virtuose de quatorze à quinze ans se lançait dans un feu d'artifice de fioritures et de roulades bizarres, et, quand il avait fini, ses compagnons poussaient en chœur un voluptueux *Ah! ah!* et semblaient près de se pâmer d'aise. Quant aux paroles, elles sont, m'a-t-on dit, fort sottes et aussi peu variées que la musique. Elles célèbrent perpétuellement la nuit, la rose, la fille, le sein de la fille, la bouche de la fille, les yeux de la fille, le pied de la fille ; aucun détail des beautés de la fille n'est passé sous silence. Telle est la poésie arabe, fade, vague, niaisement sentimentale, digne de la race qui l'a créée.

Je suis allé à l'Abbassyeh.

Voici ce que c'est que l'Abbassyeh.

Abbas-Pacha, de lubrique et sinistre mémoire, eut un jour la fantaisie de se faire élever des palais dans le désert, à une heure environ de la ville, sur une route qui, en se bifurquant, conduit du Kaire à Jérusalem, d'un côté, à Suez, de l'autre. Il prétendait faire là une ville nouvelle qui bientôt viendrait rejoindre l'ancienne.

Saïd-Pacha, son successeur, abandonna naturellement cette idée.

Dans les seraï d'Abbas et dans un grand nombre d'autres bâtiments construits dans le voisinage, le vice-roi actuel, Ismaïl-Pacha, a établi des écoles militaires, des casernes, et semble s'intéresser tout particulièrement au développement et à la prospérité de ces foyers nouveaux et fort élémentaires d'instruction.

Pour me rendre à l'Abbassyeh, j'ai pris un âne au Mousky. J'étais coiffé du tarbouch ; mon nez supportait une paire de lunettes bleues pour adoucir à mes yeux la réverbération du soleil sur le sable du désert, et j'avais à la main un parasol blanc doublé de bleu. Derrière moi l'ânier courait et criait, excitant, piquant et battant sa bête. Je pensais en ce moment aux promeneurs de nos Champs-Élysées et de nos boulevards et à l'immense éclat de rire qui accueillerait l'apparition sur le macadam parisien d'un cavalier et d'une monture comme moi et mon âne. Autres lieux, autres mœurs.

Après avoir suivi un instant le Mousky, nous prîmes à gauche une rue interminable et immense, comme toutes les rues du Kaire, puis une seconde à droite, puis une troisième à la suite, en passant sous une ancienne porte monumentale des fortifications, aujourd'hui en ruines, et, au bout d'une demi-heure, nous entrâmes de plain pied dans le désert.

Comme dans notre Occident au moyen âge, chaque métier a son groupe de ruelles, son quartier, son *bazar*, selon l'expression orientale, qu'il habite spécialement. Ici ce sont les teinturiers, et mon tharbouch s'accrochant aux longues bandes de cotonnade teintes en bleu qui pendaient sur la voie publique, me fit penser au malheureux Absalom. Là, ce sont les chaudronniers qui m'assourdissent de leurs coups de marteau nombreux et redoublés. Ailleurs, on ne voit que des cordonniers, plus loin, que des passementiers, etc. Peu de temps après avoir quitté le Mousky, je remarquai sur ma gauche un vaste écriteau pendu à la porte d'une hôtellerie de sale et misérable apparence, et sur lequel on lisait en langue grecque cette inscription pleine d'un doux parfum mythologique : ΞΕΝΟΔΟΧΕΙΟΝ ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ. Cela me fit plaisir. Pourquoi? Souvenir classique, amour du grec, pensée de jeunesse? Que sais-je?...

Je n'avais encore aperçu qu'un petit vestibule du désert, et les horizons vastes et lointains m'étaient à peine apparus. Mais j'en avais assez vu déjà pour sentir et comprendre la grandeur et la majesté de cet océan aride, la poésie de ces flots de sable.

La route du Kaire à l'Abbassyeh est toutefois un désert fort peuplé. Sans parler des gens qui vont et viennent en nombre considérable, les bêtes y abondent : troupes d'ânes chargés de pierres, de paille, de sacs de grains; files de chameaux; troupeaux de moutons à large queue adipeuse, de chèvres africaines à longues oreilles pendantes et sans cornes; escadrons de chiens sauvages en quête de quelque charogne à dévorer; nuées de vautours blancs, d'aigles et de corbeaux; parfois, des armées formidables de grandes sauterelles rouges.

A une certaine distance, sur la droite, on aperçoit l'ensemble des monuments appelés improprement *Tombeaux des khalifes,* et plus loin le mont Moqattam auquel s'adosse la citadelle avec les deux minarets aigus et hardis de la mosquée de Mohammed-Aly.

Il y a à l'Abbassyeh cinq écoles : *primaire, préparatoire, militaire, d'état-major* et *polytechnique.* Toutes sont gratuites. Les élèves, pris dans toutes les classes de la société, sont instruits, logés, nourris, habillés et soldés aux frais du vice-roi. Les professeurs sont partie indigènes, partie européens. Avec une organisation militaire où tout marche au tambour et à la trompette, où les élèves portent l'uniforme de Saint-Cyr, si ce n'est que le képi est remplacé par le tharbouch, avec la sanction quotidienne des coups de bâton, l'ordre, la méthode et la vraie discipline manquent dans ces écoles. Les progrès y sont lents, difficiles et ne s'élèveront jamais au-dessus d'un niveau assez bas. Cela tient à des causes générales et permanentes dont je vous entretiendrai une autre fois.

En revenant, au lieu de rentrer au Kaire par la porte que j'avais prise en allant, j'ai tourné à droite et j'ai suivi une route fort pittoresque, sauvage, aride, poudreuse et toute biblique, jusqu'aux abords de la gare du chemin de fer et de l'avenue de Choubra ; puis, tournant à gauche, je suis rentré en ville par l'Esbekyeh.

L'avenue de Choubra, dont je viens de vous parler, est une longue et belle promenade, ombragée d'acacias et de sycomores magnifiques, qui aboutit au village de Choubra et au palais de Halim-Pacha. De quatre à six heures, particulièrement le dimanche, c'est le rendez-vous des Européens qui viennent s'y montrer à cheval ou en voiture. Elle est bordée de distance en distance de riches villas. Elle n'est pas sans offrir quelque ana-

logie avec le *Bezuidenhoutscheweg* de la Haye, et la campagne environnante a des rapports frappants avec la campagne hollandaise. Pays plat, entrecoupé de canaux et parsemé de moulins à vent, l'Égypte est une sorte de Hollande chaude.

Le bateau part demain pour Alexandrie ; les lettres doivent être mises à la poste du Kaire aujourd'hui dans une heure. Je m'arrête. A trois mois.

# DEUXIEME LETTRE[1]

Le Kaire, mars 1867.

J'ai tant de choses à dire, que je ne sais par où commencer. Le pittoresque abonde, l'étrange déborde, le baroque est au comble. Eh bien, pour aujourd'hui, je donnerai le pas sur tout cela aux choses grandes et sérieuses, et, commençant par la fin, je raconterai en détail l'excursion que je viens de faire dans l'isthme de Suez.

Présenté à M. de Lesseps sous les meilleurs auspices quelque temps après mon arrivée en Égypte, j'avais dès lors été engagé par lui à visiter les travaux du canal. Cette année, j'ai joint aux titres qui me recommandaient à sa bienveillance celui de correspondant de la *Revue trimestrielle*, et, avec un empressement charmant, avec une grâce exquise, il m'a rendu facile, agréable et instructif ce voyage à travers tant de merveilles. Je voudrais en le contant donner à mes lecteurs une part, si légère qu'elle fût, du plaisir vrai que j'y ai pris.

En une heure le chemin de fer me transporta d'abord du Kaire à Bennah. Là il me fallut attendre qu'un train partît pour Zaqaziq. Dans ma précédente lettre, j'ai cité

1. Voir, à la fin du volume, l'Appendice, A et B.

Bennah, la première station importante qu'on rencontre en allant du Kaire à Alexandrie. Je parcourus la ville, assez petite et fort ordinaire, sans mosquée ni seraï remarquable ; on y trouve, comme partout, beaucoup de marchands grecs. La colonie grecque est très-nombreuse en Égypte. Il ne faut pas perdre de vue que, depuis l'époque de Psametik Ier (648-612 avant l'ère vulgaire), les relations de la Grèce avec l'Egypte ont toujours été de plus en plus fréquentes ; que la conquête d'Alexandre, la fondation d'Alexandrie et l'empire des Lagides ont fait de ce pays pendant trois siècles une province grecque ; que les Grecs sont de tous les Européens ceux qui peuvent s'y acclimater le plus facilement ; qu'ils ont été de tout temps des marins et des commerçants de premier ordre, et que, dans un avenir prochain peut-être, ils domineront sur la mer Égée, comme ils en ont été les maîtres dans l'antiquité.

En attendant l'heure du départ, j'allai me promener sur les bords du Nil. Comme je cheminais, une troupe effarouchée de moineaux (ils sont en énorme quantité, ici comme partout) passa près de moi en rasant la terre, et l'un d'eux, s'étant heurté à ma canne, tomba sans connaissance sur le sol. Je le ramassai, je le caressai, je le rassurai. Un fellah vint me le demander pour une jeune fille, assez jolie, qui était à quelques pas de là avec des enfants. Je le donne. Aussitôt, la scélérate commence à plumer vive la pauvre bête. Indigné, je m'élance et reprends mon oiseau. Il était glacé d'épouvante. Peu à peu, réchauffé, flatté dans mes mains, il se remit et, tout d'un coup, prit sa volée. Je fus heureux de le voir rendu à la vie et à la liberté.

En quête d'émotions nouvelles, je continuais à errer. Je me trouvai bientôt en face d'une maison sous le vestibule de laquelle je vis un vieillard assis, entouré de

gens, les uns debout, les autres accroupis ; quelques-uns venaient en sa présence débattre leurs intérêts. C'était le *cheikh-al-balad* (une sorte de maire ou de *burgemeester*) qui donnait son audience devant la porte, selon une coutume antique. Il ne tarda pas à m'apercevoir, et me détacha un vénérable personnage, à barbe blanche, majestueusement drapé et enturbanné, qui, après les salutations les plus cérémonieuses, s'enquit poliment de ce que j'attendais. Je le lui dis. Il retourna près de celui qui l'avait envoyé, et, un instant ensuite, un efendy vêtu à l'européenne vint m'inviter à m'asseoir à côté du cheikh. C'est ainsi qu'il me fut donné de voir rendre patriarcalement la justice aux populations de l'Égypte. Entre autres choses, un homme apporta un sac d'où il tira successivement quelques chiffons de toute couleur, une petite tasse avec des dessins bleus en porcelaine anglaise, deux morceaux de savon, un vieux *borqaa* noir, ou voile étroit et long qu'on suspend au-dessous du front et qui ne laisse voir que les yeux, un grand collier de fer, sorte de carcan que des paysannes portent en guise de parure. Ces sordides objets composaient la dépouille d'une pauvresse morte sans héritiers. Son héritage dut être adjugé à la commune. Tout à coup, l'on vint dire qu'un pêcheur venait de prendre un gros poisson dans le Nil. Aussitôt l'assemblée, le cheikh en tête, interrompant sans façon la séance, courut au bord de l'eau, et je profitai de cela pour saluer mes hôtes et me retirer.

Enfin je partis pour Zaqaziq et j'y arrivai. Il n'y a rien à dire de la route ni de la ville. Un premier bureau des transports de la compagnie se trouve là, et je pris passage pour Ismaïlia sur le canal d'eau douce dans une dahabyeh-poste, tirée par deux mules et qui fait le trajet (86 kilomètres) en douze heures. C'est un véritable

*trekschuijt* hollandais, et j'aurais pu me croire entre Delft et Rotterdam.

J'avais eu soin de me pourvoir de nourriture à l'*Économat Bazin*. Voici ce que c'est que cet établissement dont on trouve une succursale dans tous les campements de l'isthme. Tout le monde sait combien l'approvisionnement et l'alimentation ont été difficiles et entourés d'incertitudes et d'irrégularités dans les premiers temps de l'occupation. Aujourd'hui que les transports sont assurés et rapides dans toute l'étendue de la nouvelle province, l'abondance règne partout. Les magasins de MM. Bazin et Cie offrent aux consommateurs des conserves de toutes espèces, et les objets de première nécessité; pour ces derniers, un maximum est établi.

Presque parallèlement au canal d'eau douce on voit pendant assez longtemps les remblais du chemin de fer en construction, qui doit relier le Kaire à Ismaïlia, et qui est déjà assez avancé. Nous sommes là en pleine terre de Gessen, et ceux que le mythe juif peut intéresser ont de quoi se creuser l'imagination. A Tell-al-Kebir où l'on s'arrêta un instant vers dix heures du soir, le chef du bureau des transports, prévenu de mon passage, vint m'inviter à entrer chez lui pour prendre le café. C'est un Belge, fort aimable, dont je me veux mal d'avoir oublié le nom. Il me fit le meilleur accueil; nous nous entretînmes de la Belgique, et il me parla avec émotion de Molenbeek-Saint-Jean où il est né.

La nuit était magnifique; la lune et les étoiles resplendissaient. Il faisait froid. Du moins, je me suis trouvé cette année beaucoup plus sensible à l'abaissement de la température que l'année dernière. Il faut dire aussi que l'hiver de 1866-1867 est très-rude au Kaire : il a plu cinq ou six fois, il y a eu des vents violents, et

le thermomètre est descendu à + 6° Réaumur le matin pour ne remonter vers midi qu'à + 14°.

Le canal entre dans le désert. Rhamsès est la dernière station avant Ismaïlia. J'arrivai dans cette ville à cinq heures du matin et je descendis à l'hôtel des *Voyageurs,* où l'on paye un peu moins cher qu'à Alexandrie ou au Kaire et où l'on est au moins aussi bien.

J'ai revu à Ismaïlia un de mes vieux camarades, attaché au secrétariat de la direction générale des travaux, et qui déploie là, dans une position importante, une intelligence des plus remarquables et un zèle sans limites. Nous nous étions connus en l'an 1839 dans les sables... de la petite Provence aux Tuileries, et nous nous retrouvions vingt-huit ans plus tard dans ceux de l'isthme de Suez, après avoir passé ensemble les longues années de la pension et du collége.

Ismaïlia est à la fois le point central du territoire de l'Isthme et la capitale administrative de la Compagnie. M. de Lesseps y habite un modeste chalet ; la direction générale, un palais ; les différents employés, des maisons commodes, saines, construites sur un modèle uniforme, entourées de vérandas en bois et en nattes ; elles n'ont qu'un rez-de-chaussée ; aux angles de la place Champollion s'élèvent des habitations à un étage. Les vérandas forment dans toutes les rues, qui sont fort larges, une suite de galeries où l'on peut se promener à l'ombre ; chaque maison a un jardin. La ville est bâtie sur un plan régulier qui a quelque chose de morne et de raide. Son côté principal borde le quai Mohammed-Aly sur le canal d'eau douce. A quelques pas au delà du canal s'étend le lac Timsah, qu'inondaient autrefois les grandes crues du Nil et qui se remplit en ce moment peu à peu des eaux du canal maritime, c'est-à-dire de la Méditerranée, dispensées à volonté par un déversoir. A l'ho-

rizon l'on aperçoit les collines appelées Djebel-Geneffe, plus loin la chaîne de l'Attaka, au pied de laquelle est Suez.

Le quartier grec d'Ismaïlia, beaucoup moins élégant que le quartier administratif, a plus de vie et offre même un peu de pittoresque. Là s'agite tout le peuple commerçant, Grecs, Italiens, Français. On y trouve des magasins à l'enseigne de la *Belle Jardinière*, à celle des *Villes de France ;* une auberge intitulée *Locanda di Giuseppina, detta Garibaldina*. Les Grecs sont plus spécialement boulangers et épiciers. Dans plusieurs boutiques j'ai vu des masques en vente : on fait le carnaval à Ismaïlia. La population est de quatre mille habitants, y compris celle d'un village arabe placé à quelque distance et dont les maisons ne sont que des gourbis. Il y a une église latine et une église grecque en pierres pour la ville, une mosquée en bois pour le village arabe. La ville et les édifices ont été construits avec les belles pierres que fournissent d'abondantes carrières situées à quelques kilomètres sur le plateau des Hyènes.

A partir d'Ismaïlia, le canal d'eau douce s'infléchit à droite et aboutit à la mer Rouge en marchant, selon la nature du terrain, à plus ou moins de distance du canal maritime. L'eau du Nil, ainsi portée à travers les sables jusqu'à Suez, fertilise les bords qu'elle arrose et fait verdir le désert fauve. Les chantiers et les campements intermédiaires s'en trouvent alimentés à discrétion. Suez n'avait, il y a dix ans, que six mille habitants, qui buvaient l'eau saumâtre des Fontaines de Moïse (Aïn-Mousa) situées sur la rive asiatique de la mer Rouge. L'achèvement du canal d'eau douce a élevé la population de la ville à près de dix-huit mille âmes.

Sur la partie des travaux qui va d'Ismaïlia à Port-Saïd on ne pouvait agir de même et amener l'eau douce par

un canal. La hauteur des terrains, et particulièrement celle du Seuil d'Al-Guisr[1], s'y opposait. L'établissement de l'usine Lasseron a résolu le problème. Une grande machine, qui alterne avec deux petites, et qui débite un million cinq cent mille litres environ par jour, élève l'eau et la refoule dans deux conduites en fonte ; ces conduites vont jusqu'à Port-Saïd, sur une longueur de quatre-vingt-quatre kilomètres et fournissent de l'eau à tous les chantiers et à tous les campements placés entre Ismaïlia et la Méditerranée. L'usine Lasseron est tenue avec un soin minutieux, une propreté recherchée : les salles où se trouvent les machines sont de véritables salons. Cette création, qui complète celle du canal d'eau douce, est, avec ce canal, le fondement indispensable de l'œuvre. Sans eau douce, dans le désert, point de travailleurs, point de travaux, point de canal maritime. Les ouvriers de la première heure se souviennent de tout ce qu'ils ont souffert avant le temps présent d'abondance et de prospérité. Une reine fameuse a dit que le peuple, quand il n'avait pas de pain, devait manger de la brioche ; elle eût dit, sans doute, des pionniers de l'Isthme : « Ils n'ont point d'eau ? Qu'ils boivent du vin ! » C'est ce qu'ils ont été réduits à faire plus d'une fois.

Les travaux s'effectuent de différentes façons ; à bras d'hommes, avec la pioche, la pelle et la brouette ; au moyen d'excavateurs, mus par la vapeur, qui fonctionnent, les uns à sec, les autres dans l'eau, et qui sont desservis par des wagons que remorquent des locomotives ; au moyen de dragues de dimensions diverses.

Les ouvriers sont principalement des Arabes, des Grecs,

1. Voici les dimensions du seuil d'Al-Guisr : 22 mètres de large au plafond, 62 mètres à la ligne d'eau ; 120 mètres d'écartement à la crête, qui a 27 mètres au-dessus du plafond, 19 au-dessus de la ligne d'eau.

des Dalmates et des Monténégrins. Ces trois derniers groupes présentent des types variés, étranges, souvent très-beaux, que je me suis arrêté plus d'une fois à étudier et à admirer. En général, les ingénieurs, les monteurs, les mécaniciens, etc., sont des Français.

En 1861, il y avait deux mille personnes dans l'Isthme. Aujourd'hui il y en a près de vingt mille ; on compte environ quatorze mille ouvriers et cinq cents employés.

Le matériel se compose actuellement[1] de 3,000 wagons, 20 locomotives, 45 dragues montées, 15 en train de l'être, 9 excavateurs travaillant dans l'eau, 6 excavateurs à sec, 35 à 40 gabares à clapets latéraux déchargeant les déblais dans les bassins peu profonds et enlevant de 300 à 400$^{m3}$ par jour ; 19 gabares à clapets de fond, dont 9 à Suez et 10 à Port-Saïd, allant verser les déblais dans la mer et emportant de 500 à 600$^{m3}$ par jour[2]. En moyenne, les dragues opèrent l'extraction de 1,000 à 1,100$^{m3}$ par jour.

1. Il faut prendre ce mot dans le sens le plus rigoureux ; car l'œuvre marche avec rapidité ; elle avance chaque jour, à chaque heure. Aujourd'hui est un grand progrès sur hier ; demain en sera un plus grand sur aujourd'hui, et l'on peut dire ici avec le poëte :

...... Fugit hora : hoc quod loquor inde est.
Le moment où je parle est déjà loin de moi.

2. Le matériel sera complet « sous très-peu de mois (*a*) » et se composera alors de :

18 petites dragues;
58 grandes dragues, dont 20 à couloirs de 70 mètres ; les autres sont desservies par :
37 grands porteurs de vase, à vapeur, pouvant tenir la mer (*b*);
42 gabares à clapets de fond;
30 gabares à clapets latéraux de 75$^{m3}$, munies les unes et les

(*a*) Communication faite par M. A. Lavalley (entreprise Borel-Lavalée et Cie) sur les travaux d'exécution du canal maritime de l'isthme de Suez à la Société des ingénieurs civils, dans la séance du 21 sept. 1866

(*b*) Deux ont été construits à Seraing.

Pour une œuvre sans précédent il fallait créer des instruments inconnus. Une des plus curieuses inventions qu'ait fait naître le percement de l'Isthme est celle des longs couloirs de 58, 60 et 70 mètres, adaptés aux grandes dragues et qui vont rejeter la matière sur le rivage. « Le spectateur le plus indifférent, dit fort bien M. de Lesseps, est vivement frappé par la vue de cette immense machine qui, creusant le milieu même du canal, verse au delà de ses bords des torrents d'eau et de terre[1]. » Une grande drague ne coûte pas moins de 500,000 francs. Elle peut travailler nuit et jour.

La station la plus voisine d'Ismaïlia est celle de Seuil d'Al-Guisr. Je m'y rendis dans une barque conduite par deux matelots grecs. Nous ne tardâmes pas à quitter le canal d'eau douce et à entrer dans le canal maritime. Après une heure environ de navigation, je débarquai sur la rive Afrique et je franchis les rampes qui conduisent au campement. Al-Guisr, moins important qu'Ismaïlia, puisqu'on n'y compte pas tout à fait deux mille habitants, est construit d'une façon analogue, mais présente un aspect moins solennel, plus gracieux, plus champêtre, si j'ose m'exprimer ainsi. Le jardin de l'ingénieur en chef est vaste : les fleurs et les fruits y abondent ; la

autres de machines à vapeur;
18 élévateurs avec leurs 90 chalands flotteurs et leurs 700 caisses;
20 grues à vapeur;
10 chalands citernes à vapeur;
5 chalands transports à vapeur;
150 bateaux en fer pour le transport des charbons, des approvisionnements de toute sorte;
15 canots à vapeur de différentes grandeurs;
30 locomobiles employées à des travaux divers.

1. Rapport présenté à l'assemblée générale des actionnaires dans sa réunion du 1er août 1866, par M. Ferdinand de Lesseps, au nom du conseil d'administration.

vigne y donne d'excellents raisins, et derrière le mur où s'adossent les ceps, il n'y a rien que le sable infécond du désert. Ce côte à côte perpétuel de la fertilité et de la stérilité, de la vie et de la mort, est ce qui étonne peut-être le plus dans toutes ces créations du génie humain. Al-Guisr possède aussi son église latine, sa chapelle grecque, sa mosquée, son hôpital, des hangars et des ateliers spacieux pour remiser et réparer les locomotives.

De retour à Ismaïlia, j'annonçai à mon ami mon dessein de partir le lendemain matin pour Port-Saïd.

« Partez, me dit-il, et revenez ici samedi pour le bal.

— Le bal ? fis-je tout surpris ; est-ce qu'on danse au désert ?

— Certainement : la direction générale donne deux grands bals chaque année, un maintenant et un au carnaval. Pendant tout l'hiver, les principaux employés ont des réceptions intimes, où l'on fait de la bonne musique, où l'on joue la comédie. Nous piochons ferme, nous nous amusons de bon cœur, nous vivons en famille. »

Je promis d'être exact à ce charmant rendez-vous : je n'aurais eu garde d'y manquer.

Le jeudi matin, je montai sur un petit bateau à vapeur, véritable coquille de noisette, portant dans le milieu une machine de la force de quatre chevaux. On s'arrêta vers onze heures et demie à Kantara pour déjeuner, et je trouvai dans un restaurant grec fort propre un repas convenable qui me coûta trois francs, qui m'en eût coûté sept ou huit au Kaire et qui eût été détestable.

Les orages sont très-rares en Égypte ; mais quand il s'en produit quelqu'un, c'est toujours en hiver. A une heure de Kantara, nous fûmes assaillis par une tempête de pluie et de grêle accompagnée de violents coups de

tonnerre; les grêlons étaient énormes et la tente du bateau ne nous protégeait que d'une manière insuffisante.

Kantara est à 45 kilomètres de la Méditerranée; depuis le kilomètre 59, le canal maritime a toute sa largeur qui est de 102 mètres à la ligne d'eau. Les dragues que j'ai vues fonctionner dans cette partie, travaillent à lui donner toute sa profondeur qui doit être de 8 mètres.

Port-Saïd, où nous arrivâmes à 6 heures du soir, est un miracle visible et tangible. De rien, quelque chose a été fait; tout a été conquis sur l'eau et sur le sable. La fondation de la ville date de 1859. En 1860, il n'y avait encore que sept à huit baraques sur pilotis. En 1867, Port-Saïd compte 8,000 habitants (près des deux tiers sont Grecs). On y trouve des consulats de presque toutes les nations, un théâtre, un cercle, des cafés, un vaste marché. Le mouvement du port est d'environ 120 navires par mois. MM. Borel et Lavalley ont établi entre Alexandrie et Port-Saïd un service de bateaux à vapeur qui est en correspondance avec les messageries. Les paquebots de la compagnie Fraissinet de Marseille touchent Port-Saïd trois fois par mois, ceux de la compagnie russe, deux fois.

Une visite extrêmement intéressante est celle que l'on fait aux ateliers Dussaud, où se confectionnent les blocs artificiels pour les jetées du port. On charge des wagons de sable, ils montent par un plan doucement incliné jusqu'à des broyeurs dans lesquels on les décharge et l'on vide en même temps des sacs de chaux. Le mélange opéré tombe dans des wagonets qui le portent à des moules contenant un cube de matière dont le poids est de vingt mille kilogrammes. Les blocs ainsi formés demeurent trois mois à sécher. Au bout de ce temps, des grues les soulèvent, des locomotives les transportent et

vont les déposer sur des bateaux qui les conduisent au point même où ils sont immergés. Ainsi se font les jetées. C'est simple et puissant.

J'ai eu mauvais temps pendant tout mon séjour à Port-Saïd : la Méditerranée était de mauvaise humeur; le vent était violent et froid; il pleuvait. A Ismaïlia, où je retournai le surlendemain, je retrouvai le soleil et la chaleur.

Mon invitation au bal de la direction générale m'attendait. Je m'y rendis. Il y avait près de deux cents personnes ; quelques-unes étaient venues du Kaire et d'Alexandrie. L'orchestre se composait d'un piano, de deux cornets à pistons, et, innovation heureuse, des chœurs de l'Orphéon d'Ismaïlia, qui ne manquent ni d'ensemble ni de force. Il y avait un plaisir tout particulier à écouter et à danser ces polkas et ces quadrilles chantés. Les toilettes des femmes, même de celles des hauts employés, étaient simples, et je leur en fais mon sincère compliment. Il régnait là une cordialité, un entrain pleins de charme : on était en France. A une heure du matin, un souper magnifique fut servi ; à cinq heures, on dansait encore.

Après une journée de repos, j'allai visiter, en compagnie de M. de Lesseps et d'un grand nombre d'invités, la tranchée de Toussoum et les bassins du Sérapéum [1]. On avait profité de la crue exceptionnelle du Nil l'année dernière pour remplir ces bassins, où les dragues ont pu commencer à fonctionner. Depuis mon voyage, une dépêche envoyée en Europe par M. de Lesseps a annoncé que les eaux de la Méditerranée étaient arrivées

1. Cet endroit a pris son nom des restes voisins d'un monument en granit et en grès, appelé le Sérapéum. Je ne l'ai point vu, et en sais s'il est analogue au Sérapéum de Memphis, ancienne sépulture des bœufs Apis.

jusqu'au Sérapéum. Le campement a de 1,700 à 1,800 habitants.

Par la voie du canal d'eau douce et dans une dahabych-poste tirée par des mules, je fus rendu en dix heures du Sérapéum à Chalouf-al-Terraba [1]. A cette dernière station se trouve un des chantiers les plus animés et les plus intéressants de tout l'Isthme ; on y travaille encore à sec et à bras d'hommes. Les wagons une fois remplis sont tirés sur des plans inclinés à deux voies par des treuils à chaîne que font mouvoir des machines à vapeur fixées au sommet du plan. Ce système de traction est semblable à celui qui est employé sur le chemin de fer belge aux abords de Liége. A Chalouf s'était présentée une difficulté inattendue pour le percement de l'Isthme : on avait rencontré un banc de rocher dont la plus grande épaisseur était de 3 mètres. Il y avait à extraire environ 25,000$^{m3}$ de pierre recouverts de 120,000$^{m3}$ d'argile et de sable. Ce travail est aujourd'hui accompli.

Chalouf compte 1,000 ou 1,100 habitants. Du haut du cavalier formé par les déblais du canal, sur la rive Asie, on a une vue du désert toute nouvelle. Ce n'est plus le sable d'or d'Ismaïlia ou d'Al-Guisr ; c'est une plaine grise, sèche et triste. Au loin on aperçoit les collines d'Arabie, les derniers contre-forts de la chaîne dont le Sinaï est le point culminant. A quelque distance, on a retrouvé les traces d'une voie romaine et de la ville d'Arsinoï. Les fossiles et les coquillages abondent dans le désert. Il paraît établi que la mer Rouge arrivait autrefois jusqu'auprès de Chalouf et communiquait avec les

2. A Chalouf, le canal d'eau douce emprunte pour une petite partie le lit de l'ancien canal des Pharaons, dont les berges sont encore reconnaissables.

lacs Amers, maintenant desséchés, et que l'achèvement du canal maritime inondera de nouveau. C'est vraisemblablement dans ces environs-là que les Hébreux ont passé jadis en emportant les richesses de l'Égypte qu'ils avaient *butinées* [1] par l'ordre de leur dieu et de son prophète.

En deux heures on va de Chalouf à Suez sur le canal d'eau douce. Nous passâmes devant le chantier de la plaine de Suez qui occupe 800 ouvriers. Dans la journée j'allai visiter le chantier de la Quarantaine, à l'embouchure du canal maritime dans la mer Rouge. Il n'offre rien de particulier.

Suez est une affreuse bourgade [2]. Mais elle commande l'entrée de la mer Rouge, elle est le vestibule de l'Inde, de la Chine et du Japon, et on y sent comme un avant-goût de l'extrême Orient. A l'*Hôtel de Suez* on n'est servi que par des domestiques au teint basané, enfants de Bombay ou de Singapour, qui ne parlent que l'anglais ou l'indoustani.

Tandis que je revenais d'une visite au vaste et beau bassin de radoub, construit par MM. Dussaud pour le gouvernement égyptien, j'eus, de ma barque, un spectacle que je n'oublierai point. La mer était calme, bleue, et d'une transparence parfaite. Le soleil, qui se couchait derrière les montagnes de l'Attaka, fortement découpées en noir sur un ciel d'azur, teignait en rouge de sang les collines de la côte d'Asie. Sur la côte d'Afrique, au second plan, s'ouvrait la vallée de l'Égarement,

1. Exode, chap. XI, v. 2-3, et chap. XII, v. 35-36.

2. J'ai dit plus haut que la population y avait triplé depuis l'achèvement du canal d'eau douce. Que sera-ce quand le canal maritime sera ouvert! Port-Saïd et Suez, les deux têtes de la ligne, ont un splendide avenir, qu'Alexandrie doit voir d'un œil jaloux. L'œuvre du conquérant macédonien sera déplacée et scindée.

entre l'Attaka et une seconde chaîne de montagnes revêtues d'une nuance violacée. Partout l'aridité et la désolation, nulle part un brin d'herbe. Ce paysage sans végétation avait quelque chose de fantastique, de sinistre, d'implacable et de grandiose. Involontairement je pensai à un peintre et à un poëte, à Salvator Rosa et à Dante Alighieri.

Le lendemain, j'allai voir un officier de marine à bord du *Donaï* mouillé à une heure en mer. Le *Donaï* est un de ces gigantesques paquebots des messageries qui font le service des mers de l'Inde et de la Chine. Son nom est celui d'un affluent du Cambodge à Saïgon. Je fus servi à table par un jeune et joli Chinois. Comment peut-on être Chinois et joli? Je ne l'aurais jamais cru, si je ne l'avais vu. Il y a sur ces paquebots une foule de domestiques chinois et malais; par exemple, ces derniers sont affreux. Du pont du *Donaï*, on apercevait, en face sur la côte d'Asie, une petite oasis, seul point vert dans l'horizon gris : ce sont les Fontaines de Moïse, sources saumâtres entourées d'arbres, où les Européens de Suez vont faire des parties fines le dimanche, à âne ou en barque, sans se soucier des trompettes et des tonnerres du Sinaï.

De retour à Suez, je m'avançai à pied, dans l'après-midi, jusqu'au bas de l'Attaka. J'avais la prétention de gravir la montagne. Mais je ne me doutais pas de la distance. La nuit venait, un orage me surprit, et je rebroussai chemin pour retourner à l'hôtel, où je rentrai tout trempé.

Le lendemain matin, je montai en wagon et le chemin de fer me conduisit à travers le désert dans la direction du Kaire. J'aperçus enfin les écoles et les casernes de l'Abbassyeh, puis je revis des arbres, des champs, des prés; j'avais soif de verdure. Quelques

minutes après, j'étais chez moi, à l'avenue de Choubra.

Ce voyage m'a rendu très-heureux, et je voudrais avoir réussi à faire bien comprendre tout ce que j'ai vu. Je n'ai point à revenir après tant d'autres sur les avantages immenses qu'aura pour le monde entier l'achèvement du canal maritime de Suez. Ce qui m'a peut-être le plus frappé dans tout cela, c'est la gloire pure et éclatante qui en ressort pour la France. Sans doute, le vice-roi d'Égypte a mis des gouverneurs dans les villes de la nouvelle province que lui a créée la Compagnie; ceux de Port-Saïd et d'Ismaïlia, avec qui j'ai voyagé, que j'ai retrouvés à la table de M. de Lesseps, au bal de la direction générale, sont des gens charmants et dont on se loue partout. Mais, encore une fois, dans l'Isthme on est en France, et je me sentais chez moi.

Le personnel des différentes branches de l'administration est une élite, à tous les points de vue. Et quel ensemble, quelle ardeur, quelle foi, quelle unanimité de pensées, d'espérances et de soucis! Comme on aspire à la réussite, à l'achèvement de l'œuvre commune! Chacun y prend un intérêt personnel et fait de la chose publique sa chose propre. Un simple commissaire de bateau à vapeur, qui contrôle les billets des voyageurs, me disait, en allant d'Ismaïlia à Port-Saïd : « Ah! monsieur, je voudrais ne pas mourir avant d'avoir vu la fin! »

On meurt sur ce champ de bataille comme sur les autres; mais on y meurt avec la satisfaction d'avoir travaillé à une édification et non à une destruction. Les vies humaines et les millions semés dans ce désert se récolteront plus tard en abondantes et précieuses moissons. Heureux l'homme qui a attaché son nom à cette grande conception et qui couronne une vie déjà si bien remplie par l'accomplissement d'une pareille œuvre! Heureux tous ceux qui y ont concouru dans la mesure

de leurs forces et de leur talent! Chacun d'eux aura le droit de ressentir un légitime orgueil quand on dira en parlant de lui : Il était de la grande armée de l'Isthme. Armée pacifique, armée du progrès et de la liberté, qui répand le bien-être et la prospérité sur son passage.

# TROISIÈME LETTRE

Abbassyeh, juin 1867.

L'âne de Buridan, placé entre deux picotins d'avoine, se trouvait fort embarrassé. Pour moi, entre deux pèlerinages, je n'hésite point, et je m'abstiens, non pas parce que je suis dans le doute, mais parce que je n'en ai aucun. Mon domicile est maintenant au désert : si je prends la route de droite, elle me mène à la Mekke ; si je prends celle de gauche, elle me conduit à Jérusalem. Mais je reste où je suis, peu soucieux des mythologies sémitiques du juif, du chrétien et du musulman ; et mon poste est excellent pour recueillir une ample moisson d'observations de toutes sortes, et faire, sans bouger de place, comme le héros de l'épopée grecque qui, vous le savez,

Μάλα πολλά
Πλάγχθη, . . . . . . . . . . . . .
Πολλῶν δ'ἀνθρώπων ἴδεν ἄστεα καὶ νόον ἔγνω.

L'Égypte, je ne saurais trop le répéter, est, en effet, le rendez-vous de toutes les races, de toutes les mœurs, de tous les contrastes, un microcosme enfin. Donnez-vous la peine de vous asseoir : je vais vous montrer la

lanterne magique avec beaucoup de pièces curieuses à voir.

A peine installé dans les sables de l'Abbassyeh, à côté des écoles et des casernes, j'assistai à un spectacle dont le souvenir m'émeut encore profondément; et je voudrais, en traçant un crayon imparfait de ces scènes, faire passer dans toutes les âmes l'horreur et l'indignation que j'ai ressenties.

C'était vers le milieu d'avril dernier. On célébrait la Fête du Sacrifice, comme disent les Turks (*Kourban-Bairam*), ou simplement la Fête (*Al-Aïd*), pour parler comme les Arabes. Moi-même, j'allai chez un jeune bey de mes amis qui demeure dans l'île de Rodah, en face du Vieux-Kaire, manger le mouton sacré. Sur la route, qui était longue, je vis, en allant et en revenant, toute la population musulmane en habits de réjouissances et disposée à faire *fantasia*[1] toute la nuit. C'est ce qui arriva en effet. Mais quel réveil!

De chaque côté de la maison où j'habite, ancien seraï construit par un riche bey pour son harim et entouré, comme il convenait à cette destination, de très-hautes murailles, sont groupées des tanières en nombre assez considérable, formant deux forts villages. Il y avait là une animation extraordinaire, des cris, des chants avec accompagnement indispensable de daraboukka[2]. Ces

1. On abuse étonnamment de ce mot, qui est, ainsi que tout le monde le sait, d'origine grecque, mais qui est tout à fait détourné de son sens primitif. Un dîner, une réunion, une promenade, une cérémonie publique, *fantasia;* vous mettez des boutons neufs à un vieil habit, *fantasia;* vous dites une plaisanterie, *fantasia;* vous coupez votre barbe, *fantasia;* vous la laissez repousser, *fantasia.* Ce mot a une élasticité incalculable dans le langage de tous les jours.

2. Instrument populaire qu'on trouve dans chaque cabane. Il se compose d'un cylindre creux en terre cuite s'évasant en un cône tron-

3

misérables, oubliant leur misère, se livraient innocemment à la joie. Las enfin de tant de plaisirs, ils s'endormirent sans doute avec des bouches souriantes et en balbutiant encore les derniers sons d'un dernier refrain. Pendant qu'ils sommeillaient, des soldats en armes cernaient silencieusement les villages, et, au jour, nul n'en put sortir.

On avait commandé cinq mille hommes pour augmenter l'effectif de l'armée égyptienne singulièrement diminuée par les victoires crétoises, et il s'agissait de fournir la commande. En temps ordinaire, il y a, parait-il, une manière de conscription, un semblant d'ordre et de légalité ; mais c'était ici une levée supplémentaire, et on faisait comme on pouvait.

Dans une caserne de cavalerie toute voisine, une sorte de conseil de révision alla s'établir sous la présidence du pacha, préfet de la police du Kaire ; et bientôt, des différents quartiers de la ville où tout s'était passé comme dans les villages prochains, on vit monter des troupes d'hommes de tous âges, en haillons, en habits de fête, comme on les avait pris, liés trois à trois, poussés par des soldats à pied et des kawas[1] à cheval,

qué également creux, sur la circonférence la plus grande duquel on a tendu la peau fort épaisse et préparée d'un certain poisson du Nil. La personne qui joue de cet intrument en place la partie cylindrique sous son bras gauche, et, sur la peau qui resonne comme une timbale, marque en alternant avec les deux mains un rhythme vif, saccadé, que les Maures ont introduit en Espagne où on le retrouve dans les boléros, que les Sarrasins ont acclimaté en Sicile, d'où il s'est répandu dans toute l'Italie, et que les maitres italiens, notamment Donizetti et Verdi ont employé fréquemment, trop fréquemment peut-être.

1. Sorte de gendarmes, troupe mercenaire composée presque entièrement d'Albanais; types magnifiques, pour la plupart; figures et caractères de sacripants. Ce sont les descendants des vainqueurs du Granique, d'Issus et d'Arbelles.

suivis de femmes qui pleuraient, qui criaient, qui hurlaient : « *Ya Ibrâhim! Ya Mohâmmed! Ya Moustâfa! Ya Haçan!...* »[1] Elles appelaient un fils, un frère, un père, un mari. Au Kaire, toutes les boutiques arabes étaient fermées ; la ville était déserte et morne.

Vers quatre heures après midi, je me rendis aux abords de la caserne de cavalerie. Ils étaient assiégés par la foule des femmes, des vieillards et des petits enfants dont les proches étaient révisés par le conseil à l'intérieur. Des soldats armés de courbags, ou de nerfs d'éléphant ou d'hippopotame, tenaient tout ce monde à distance respectueuse en distribuant des coups aux plus indiscrets. Les femmes déchiraient leurs vêtements, se couvraient la tête, le visage et la poitrine de boue et de poussière, en couvraient leurs enfants, se frappaient les joues et le sein. Une hideuse vieille, l'œil fixe et hagard, répétait sans cesse sur le même ton : « *Ya walédi! Ya walédi!*[2] » Figurez-vous le rhythme parisien « *des lampions* » pris au tragique et appliqué à une douleur folle. Une autre, parée encore de la veille, les oreilles et le cou pleins de sequins d'or, dansait une sorte de balancement sinistre en murmurant des paroles sauvages. Une autre, accroupie à terre, en allaitant son enfant, chantait une chanson lugubre, et les larmes lui ruisselaient des yeux. Beaucoup proféraient des malédictions.

Un vieillard, assis sur le sol, se lamentant, prenait avec ses deux mains des poignées de sable qu'il lançait derrière lui par-dessus sa tête nue, et s'en remplissait les yeux, la barbe et les cheveux. Il avait perdu ses

1. *Ya* est le signe du vocatif. Ici, on dit à son domestique : « O Abd-Allah, apporte-moi mes bottes! », comme Kalkhas dit dans l'Iliade au fils de Pélée : « Ὦ Ἀχιλλεῦ. »

2. « *O mon garçon! ô mon garçon!* » Le temps fort sur la syllabe *lé* de *walédi;* l'i presque muet.

deux fils. Il vint m'embrasser les pieds. Que pouvais-je? Impassible, un magnifique cynocéphale, qu'un homme tenait à la chaîne, considérait tout cela. Parfois, un heureux, dont le conseil n'avait pas voulu, sortait : les siens, qui guettaient, sautaient sur lui, l'embrassaient, pleuraient, mais alors de joie, et l'emportaient au plus vite bien loin. Le désespoir des autres redoublait. J'avais de la peine à ne pas éclater moi-même en sanglots. Je m'arrachai enfin à ce tableau déchirant.

Pendant deux ou trois jours, la terreur plana ainsi sur la population. Beaucoup de ceux qui n'avaient pas été pris se sauvèrent au désert avec quelques provisions et se cachèrent dans la montagne Rouge. Malgré le peu d'attention que la colonie européenne fait en général à ce qui se passe dans le monde indigène, les scènes dont je viens de parler avaient été trop violentes pour ne pas émouvoir les plus indifférents. Le gouvernement prétendit que les ordres avaient été mal compris et mal exécutés. On voulut insinuer qu'il n'était point question d'un recrutement, d'une *presse* d'hommes pour l'armée égyptienne, mais qu'on avait seulement saisi tous les fellahs qui étaient hors de leurs villages, sur lesquels on allait les diriger. Néanmoins, je tiens d'employés de la police qu'il s'agissait bien réellement d'une levée de soldats.

Ce qu'il y a peut-être de plus admirable en tout cela, c'est qu'on ne craigne point de confier des fusils à des gens qu'on a ainsi brutalement arrachés à leur famille. Comme les Pharaons et les Ptolémées, ses augustes prédécesseurs, comme tous les maitres qui ont passé sur l'Égypte, Ismaïl-Pacha peut bien s'intituler le souverain du *peuple obéissant*. Il est bien assuré que nul ne se révoltera. La race sémitique est le paradis de la grâce et du bon plaisir dont les fleurs empoisonnées peuvent s'y épa-

nouir et s'y perpétuer tout à leur aise. Telle race, telle religion, telle politique, telle langue, telle littérature : tout cela ne fait qu'un. Mais nous étudierons cette grande question une autre fois. J'ajouterai seulement ceci : ces scènes, assurément, sont affreuses ; cette violence est abominable ; la douleur de ces infortunés, digne de la plus grande pitié. Mais il y a une chose certaine, c'est que les acteurs et les victimes mêmes de ces atrocités en ont perdu plus vite que moi le souvenir. Leur désespoir était vrai, profond, amer ; toutefois, ces vêtements déchirés, ces têtes et ces poitrines souillées de fange, ces cris, ces hurlements, ces chants et ces danses funèbres, toutes ces traditions de l'antiquité que nos livres nous racontent et que j'ai vues ici comme une réalité vivante, sont, en partie, une affaire de tempérament, de mœurs, de milieu social, et, en quelque sorte, l'accomplissement des rites de l'affliction. Ce peuple est un éternel enfant : les larmes et le rire se touchent et se confondent chez lui, et rien n'y laisse de trace. C'est ce qui fait sa faiblesse, son avilissement, et aussi son bonheur : un bonheur tout relatif et peu digne d'envie.

Quittons enfin un sujet aussi triste, et venons à quelque chose dont il n'y ait pas à pleurer. Et qui sait ? Je ne désespère pas de vous faire rire un peu, si je puis vous peindre assez bien les choses que j'ai vues.

Et quorum pars magna fui...

Il s'agit de souvenirs d'estomac qui remontent à plus d'une année, mais qui sont encore poignants.

J'étais présent, dans l'une des écoles de l'Abbassyeh, aux examens de fin d'année. Je vous parlerai de ces examens et des écoles en détail, quand je traiterai *ex professo* le plaisant thème de l'instruction publique en

Egypte. Je ne veux aujourd'hui que vous raconter le déjeuner auquel, avec tous les assistants, je me trouvai convié.

Vers le moment de la journée que les Arabes appellent Al-Dohr, et qui est environ notre midi, nous entrons dans une salle où sont dressés deux vastes plateaux de cuivre sur des supports ou escabeaux en bois. Sur le bord circulaire de chacun de ces plateaux sont rangées huit ou dix soucoupes contenant des légumes confits dans le vinaigre, des œufs durs, du lait caillé, etc. : ce sont les hors-d'œuvre. A côté de chaque soucoupe on voit deux cuillers en buis ou en corne, l'une pour la soupe, l'autre pour le sorbet final. Pas d'assiettes, pas de fourchettes, pas de couteaux, pas de verres. Lorsqu'on entrait, un noir, placé à la porte, vous versait sur les mains un peu d'eau au-dessus d'un bassin de cuivre et donnait à chacun une serviette longue et étroite en coton assez gros, brodée d'or aux deux extrémités. On s'assied sur des chaises de paille, de grossière façon européenne, autour du plateau, sur lequel est apporté un bol contenant de la soupe au vermicelle, assez claire, avec un os de viande au fond. Les convives qui, sauf moi profane, étaient de vieux oulémas [1] barbus, en costume antique, présidés par un bey portant le tarbouch et la redingote droite, les convives allongent prestement leur cuiller et mangent à cette gamelle. Au bout d'un instant, le bey président fait tomber, par un geste délicat, du bol sur le plateau, l'os de viande, et chacun se précipite pour fouiller avec ses doigts les cavités de cet os et en retirer des parcelles de chair. Chaque bouchée se mangeait *au nom de Dieu (Bismillah !)*; c'est la parole que ces saintes gens ne cessaient de se marmotter les uns aux

1. Prêtres et docteurs de l'Islam.

autres. On apporta à la suite du potage une vingtaine de plats qui se succédèrent très-rapidement. On mange fort vite, et cela donnait à tous ces personnages l'air de se jeter sur chaque mets avec une voracité et une gloutonnerie extraordinaires. Un dindon entier fut mis sur le plateau et chacun sembla en disputer les morceaux à son voisin en les arrachant avec les doigts. Pour moi, qui n'avais encore eu le courage de rien prendre, j'avisai une aile qu'on n'avait pas encore touchée, je l'empoignai et la dévorai à belles dents, résolu de borner mon repas à ce morceau immaculé. J'entendis bien les oulémas, sans doute scandalisés de ce que je me servais si copieusement, murmurer entre eux : « *Kitir! kitir*[1] *!* » Mais je ne m'en souciai. Les plats gras et les plats sucrés alternent : après le dindon, une gelée à l'amidon (oui, monsieur, à l'amidon), parfumée à la rose ; après la gelée, un ragoût de mouton aux oignons; après le ragoût, une gelée à l'amidon parfumée au tamarin, etc. Pour les plats de légumes, qui sont assez liquides, on prend un morceau de son pain, sorte de galette ronde et peu cuite, et, comme dans la chanson bien connue, de compagnie on trempe son pain dans la sauce. La main gauche est impure et doit rester sous la table ; la main droite seule agit. Un domestique circule autour des invités, ayant dans une main un verre et dans l'autre une de ces carafes en terre grise, légère et très-poreuse, qui sont d'un usage général et qu'on façonne dans la Haute-Egypte sur des modèles, presque tous très-gracieux, d'une antiquité reculée. On lui demande de l'eau ; il verse ; on boit, et il remplit le verre à la ronde pour le convive suivant. Après le pilaf, plat de riz final d'obliga-

1. « *Beaucoup! Beaucoup!* » Dans la langue littérale, on écrit *Kaçir*.

tion, et le sorbet, sorte de boisson douce qu'on puise dans un bol de cristal, à la gamelle aussi, on se lève; on se lave les mains comme avant le repas et l'on passe dans une autre pièce pour fumer en buvant le café. Tout le monde sait ce que c'est que le café préparé à la turke. On le boit bouillant et sans sucre, et l'on arrive vite à l'aimer ainsi. Mais je ne puis m'habituer à le boire parfumé à la rose, comme on le sert quelquefois, ou empoisonné de girofle, ce qui est bien pis.

Depuis ce premier repas arabe aux écoles, j'en ai fait un certain nombre d'autres dans des maisons particulières, et, l'étonnement du début étant supprimé, je me suis résigné à la chose d'assez bonne grâce. C'est, du reste, partout à peu près la même chose : la cuisine du pays est peu variée. La seule viande de mouton y est admise ; les légumes et les fruits d'Égypte sont peu nombreux, peu succulents[1]. Beaucoup de musulmans s'enivrent, en dépit d'Allah et de son Prophète, quand ils croient être sûrs que nul ne les verra. Mais ces gens-là ne savent, en réalité, ni boire ni manger. S'ils commettent le péché de gourmandise, c'est grossièrement et sans ombre de talent pour se le faire pardonner.

Si, pour un Européen, les plaisirs du goût sont ici médiocres et monotones, ceux de la vue ne laissent rien à désirer sous le rapport de la diversité et de l'étrangeté des spectacles.

1. A l'exception de l'orange, qui abonde et qui est délicieuse. Quant à la banane, si vantée, c'est, à mon avis, un horrible mélange de pommade et de savon; la pastèque n'est que de l'eau; la grenade est ennuyeuse et fade. Toutefois, vous le savez, *de gustibus*, etc... Mais que devenir là où il n'y a ni petits pois, ni haricots flageolets, ni pommes de terre, ni cerises, ni fraises, ni groseilles ni ananas, ni prunes, ni pommes, ni poires, et où les abricots et les pêches ne sont que d'impertinentes parodies?...

Cette année, j'ai ouvert le Ramadhan avec les principaux cheikhs de la ville.

Nul n'ignore que pendant les trente jours du mois de Ramadhan, aucun musulman ne doit manger, boire ou fumer entre le lever et le coucher du soleil. Les femmes enceintes et les nourrices elles-mêmes ne sont point exemptées de cette longue abstinence quotidienne. Mais si le jour les bons musulmans font carême, ils font carnaval le soir, et les quartiers arabes du Kaire sont remplis toutes les nuits, pendant ce mois, d'une animation et d'un bruit tout exceptionnels. Vers la fin de la journée, les dévots attendent, un oignon à la main, que le coup de canon qui annonce la cessation du jeûne leur permette d'y porter la dent. Un coup de canon signale également le point du jour et l'interdiction de toute nourriture. La masse du peuple pour qui l'Islam est une vérité et qui est, de plus, adonnée à une foule de superstitions, suit aveuglément tous les préceptes religieux. Les gens des classes supérieures s'affranchissent en général de ces entraves, ou ne s'y prêtent qu'en apparence et par respect humain. Ici, comme ailleurs, l'hypocrisie est surtout un vice de l'aristocratie. Plus d'un jeune bey, qui fait Ramadhan chez lui à cause de sa mère, de ses femmes, de ses domestiques, va déjeuner chez quelque Européen de ses connaissances, y manger du porc, et y boire de l'araki et du cognac.

Le dernier jour du mois de Chaban, vers le moment de la journée appelé l'*Asr*, environ trois heures après midi, on annonce pour le lendemain l'ouverture du mois de Ramadhan. Des troupes de notables et de cheikhs, à cheval, à mulet, à âne, revêtus de leurs plus beaux habits et coiffés de leurs plus gros turbans en fine mousseline ou en cachemire magnifique, parcourent les différents quartiers et publient au son des instruments le

saint temps d'abstinence. Toutes ces troupes se dirigent vers la mosquée de la citadelle. Monté sur mon âne, une bonne bête que j'aime, qui me le rend un peu, je crois, et que je n'ai pas craint de nommer *Pharaon*, je me rendais aussi à la citadelle. Je fus bientôt pris entre deux escouades de croyants et je cheminai parmi eux. Après une courte station dans la mosquée, où je ne pénétrai pas, on revint, et je revins encore mêlé à la foule. Quelques-unes de ces pieuses personnes ne dédaignèrent pas de me parler. Un brave homme me dit : « *Anta sawa sawa fil khala*[1]? » Je répondis : « *Aïwa*[2]. » Un autre : « *Anta kaman Ramadhan*[3]. » Et je dis en riant : « *Ana kaman Moslem*[4]. » Et les bons bourgeois du Kaire de rire de la meilleure grâce du monde. Comme vous le voyez, ils sont fort tolérants.

Les trois premiers jours du mois de Chewal qui suit celui de Ramadhan, sont appelés par les Arabes *Al aïd al sahrir* (la petite fête), et par les Turks, *Ramazhan Baïram*. On se fait des visites de cérémonie comme chez nous le premier de janvier ; on donne bakchich aux domestiques pour acheter des habits et des chaussures. La petite bourgeoisie renouvelle à cette occasion sa garde robe et, en dépit des taches et des trous, le costume neuf doit durer jusqu'à la prochaine fête.

En temps ordinaire, le chant nasillard et chevrotant du muezzin au balcon des minarets suffit pour annoncer les heures de la prière. Mais pendant le petit Baïram et

1. Mot à mot : « *Toi ensemble ensemble à la citadelle?* » Le mot répété *sawa sawa*, qui est de la langue parlée et qui ne s'écrit guère, je pense, est fort expressif et me semble très-ingénieux pour exprimer la parité et la simultanéité.
2. « *Oui.* »
3. « *Toi aussi [tu fais] ramadan?* »
4. « *Moi aussi [je suis] musulman.* »

le grand, qui vient environ deux mois plus tard, c'est le canon qui tonne cinq fois par jour des hauteurs de la citadelle.

Le mois de Chewal est fécond en cérémonies religieuses. L'année dernière, j'ai assisté à une véritable représentation d'opéra en trois journées, que je vais vous narrer en détail. Il s'agit de la procession du sacré tapis.

Première journée, 8 Chewal 1282[1]. Vers huit heures et demie du matin, nous montons à âne et nous nous rendons au Mousky au bout duquel devait passer le cortége. Comme il venait de la citadelle, qui est fort loin de là, nous allâmes au-devant de lui en suivant les rues longues, étroites et tortueuses qu'il avait à parcourir. La foule était tellement compacte que nous n'allions qu'au petit pas et que nos bêtes étaient, pour ainsi dire, portées. Les entrées des maisons, les fenêtres, les terrasses, les marches des mosquées étaient couvertes de monde et resplendissaient de mille costumes bariolés. Dans toute cette multitude, nous n'avons vu que nous d'Européens. Arrivés au pied de la citadelle qui domine toute la ville, nous nous arrêtâmes et nous attendîmes le passage de la cérémonie. Ce jour-là on devait porter seulement le tapis et les cadeaux destinés aux tombeaux de la Mekke et de Medyna, de la citadelle à la mosquée de Hossein. C'était comme le prologue de la grande fête. Personne que les musulmans ne va voir cela, et cependant c'est, selon moi, ce qu'il y a de plus curieux. Un peu après dix heures, le canon se fait entendre, annonçant le départ du cortége. Bientôt, du haut de nos ânes qui nous font dominer sans peine la haie de gens à pied qui est devant nous, nous voyons s'avancer un

1. Correspondant au 24 février 1866.

bataillon d'infanterie égyptienne, précédé... *risum teneatis !...* de cinq sapeurs portant barbe, hache, tablier de peau, et quels bonnets à poils ! Non ; quand je vivrais six-vingts ans, je n'oublierais jamais ces cinq sapeurs de l'armée égyptienne, et leur souvenir, chaque fois qu'il me revient, me fait faire, comme on dit, une pinte de bon sang. Mais laissons un peu ces sapeurs, s'il vous plaît. Quant aux soldats, ils sont habillés comme nos zouaves, sauf qu'ils ont le tharbouch seul, et ne l'entourent pas, il faut leur rendre cette justice, du moindre boudin blanc sous prétexte de turban. Il y a parmi eux des gens de toute couleur et pas mal de nègres du Soudan. Une musique barbare joue des airs arabes et turks en mode mineur, mélancoliques, lugubres, et quasi insaisissables. Puis viennent des beys et des pachas dorés sur toutes les coutures, caracolant sur de magnifiques chevaux, des cheikhs et des oulémas en turban et en manteaux brodés, tous à cheval. Ensuite passent des ânes chargés d'effets de campement pour la caravane, tentes, ballots, cordes, etc. De loin on voit s'avancer en vacillant un échafaudage mobile, très-élevé, sur lequel sont tendus deux grands rideaux de velours vert brodé d'or ; ce sont les rideaux destinés à la kaaba. Un homme perché au haut de l'échafaudage les maintient, tandis que tout l'appareil, porté sur des roues et tiré par des cordes, est traîné par une centaine d'hommes au moins. Des ânes portent d'immenses cylindres sur lesquels s'enroulent les tapis qui doivent couvrir les tombeaux des parents du Prophète. Tout cela est rempli de versets du Koran, brodés en or et en argent. Le tapis vert, pour le tombeau de Mohammed, est également brodé d'or. Au passage de chaque objet, les femmes font entendre, en signe de joie, une sorte de roucoulement, de susurrement aigre et doux à la fois, en trémolo,

quelque chose d'inarticulé et d'inimitable, qui ressemble au murmure des tourterelles et qui est d'un effet mystérieux et saisissant. Les hommes qui accompagnent le cortége psalmodient des versets du Koran. Un très-grand nombre tiennent d'une main de petits instruments qui sont comme des diminutifs de daraboukka, et, de l'autre, une courte latte avec laquelle ils frappent ensemble sur la peau de cet instrument dans le rhythme pressé d'une sorte de pas de charge. Tous les corps de métiers, avec d'innombrables drapeaux de toutes les couleurs, défilent pendant longtemps. Des hommes portent de longues piques en fer, dont le haut, terminé par une espèce de récipient treillagé, est recouvert d'une pièce d'étoffe de couleur ; ce sont les éclaireurs de la caravane ; dans ces récipients on mettra des morceaux de bois résineux enflammés pour guider la marche des pèlerins dans le désert pendant la nuit. Il paraît qu'Allah, dont le magasin d'accessoires est moins bien monté que celui de Jéhovah, n'a point à la disposition de son peuple une colonne de nuées pendant le jour, de feu quand la lune ne donne pas. Enfin arrivent les chameaux. Le premier porte une tente de drap d'or, enrichie de diamants et de perles fines, dans laquelle doivent être renfermés tous les cadeaux, tapis, etc., qui vont à la Mekke et à la Medyna. On l'appelle *Al Makhmyl*. Sur le second chameau, orné de draperies rouges et de plumes, est accroupi un homme gros, gras, nu jusqu'à la ceinture, barbe noire, cheveux noirs au vent, se balançant voluptueusement, afin d'exprimer l'ivresse qu'il ressent d'avoir été choisi pour la mission sacrée. C'est le *Cheikh-al-gamal,* le chef des chameaux ; il ne doit quitter le chameau portant des offrandes ni jour ni nuit. Il est ainsi nu et décoiffé pour s'habituer à toutes les intempéries. Après lui viennent sept ou huit chameaux,

portant différents ballots et montés par des hommes et des enfants qui jouent des airs baroques sur un chalumeau grossier. Puis viennent encore des confréries, des corps de métiers avec des drapeaux multicolores. De l'endroit où nous étions placés, on apercevait par delà le Kaire, à gauche dans le lointain, la pointe des deux plus grandes pyramides. Ces vieux amas d'énormes pierres semblaient contempler du haut de leurs soixante siècles toute cette agitation d'ici-bas, et dire : « Nous avons vu passer bien d'autres folies ; combien de temps verrons-nous passer celles-ci ? » Enfin tout est terminé. La foule s'écoule lentement, et nous rentrons chez nous vers midi.

Deuxième journée, 20 Chewal 1282[1]. Un très-aimable efendy de ma connaissance m'avait promis de venir me prendre pour me faire entrer dans l'enceinte de la citadelle, d'où partait encore une fois le cortége ; c'était me faire pénétrer dans les coulisses ou, si vous aimez mieux, dans la sacristie de la chose. A huit heures du matin, l'efendy était à cheval sous mon balcon ; je montai modestement sur mon âne et nous nous rendîmes à la place Karamaïdan, qui fait suite à la place Roumélyeh et qui se trouve dans l'intérieur de la citadelle. Là étaient massées l'infanterie et la cavalerie, avec les cinq sapeurs. Au milieu du côté nord-ouest de la place était dressée une estrade pour le vice-roi, qui se fait toujours remplacer par un ministre. Au signal du canon, le chameau qui portait la tente de drap d'or passa sept fois devant l'estrade, puis se mit en marche suivi des autres chameaux. Mais cette fois tous les rideaux, tous les tapis étaient renfermés dans la tente ; il n'y avait plus les corps de métiers avec leurs bannières, ni les hommes

1. Correspondant au 8 mars 1866.

attant le pas de charge; de sorte que cette seconde fête, lus officielle que la première, était moins pittoresque. Au dehors, sur la place Roumelyeh, la foule était considérable et il y avait un très-grand nombre d'Européens cheval, à âne et en voiture.

Troisième journée, 23 Chewal 1282[1]. Depuis longemps, en allant du Kaire à l'Abbassyeh, on voyait à ni-chemin dans le désert un campement de bachi-bououks, sorte de cavalerie irrégulière formée principalenent d'Albanais aux figures terribles et superbes. C'était 'escorte de la caravane: quatre cents hommes et quatre ièces de canon. Le chef de cette troupe a droit de vie t de mort sur tous les pèlerins pendant toute la durée lu trajet. Le 20 Chewal, le cortége s'était rendu de la citadelle à l'endroit où campait l'escorte. On devait partir e 23; mais un bachi-bouzouk ayant tué le matin d'un coup de fusil un homme de la caravane, le départ n'eut ieu que le lendemain dimanche. Toutefois, le samedi, nous allâmes jusque-là voir les préparatifs. Il y avait leux à trois mille chameaux, et des hommes, des emmes, des enfants, en quantité. Combien devaient rester en route et succomber à la fatigue, à la chaleur, aux maladies! Le voyage dure quarante jours d'ici à la Mekke et autant pour le retour.

Vous voyez que, si l'on veut philosopher, ces gens-là sont en plein moyen âge. Ils y seront encore longtemps. Ces fêtes, ces pèlerinages, ces broderies d'or et d'argent, ces diamants et ces perles, qui se renouvellent chaque année, coûtent des millions: le peuple paie tout; c'est horrible. Mais quand on voit ce spectacle étrange et unique pour la première fois, on est tout à la surprise des yeux, et la réflexion ne vient que plus tard.

1. Correspondant au 11 mars 1866.

J'ai revu cette année la procession du tapis ; c'est toujours le même programme, avec les mêmes sapeurs. Il m'a semblé que l'affluence était moins grande que l'an dernier, et que le défilé avait duré moins de temps.

Le premier jour du *Kourban-Baïram*, tous les pèlerins égorgent sur le mont Arafa, voisin de la Mekke, une multitude de moutons, en commémoration du sacrifice d'Ibrahim (l'Abraham des Hébreux). La fête dure quatre jours. En 1865, on a attribué à ces tueries et aux miasmes qu'elles produisent l'importation du choléra par les pèlerins en Égypte, puis en Europe. Ce sont là les résultats les plus clairs de ces pratiques superstitieuses et immondes.

L'anniversaire de la naissance du Prophète donne lieu à une cérémonie barbare et ridicule. C'est le *Doseh* ou le piétinement du cheval monté par le cheikh-al-bakry sur le dos des imbéciles qui s'étendent comme un tapis vivant sous ses pas. Les réjouissances publiques, une sorte de kermesse qui s'établit dans l'Esbekyeh, commencent dans les premiers jours du mois de Rabia-al-Aoul et finissent le 11 ou le 12. Cette date a correspondu l'année dernière au 24 et au 25 juillet du calendrier grégorien. Dès le matin, je suis allé me poster en face de la maison habitée sur un des côtés de l'Esbekyeh par le grand cheikh en question. Vers onze heures, un cortége bruyant et désordonné arriva de la citadelle. A l'entrée de l'avenue qui mène à la maison du cheikh, je vis une sorte de lutte s'établir dans la foule. Des malheureux, demi-nus, titubants, soûlés de hachich, fous de fanatisme, furent saisis, courbés, terrassés par des meneurs qui se mirent ensuite à marcher sur ce pavé de chairs et d'os afin de tasser les corps. Puis le cheikh, coiffé d'un énorme turban sous le poids duquel il semblait succomber, se laissant aller à une sorte de balancement extatique, parai

sur un cheval que deux saïs conduisent et qui foule, luxe et brise ces épaules et ces vertèbres humaines pour la plus grande gloire du Prophète. J'ai vu des mères — jusqu'où la religion peut-elle pervertir le sentiment le plus fort de la nature ! — j'ai vu des mères jeter les membres frêles de leurs petits enfants sous les sabots du cheval. Bien que la bête soit, dit-on, dressée à cet exercice, et que ses pieds ne soient point ferrés, il est incontestable que son poids cause de grandes perturbations dans les corps qu'il presse en marchant. Toutefois, il faut reconnaître que son passage est moins meurtrier que ne devait l'être celui du fameux char de la pagode de Djagannatha[1], sous les roues duquel les pèlerins se précipitaient jadis par milliers. Mais le fond de la chose est le même ; une superstition bête et cruelle.

Pour compléter le cycle des fêtes publiques de l'année, il me reste à vous parler de deux d'entre elles dont l'origine se perd dans la nuit de la primitive Égypte, et qui réunissent dans une joie commune toutes les races si diverses qui couvrent le sol du pays. Ce sont des fêtes de la nature, les seules qui soient innocentes et dans lesquelles l'homme se retrempe et se renouvelle.

La première est appelée *Cham-al-Nessim*, ce qui veut dire *Parfum du Zéphyr*. Elle célèbre l'entrée du printemps, le rajeunissement de la nature. Tous les Égyptiens de tout sang et de toute provenance se répandent dans les jardins, y prennent un repas champêtre et y passent la journée. Cette fête est tombée cette année le 29 avril. Elle coïncide généralement avec le lundi de la Pâque des Grecs.

L'autre fête est celle qui accompagne, entre le 5 et le 20 août, l'ouverture solennelle du *Khalig* ou grand ca-

1. Vulgairement Djaggernat ou Jagernaut, dans l'Inde.

nal du Kaire, alors que la hauteur du Nil est à point pour l'inondation. La veille, une grande barque appelée *Aqaba*, portant des musiciens et des danseurs et remorquant un bateau sur lequel sont placés des canons, remonte le Nil de Boulaq au Vieux-Kaire, où elle arrive à quatre heures environ après midi. Malgré la splendeur du grand jour, on tire force pétards et fusées en signe de réjouissance. Toute la nuit, des barques, des dahabyehs où l'on mange, où l'on chante, où l'on danse, sillonnent le petit bras du fleuve, entre le Vieux-Kaire et l'île de Rodah. C'est en face de cette dernière qu'est située la digue à abattre. Des arcades, des portiques aux brillantes couleurs sont dressés sur les rives et, de moment en moment, s'enflamment et partent en feux d'artifice merveilleux. Le lendemain matin, entre huit et neuf heures, on coupe la digue en grande cérémonie, au bruit des salves d'artillerie. Cette digue est construite dans l'espace de la nuit tantôt par des Juifs, comme l'année dernière, tantôt par la corporation des fossoyeurs, comme cela aura lieu cette année, la corvée étant alternative pour ces deux catégories d'individus. En avant de la digue on façonne en limon une figure humaine qui tombe dans le Nil, frappée des mêmes coups de pioche. On a prétendu, sans preuves sérieuses, que les anciens Égyptiens, le jour de cette fête, jetaient au fleuve une jeune fille vivante. Il paraît toutefois certain que cette coutume abominable, si elle avait existé en un temps, avait déjà disparu sous la domination des Grecs et sous celle des Romains. Cela n'a pas empêché l'historien arabe Moustany d'attribuer au conquérant Amrou l'abolition de ce sacrifice humain, auquel on aurait substitué un mannequin habillé, un simulacre quelconque. Ce qu'il y a de plus fort, c'est que j'ai entendu des gens naïfs faire honneur de la même réforme au général Nabulione

Buonaparte, et prétendre qu'avant l'expédition française qu'il mena en Égypte, une jeune fille était jetée vivante au Nil tous les ans. Je crois même avoir lu cette bourde quelque part.

Avant de terminer cette lettre, je dois rectifier une erreur,... qui n'en était pas une alors que je vous disais il y a trois mois :

« Les orages sont très-rares en Égypte ; mais quand il s'en produit quelqu'un, c'est toujours en hiver. »

Malgré cela, nous avons eu pendant trois jours consécutifs, le 8, le 9 et surtout le 10 mai dernier, des orages furieux et des averses énormes qui ont pensé mettre en bouillie le Kaire et ses dépendances, où rien n'est construit pour la pluie. De mémoire d'Égyptien on n'avait vu pareille chose, et moins encore dans cette saison que dans toute autre. A present, tout est ici rentré dans l'ordre accoutumé : nous avons tous les jours + 27° Réaumur ; une fois même déjà le thermomètre est monté à + 32°. Mais les vraies chaleurs, les chaleurs permanentes, ne commencent que dans la seconde moitié de juin pour se prolonger sans modification sensible jusqu'à la fin de septembre. Estimons-nous heureux d'avoir à peu près échappé cette année au terrible *khamsin,* ou vent des cinquante jours [1], vent brûlant du midi, qui avait le droit de souffler pendant sept semaines et qui s'est contenté de faire acte de présence pendant quelques journées seulement. Mais ces journées ont été rudes ; et, pour moi, quand le khamsin se déchaîne et que l'air épais et jaune ne paraît composé que d'un sable de feu, je crois me promener dans un four extraordinairement chauffé.

1. En arabe, *khamsin* veut dire *cinquante.*

Dans la dernière quinzaine d'avril on a commencé une moisson de blés.

La vie matérielle tend à diminuer. L'année dernière, j'ai vu payer un chou 2 fr. 50 c., et le lendemain 3 fr. 60 c. Cette année on peut en avoir un petit, assez pommé, pour 90 centimes.

Je vous dirais bien encore que,... que,... et que...,

Sed nos immensum spatiis confecimus æquor,
Et jam tempus equum fumantia solvere colla.

# QUATRIEME LETTRE

Abbassyeh, septembre 1867.

Parlons des plaies d'Egypte. Ma lettre risque d'être longue et de ne pas épuiser le sujet.

Commençons par les plaies classiques, les plaies bibliques, les vieilles plaies de Moïse et d'Aaron.

Sauf la corruption des eaux du fleuve et la mort des poissons, dont je n'ai pas vu d'exemple, toutes les autres sont ou permanentes ou périodiques au beau pays de Misraïm.

Les grenouilles abondent : tous les soirs, les buissons de l'Esbekyeh retentissent d'un formidable βρεκέκεξ, κόαξ, κόαξ, et les têtards inondent les chemins.

« ... Et Aaron étendit sa main avec sa verge et frappa la poussière de la terre, et elle devint des poux sur les hommes et sur les bêtes ; toute la poussière du pays devint des poux en tout le pays de l'Egypte [1]. »

Ce miracle et celui du *mélange d'insectes* [2] n'étaient point difficiles à opérer, et ils se renouvellent tous les jours.

1. Exode, VIII, 17.
2. *Ibid.*, 24.

Il y a à peine trois ans qu'une épizootie terrible sévissait sur le bétail d'Égypte. On jetait toutes les charognes au Nil ; vers Damiette, il s'en forma un horrible barrage qu'il fallut rompre à coups de canon pour les disperser dans la mer et éviter la peste. On n'eut, à la suite, que le choléra.

Les *ulcères bourgeonnant en pustules* ne sont point rares, *tant sur les bêtes que sur les hommes*[1].

Je n'ai pas vu beaucoup de grêle en Égypte ; cependant il y en tombe quelquefois ; et, comme je vous le disais dans ma dernière lettre, nous avons eu au mois de mai des orages terribles qui ont causé de grands ravages, à preuve que le plafond de ma chambre à coucher a été défoncé par la pluie et la grêle. Je m'empresse de déclarer que je n'accuse de ce désastre ni la verge de Moïse ni celle d'Aaron.

L'année dernière, dans le mois de novembre, les sauterelles ont rançonné la terre d'Égypte, d'énormes sauterelles rouges, voyageant en nuées, dévorant tout, ruinant tout. Les paysans passaient leur temps à leur donner des charivaris en frappant sur des chaudrons pour les faire partir; mais elles ne s'en allaient que repues, et cette musique apporta tout au plus quelque trouble à leur digestion.

Il n'y a point de ténèbres en Égypte, sauf la nuit quand la lune ne donne pas. Mais l'hiver il y a de temps en temps des brouillards, le matin, jusqu'à neuf ou dix heures. Il m'est arrivé plusieurs fois de me croire à Londres ; mais cela dure peu et n'est pas, en somme, très-fréquent.

Pour ce qui est de la mort des enfants, cette plaie cruelle règne sans relâche sur l'Égypte ; les indigènes,

1. Exode, IX, 9.

très-prolifiques, perdent leurs petits en quantité sans y faire grande attention : le dommage se répare promptement. Les Européens qui ont l'imprudence de garder leurs enfants dans le pays ne les gardent pas longtemps.

Mais l'Égypte a d'autres plaies, beaucoup plus redoutables, et sur la guérison desquelles il n'y a malheureusement pas à compter. Plaçons en première ligne la polygamie, qu'elle pratique en commun avec tout le monde musulman.

L'année dernière, quelques journaux d'Europe, fort naïfs, ou munis de raisons particulières et tout à fait déterminantes qu'ils n'ont pas jugé à propos de faire connaître, ont chanté les louanges du vice-roi d'Égypte : il venait d'abolir la polygamie dans ses États. La bonne plaisanterie ! Est-ce qu'on abolit quelque chose ici ? Il y a peut-être bien eu une ordonnance qui enjoignait aux Égyptiens de n'épouser plus qu'une femme à la fois ; mais il n'a été nullement interdit de continuer à avoir autant d'esclaves, blanches ou noires, qu'on aurait la fantaisie ou les moyens d'en entretenir ; et d'ailleurs, cette ordonnance, si elle a existé, est à peu près lettre morte à présent. Quoi qu'il en soit, on se marie énormément en Égypte. Dans un harim riche et bien constitué, il y a généralement une ou deux femmes légitimes ; puis, des esclaves de toutes nuances en nombre indéterminé ; puis, un ou plusieurs mamelouks [1], jeunes Tcherkesses (Circassiens), très-beaux pour la plupart, destinés aux plaisirs tout particuliers du maître ; puis, des eunuques noirs ; puis des domestiques nègres et arabes en quantité innombrable pour servir tout ce monde. Le personnel d'une pareille maison monte facilement à cent, cent cinquante, deux cents individus.

1. *Mamelouk*, au pluriel *mamalik*, veut dire *esclave blanc*.

Les femmes et les esclaves du bey ou du pacha lui rendent les respects les plus humbles. A son entrée, toutes lui baisent la main; nulle n'oserait s'asseoir sans sa permission; il n'admet guère à manger avec lui que la favorite. Le soir, quand il se retire, celle-ci l'accompagne; mais, sur le seuil de sa chambre, s'il lui dit: « Fais-moi venir Fattoúma, ou Khâdra, ou Bililla! » une blanche, une noire, une Abyssine, celle que son caprice désigne, la femme obéit sans murmurer et cède la place à sa rivale. Une femme habile achète parfois une belle Circassienne et en fait don à son mari pour capter ses bonnes grâces.

Les femmes du harim travaillent peu; l'aiguille n'est pas en honneur parmi elles; mais elles fument beaucoup la cigarette, le narghilé, le chibouk, et s'abandonnent aux délices de la vie contemplative. En l'absence du maître de la maison, si les eunuques ne sont pas trop rébarbatifs, elles chantent, elles dansent, se travestissent, jouent au *haragheuz* ou au polichinelle turk, personnage fort obscène, comme chacun sait; la favorite passe la revue de ses esclaves rangées en bataille; il se fait enfin mille folies. Dès que l'on annonce le bey ou le pacha, tout rentre dans l'ordre et le silence.

Les eunuques ne sont pas toujours des gardiens sévères; souvent même ils se font les ignobles proxénètes de celles qu'ils sont chargés de surveiller. Les désordres sont fréquents dans ces familles légalement organisées moitié en couvents, moitié en lupanars. On pourrait citer nombre de beys et de pachas qui ne sont pas moins bernés comme pères et comme maris que les Sganarelles de notre Molière.

C'est la fourberie des eunuques qui mène toutes les intrigues. Ils sont généralement très-riches; on les comble. A leur mort, tout ce qu'ils avaient retourne à

la famille dont ils étaient esclaves. Les plus jeunes servent souvent dans le harim en qualité de bonnes d'enfants. Aux écoles, plusieurs petits beys ont leur eunuque qui les débarbouille et les habille chaque jour. Ces odieux personnages sont infiniment respectés. On les salue avec beaucoup de cérémonie. Dans la maison d'une veuve, ils la représentent pour tout le monde.

Ainsi le grand eunuque du harim de la mère d'Abbas-pacha, l'avant-dernier vice-roi, reçoit des visiteurs tous les hommages qu'ils rendraient à cette princesse s'ils étaient admis à la voir. Ainsi, l'année dernière, lorsque le mode d'hérédité fut changé en Égypte, la mère du vice-roi actuel invita à une réception à la citadelle tous les hauts personnages du Kaire, et ce fut son grand eunuque qui fit en son nom tous les honneurs de la soirée où elle ne pouvait paraître.

Lorsqu'un mari découvre qu'il est trompé par une de ses femmes, il la répudie. Il peut obtenir du vice-roi qu'elle soit envoyée aux galères dans la Haute-Égypte et régalée quotidiennement de la bastonnade, dont elle ne tarde pas à mourir. Si c'est un personnage très-puissant, dont le harim soit situé au bord du Nil, le fleuve reçoit le corps de la coupable bien enveloppé dans un sac et n'en dit jamais rien à personne. Il ne manque pas non plus de maris débonnaires qui voient tout, n'empêchent rien, et gardent leurs femmes telles quelles. Du reste, la vie privée des indigènes, les mystères du harim, sont presque entièrement impénétrables aux Européens. Quelques-uns, sachant bien la langue du pays, ont pu avoir, ont eu en effet des bonnes fortunes parmi les femmes turkes; mais ce sont de très-rares exceptions, auxquelles il ne faut croire qu'à valables enseignes. Ces bonnes fortunes, quand par hasard elles se présentent, sont toujours entourées des plus grands dangers. Tout le

monde sait que le Nil a eu comme la Seine sa Marguerite de Bourgogne, Nazlé-Hanem [1], la fille de Mohammed-Aly, qu'on appelait vulgairement *la grande princesse.* Comme la femme de Louis le Hutin, elle attirait dans son harim tous les hommes qu'elle trouvait à son gré, et, dès qu'elle en était lasse, *lassata necdum satiata,* elle les faisait jeter à l'eau. C'est cette même personne qui a fait assassiner en juillet 1854, Abbas-pacha, en lui envoyant deux beaux jeunes garçons pour lesquels il ne manqua pas de se passionner, et qui l'étranglèrent une nuit après lui avoir dérobé son cachet et s'être assuré par là des chevaux et un laissez-passer.

Les indiscrétions du petit nombre d'indigènes qui fréquentent les Européens peuvent seules nous mettre au courant de ce qui se passe dans les harims. Néanmoins ils sont très-sobres de confidences ; le mieux est de savoir ignorer ce qu'on ne peut apprendre et de se défier des vantardises de certaines gens. Il n'y a pas bien longtemps qu'une espèce de commis-voyageur prétendit, au Kaire, *se payer* la femme d'un pacha. Il se mit en campagne. On l'aboucha avec un entremetteur de carrefour qui lui soutira plus de douze cents francs de bakchich et lui procura enfin le bonheur après lequel notre imbécile soupirait. Il trouva en effet, dans une maison écartée, une femme belle, magnifiquement vêtue et qui ne lui refusa rien. Le lendemain matin, comme il contait sa chance, il apprit que son odalisque était une marchande d'oranges du coin de la rue, que l'on avait, avec son argent, fagotée en princesse. Froissé dans sa vanité, l'ingrat oublia en un instant toute la félicité que la pauvre femme lui avait donnée et qu'il avait goûtée de si bonne foi, et il se répandit en malédictions.

1. *Hanem* est synonyme de *princesse.*

La seule différence qu'il y ait entre les riches et les pauvres, relativement à la polygamie, c'est que chez les premiers elle est simultanée, tandis que chez les seconds elle est successive. Grâce à la facilité du divorce, ceux qui ne peuvent entretenir qu'une femme à la fois, en changent le plus souvent possible. Mon domestique en est à sa troisième. J'ai vu dans une maison une vieille servante d'environ quarante ans (à cet âge, une femme arabe est vieille et souvent décrépite), laquelle a onze maris en disponibilité qui courent par la ville; elle se prépare à épouser le douzième. Quelques-uns, malgré la médiocrité de leur position, conservent plusieurs femmes à la fois : lorsque j'habitais à l'avenue de Choubra, j'avais un vieux *saka* ou porteur d'eau, qui était à la tête de trois femmes.

Par tout ce qui précède, on a déjà pu voir que l'esclavage des blancs et des noirs, des mâles et des femelles, est toujours en Égypte une institution en plein exercice. Légalement, cela ne devrait plus exister. Les *gellabs*, ou marchands d'esclaves, se cachent bien un peu, prennent bien quelques précautions, arrêtent leurs barques [3] à quelque distance du Kaire et n'y entrent que de nuit avec leur cargaison humaine; le préfet de police en fait bien appréhender de temps en temps un ou deux qu'il relâche après avoir confisqué la marchandise à son profit; mais, en somme, la plus grande tolérance règne à cet égard, et il le faut bien : car les Égyptiens ne peuvent se passer ni de Circassiennes, ni d'Abyssines, ni de mamelouks, ni d'eunuques, sans quoi tout l'édifice de la société musulmane s'écroulerait. Du reste, ils traitent

1. J'en ai visité une l'année dernière. C'était pitié de voir tous ces malheureux négrillons entassés. Comme on s'aperçut bien que je n'étais pas un acheteur, on ne me montra pas les femmes.

bien leurs esclaves, ceux surtout qui sont réservés aux plaisirs, les habillent avec luxe, les laissent vivre dans une douce oisiveté, les enrichissent. On voit souvent un mamelouk, en récompense de ses services, épouser la fille de son maître et devenir un personnage.

Ce sont là choses sémitiques et tatares. Mais ce qu'il y a de honteux, d'infâme, d'inqualifiable, c'est de voir un grand nombre d'Européens acheter, eux aussi, des esclaves noirs, qu'ils mènent souvent à coups de bâton, les revendre quand ils quittent le pays, avoir des enfants de sang mêlé, et quelquefois les abandonner avec la mère. La loi ne reconnaît pas ces marchés; si l'esclave se sauve, ou va au consulat de son maître, celui-ci n'a aucun droit de le réclamer. Mais ces cas sont rares, ou ne se présentent même jamais. Est-ce que ces pauvres noirs savent quelque chose de la loi, de leur droit, de leur dignité d'homme?

La chair humaine est à bon compte. Pour trois ou quatre cents francs, on peut avoir un négrillon de dix à douze ans. Un Galla, beau type qui n'a ni les grosses lèvres, ni le nez épaté, ni le front déprimé, se paye de sept à huit cents francs. Une jolie Abyssine de douze ans, par conséquent nubile, coûte le même prix. Pour deux mille, deux mille cinq cents francs, on a un jeune mamelouk, même une Circassienne. Il y a quelque temps, une dame du Kaire avait acheté pour son fils une belle esclave blanche. Le fils mourut; la mère ne savait que faire du cadeau qu'elle lui avait destiné. Elle chercha à le revendre. Un jeune bey que je connais entra en pourparlers avec l'eunuque du harim. On voulait cinq mille francs de la Tcherkesse qui était extrêmement belle. Je crois que mon bey trouva le prix un peu élevé et que l'affaire n'aboutit point.

Je vous ai parlé dans ma précédente lettre de la

presse pour le recrutement de l'armée. Je n'ai pas à y revenir. Ce système, comme je vous l'ai dit, n'est pas ordinaire et se pratique seulement de loin en loin. Mais le peuple d'Égypte est affligé d'une autre plaie dont les effets sont beaucoup plus fréquents et beaucoup plus désastreux. Il s'agit de la corvée.

On prétend aussi qu'elle est abolie. C'est là un mensonge impudent comme la plupart des affirmations dont certains journaux d'Europe se font les colporteurs intéressés. Sous ce beau prétexte, on refusa naguère à la compagnie de l'Isthme de Suez les contingents sur lesquels elle avait droit de compter; de là mille difficultés qui retardèrent considérablement les travaux. On sait assez que la main du gouvernement anglais était dans tout cela, et qu'il employait ces moyens honteux et misérables, voilés hypocritement d'un faux zèle philanthropique, pour entraver une entreprise dont il ne pouvait prévoir le succès sans dépit. Le génie français a triomphé de tous les obstacles; il a su se créer des esclaves de fer, des machines puissantes, et l'œuvre court à sa glorieuse fin. Cependant, sans que l'Angleterre souffle mot en faveur des droits méconnus de l'humanité, la corvée, la hideuse corvée fonctionne toujours en Égypte. Depuis quatre mois, cent cinquante mille bras au moins sont enlevés à l'agriculture et construisent pour le vice-roi, des routes, des canaux, des chemins de fer. Les malheureux ainsi requis doivent abandonner leurs villages, où restent seulement les femmes et quelques vieillards, emmènent leurs enfants, garçons et filles, dont beaucoup n'ont pas dix ans, fournissent leurs outils, la pioche, le couffin, se nourrissent à leurs frais, et ne reçoivent aucun salaire. Le gouvernement leur donne la besogne et ne leur ménage pas les coups. Ils travaillent le jour sous un soleil dévorant; ils tra-

vaillent la nuit, quand il fait clair de lune. Ils dorment quelques instants en plein air. La mort fauche vite et dru dans ce champ de vies humaines. On voit les petites filles, les petits garçons, déguenillés, souvent tout nus, monter et descendre les talus avec une charge de terre sur la tête, et courbant le dos sous le bâton du cheikh. Cette fourmilière d'hommes et d'enfants présente un spectacle navrant. Quand il faut transporter de la terre d'un endroit à un autre, des troupeaux de ces jeunes misérables s'organisent : un d'eux, le chef des chœurs, entonne la première moitié d'un verset ; la masse lui répond avec des voix aigres et flûtées par la seconde moitié. Derrière ces pauvres brebis marche un berger farouche, la baguette à la main. Tout se fait ainsi avec rhythme et mesure et les chansons font partie de la corvée. Ce redoublement de travaux publics a retardé pour cette saison les semailles de maïs. D'un autre côté, le Nil, qui a trop monté l'année dernière, ne monte pas assez cette année. Quand les corvéables seront rentrés chez eux, avant de songer à leurs champs, ils devront s'occuper, toujours par corvée, des cotons vice-royaux. L'agriculture est donc pour le présent dans un état déplorable. Cela n'empêchera pas l'administration toute paternelle de l'Égypte de réclamer bientôt les impôts, qui vont être encore augmentés, avec une brutalité qui n'épargne pas les coups de bâton au contribuable. Notez que les impôts sont déjà payés deux ans d'avance, et qu'il s'agit d'extorquer une troisième année anticipée. Les revenus du pays, qui s'élèvent à cent vingt-cinq millions de francs environ, sont absorbés par les intérêts et l'amortissement fort lent des emprunts. Les employés indigènes et ceux des Européens qui n'ont point de contrat, ne sont pas payés depuis huit mois. La *daïra* ou caisse particulière du vice-roi emprunte à vingt et à

ingt-quatre pour cent par an. Pendant ce temps-là, le acha d'Égypte sème les millions dans les capitales de Europe et s'évertue bonnement à engraisser son maigre triste suzerain de la substance du peuple égyptien.

Pour ce peuple, le lot le plus ample, ce sont les coups e bâton. Les grands crimes, qui sont rares, sont punis e la potence. Mais les moindres délits attirent à leurs uteurs un déluge de coups de bâton. Très-souvent ce upplice est préventif et c'est alors véritablement la torure ; on l'applique, comme nous venons de le voir, aux ontribuables récalcitrants. La torture ne se borne pas : on suspend quelquefois aussi les prévenus par les uces ; enfin, on a mille moyens ingénieux d'arracher ux uns des aveux, aux autres des écus, et de faire ouffrir tout le monde. Il n'est pas jusqu'aux écoles où bâton ne règne souverainement, et c'est grâce à lui ue l'on fait pénétrer la science dans la tête des jeunes gyptiens, en frappant les patients sur la plante des eds.

Faut-il mettre au nombre des plaies de l'Égypte ses bitants? Je serais tenté de le faire, du moins pour uelques groupes de population, tels que les Koptes, s Juifs, les Arméniens, les Turks, les Maltais, et, en énéral, les Européens.

J'ai quelque peine à me ranger du parti de ceux qui gardent les Koptes comme les représentants purs et rects de l'antique race égyptienne. En tous cas, ils en représentent qu'une fraction, cette espèce de bourzoisie corrompue et malsaine qui livra le pays aux rabes en haine de la domination de l'empire grec et rtout d'un christianisme qui n'était pas le sien. Ils nt eutychéens, monophysites, monothélites, jacobites, mme on voudra les appeler. On n'en compte guère us de cent cinquante mille. Leur langue, débris de

l'ancienne langue égyptienne, est devenue inintelligibl
pour eux, et ni eux ni leurs prêtres n'entendent le
offices qu'ils chantent dans cet idiome. Il y a, en outre,
environ cinq mille Koptes catholiques. Le calendrie
kopte, comme l'a fait notre calendrier républicain,
donne trente jours à chacun des douze mois de l'anné
et y ajoute cinq jours complémentaires. Il a été er
usage jusqu'à ces derniers temps dans l'administratio
égyptienne. Les Koptes, excellents calculateurs, son
employés en cette qualité dans les ministères et dan
les maisons de banque et savent trop souvent fair
tourner leur habileté à leur profit. Ils sont taciturnes,
dissimulés, perfides, serviles, durs à leurs inférieurs. Il
portent généralement le turban noir.

Il y a deux catégories de Juifs : ceux qui ont pris, à
l'extérieur, les manières européennes, s'habillent à l'eu-
ropéenne, et se montrent, au moral et au physique, c
qu'on les voit partout en Europe; puis, les Juifs qui on
conservé le costume oriental et qui portent, ou le turba
noir, comme les Koptes, mais plus petit et roulé d'un
autre façon autour de la tête, ou un tharbouch d'u
rouge foncé. La plupart sont grands, roux, ont la barb
rare et peu frisée, le teint d'un blanc laiteux, une dé-
marche toute particulière à laquelle on les reconnaît d
loin, un accent qui leur est propre et qui se fait senti
dans toutes les langues qu'ils parlent. Ils mangent beau-
coup de poisson, beaucoup d'huile, et sont souvent affec-
tés de terribles maladies de peau; leur tempérament es
lymphatique jusqu'aux scrofules inclusivement. En u
mot, le type juif, que les chrétiens ont idéalisé dans leu
Yeshoua, se rencontre en Orient à tous les coins de rue.
Sur le caractère moral des Israélites de ce pays-ci il n'y
a rien à dire que tout le monde ne devine. Ils sont ban-
quiers, changeurs, joailliers, marchands de toutes sorte

de choses, usuriers, sales, chastes, bigots, voleurs. Il y a de sept à huit mille Juifs en Égypte.

Les Arméniens sont moins nombreux : ils ne vont guère au delà de deux mille. Ils font généralement dans de plus hautes sphères et sur une plus grande échelle ce que font les Koptes et les Hébreux, s'adonnent à la finance et au commerce, surtout à celui des bijoux. Ils sont souples et déliés, s'entremettent dans mille affaires, et font parfois des fortunes d'une rapidité et d'une énormité fort étranges. On pourrait en citer un exemple actuel et frappant. Les Arméniens professent le mépris le plus superbe pour les Arabes.

Il en est de même des Turks. Ceux-ci sont les conquérants, les dominateurs. Ils sont environ douze mille en Égypte. Leur dignité, tout extérieure, leur gravité, qui vient surtout de la faiblesse de leur intelligence, leur habitude du commandement, qu'ils puisent dans un orgueil sans bornes, imposent aux Arabes et les tiennent dans un respect qui couvre une haine profonde. En réalité, la race tatare, trapue et lourde, est inférieure en beauté physique et en développement intellectuel à la race sémitique, et elle ne paraît quelquefois plus honnête que parce qu'elle est douée de moins d'habileté. La vanité du Turk n'a d'égale que son incapacité. Il a ruiné tous les pays qu'il a conquis; l'Égypte, plus riche, plus fertile que tous les autres, a résisté plus longtemps aux dilapidations et aux absurdités de son administration; mais elle est à son tour sur le bord de l'abîme et ne tardera pas à y rouler avec le reste de l'empire ottoman. La langue turke est comme la race bien au-dessous de l'arabe. L'indigence en est extrême; elle possède peut-être deux à trois mille mots d'origine tatare : tout le reste est arabe, persan, italien, grec. Elle est facile à parler, mais plus difficile à écrire que l'arabe même. Elle

a pris l'alphabet de cette dernière langue, qui est aussi, à peu de chose près, celui du persan ; mais elle en a torturé plusieurs lettres pour leur faire rendre des sons que l'arabe ne connaît point, et a introduit dans son écriture une confusion rebutante pour les étrangers et dont peu d'indigènes triomphent. Les Turks parlent peu et mal l'arabe ; les Arabes n'apprennent guère le turk.

Les Maltais sont comptés géographiquement comme des Européens, bien qu'ils soient de sang aux trois quarts sémitique, leur île ayant été peuplée d'abord par les Phéniciens et les Carthaginois, et plus tard ayant été longtemps au pouvoir des Sarrasins. Leur langue toute particulière se rapproche beaucoup des langues sémitiques ; on y trouve de grands rapports avec l'arabe ; et qui sait si, en cherchant bien, on n'y rencontrerait pas quelques épaves du langage punique ? Les Maltais ne démentent point une race funeste ; leur réputation est affreuse et bien méritée ; ce sont eux qui commettent la plupart des crimes et des délits dont les habitants du Kaire et d'Alexandrie sont victimes. Les Maltais *bien élevés* et *comme il faut* s'occupent de finances, de banque, et généralement se conduisent là comme les autres ailleurs.

Les Grecs et les Italiens, dont les colonies sont les deux plus nombreuses en Égypte, ont presque aussi mauvaise renommée que les Maltais. Il y a sans doute de l'exagération dans cette opinion. Une chose est évidente, c'est que l'on ne trouve en Égypte que la lie de toutes les nations et qu'il n'en faudrait juger aucune sur les tristes spécimens qui s'étalent dans les quartiers francs d'Alexandrie et du Kaire.

Presque tous les Européens qui sont fixés en Egypte y sont venus dans le but d'y faire fortune *per fas et nefas*, surtout *per nefas*, car c'est à peu près le seul

oyen de réussir. Ils y font le commerce, la banque, et ut ce qu'on désigne sous cette large expression : *des faires*. La plupart sont des gens sans instruction, sans ucation, sans moralité, disposés à tous les métiers, fin le rebut de l'Europe, comme nous le disions plus ut. Ils sont, à peu d'exceptions près, ivrognes, débau-és, viveurs, et le climat leur fait souvent payer cher s vices qu'il ne tolère pas. Comme on veut s'enrichir te, on vole et on trompe le plus qu'on peut. Les mar-ands, les hôteliers, écorchent tout vifs sans la moindre tié les chalands, à quelque nationalité qu'ils appar-ennent. Sur cette terre étrangère, on ne connaît plus rsonne : ne soyez pas malade dans un hôtel, on vous laisserait crever (pardon, mais c'est le mot!) sans us de souci que d'un chien. L'égoïsme, l'indifférence, apathie, le mépris de la vie humaine, sont dans le na-rel de tout le monde, et nul ne s'en départ pour qui ue ce soit, à peine pour ses propres enfants. Comme le ul moyen de réussir auprès des Turks est de se faire ur complaisant ou leur bouffon, les ambitieux, les ros bonnets de la colonie européenne ne manquent pas e cultiver la familiarité des beys et des pachas et avalent vec délices toutes sortes de dédains, de rebuffades, avanies; ils diraient volontiers comme l'Intimé en ten-ant l'échine :

Tôt donc,
Frappez. J'ai quatre enfants à nourrir.

Heureux ceux qui se haussent jusqu'au vice-roi. Les upes, presque toujours volontaires, de tout cela, sont es beys, les pachas et le vice-roi, que l'on trompe, que on vole, que l'on trahit. Ces sérénissimes personnages e font qu'en rire et enveloppent dans un commun mé-

pris toute l'Europe et tous les Européens. Comment voudrait-on qu'ils distinguassent? Ils n'ont aucun point de comparaison. Le petit nombre d'honnêtes gens qu'il peut y avoir en Égypte n'approche point des palais, n'y serait point accueilli, n'ayant rien de ce qu'il faut pour se faire bien venir, et ne voudrait pas entrer dans la faveur des altesses et des excellences au prix que payent les infâmes qui déshonorent là sans pudeur le nom de leur pays.

Que dire de la conduite des Européens à l'égard du peuple arabe ? Le premier paltoquet qui a passé la Méditerranée arrive ici avec des airs de conquérant, s'arme d'un bâton et frappe à tort et à travers les malheureux indigènes qui le servent, ceux qui ne se rangent pas assez vite dans la rue, tous ceux qui se trouvent à sa portée, sous n'importe quel prétexte, sans prétexte même et par manière de passe-temps. Dès qu'il ânonne quelques mots de la langue du pays, il accable les Arabes des injures les plus grossières. Enfin, il leur témoigne sous toutes les formes le dégoût le plus absolu.

Il faut assurément chercher la cause de pareils procédés dans le sentiment instinctif de la supériorité de race ; mais on doit aussi les attribuer en très-grande partie à la mauvaise éducation et à la dépravation morale des Européens qui viennent en Orient. Sans doute, pour le philosophe, pour l'historien, pour le naturaliste, pour l'ethnologue, le rameau sémitique de la race blanche est de beaucoup inférieur au rameau aryan ; si l'on descend vers la race jaune, puis vers la race noire et les divers mélanges de ces races, l'infériorité s'accuse de plus en plus. Mais l'homme aryan d'un esprit élevé et d'un cœur droit, à la vue des hommes moins bien doués que lui, se sent saisi, non de mépris, d'horreur ou de colère, mais de pitié, de philanthropie et de tendresse.

Ces peuples sont des enfants : il faut les traiter comme des enfants, non l'injure à la bouche et le bâton à la main, mais avec l'idée de les protéger, de les instruire, de les élever, de les améliorer autant que leur race est susceptible d'amélioration, avec l'espoir de les rendre un peu plus hommes, sans se faire illusion sur le succès qu'on peut obtenir dans une telle œuvre, succès dont la nature a marqué la limite un peu plus haut, un peu plus bas, nous ne savons au juste, toutefois d'une manière immuable. Ce n'est nullement dans de telles dispositions que les Européens entrent en relations avec les Orientaux. Aussi résulte-t-il de leurs façons de faire un dédain réciproque, des inimitiés sourdes, un malentendu perpétuel.

Il y a même des gens tellement ignorants et si maladroits, qu'ils confondent les races, dirigent mal leur brutalité, insultent et battent sans discernement, et qu'il leur en cuit. Il est de mode de crier contre les Grecs et les Italiens et de les considérer en bloc comme des assassins et des voleurs. Encore une fois, ni la Grèce, ni l'Italie, pas plus que les autres pays d'Europe, n'envoient en Egypte la crème de leur population. Mais on va beaucoup trop loin dans des jugements aussi sévères, et souvent on se rend un mauvais compte des événements. Il y a quelques mois, une discussion s'éleva dans un hôtel du Kaire entre un Français, maître ou gérant de l'établissement, et un jeune domestique grec qu'il avait à son service. Le maître fit une observation à laquelle le domestique répondit mal sans doute. Le Français, oubliant qu'il n'avait pas affaire à un Arabe en état de tout endurer sans riposte, s'emporta jusqu'à frapper le Grec. Aussitôt celui-ci court à la cuisine s'armer d'un coutelas et en perce le maître d'hôtel qui tombe mort. C'était là un crime, assurément injustifiable, mais explicable.

Chez ce jeune et malheureux Grec la dignité d'homme s'était réveillée sous l'outrage et avait fait explosion d'une manière terrible. On ne manqua pas de clabauder sans mesure à propos de cette affaire. Le consul de Grèce réclama le coupable qui lui fut remis. Il l'envoya dans son pays pour y être jugé. Je ne sais ce qui est advenu ; mais quelqu'un m'affirmait récemment que le Grec en question était à l'heure qu'il est capitaine d'une troupe d'insurgés crétois. Il aura pu, du moins, en combattant pour l'indépendance hellénique, assouvir noblement la fougue de son tempérament et affronter une mort glorieuse.

Il est temps de dire quelques mots de la population égyptienne. Ce qui en fait le fond, c'est le *fellah* (paysan ; au pluriel, *fellahoun*, vulg. *fellahin*). Cette population s'élève à deux millions d'âmes, deux millions et demi au plus. Malgré son mélange avec les Arabes, elle me paraît représenter très-exactement et de préférence à toute autre le type de la vieille race égyptienne, fort mélangée elle-même et dont on n'a pas encore bien démêlé l'origine complexe et les éléments divers. Plus on remonte vers la Haute-Égypte, plus les types, surtout ceux des femmes et des enfants, reproduisent avec fidélité les figures sculptées sur les monuments pharaoniques. Ce peuple qui, après avoir toujours été esclave, même sous ses souverains indépendants, a subi depuis près de vingt-quatre siècles les dominations successives des Perses, des Grecs, des Romains, des Arabes, des Turks, est d'une douceur infinie, d'une obéissance écœurante qui devraient lasser et désarmer le despotisme, mais qui ne font que le tenir en goût et le rendre insatiable. Le fellah est laborieux, actif, sobre, dur à son corps, insouciant, superstitieux ; il rit et pleure d'un rien, et a peur de tout et de tous. Il se vêt d'une grande

robe de cotonnade bleue à longues et larges manches et roule un turban blanc ou rouge autour de sa tête, on se contente d'une calotte jaunâtre en feutre grossier. Il se tatoue les bras en bleu foncé. Les femmes se dessinent avec la même couleur une sorte de barbe sous la lèvre inférieure et se peignent les ongles avec le rouge éclatant du henné. Quelques-unes portent passé dans la narine droite un grand anneau d'argent auquel pendent de petits morceaux de corail. Elles sont vêtues d'une robe et d'un voile de cotonnade bleue; mais la plupart marchent à visage découvert. Les enfants des deux sexes, même assez grands, vont tout à fait nus.

Ce personnage élégant que vous rencontrez habillé d'un *qouftan* en soie à raies brillantes, d'une ceinture de soie ou de cachemire, d'un *gebbeh* ou pardessus étroit, ouvert par devant, de couleur rose tendre ou bleu céleste, violet, ou écarlate, coiffé d'un turban de mousseline blanche, et, dans les grands jours, de fin cachemire c'est un *ibn-al-balad* (enfant du pays). Il fait partie d'une sorte de classe moyenne qui se confond presque avec l'aristocratie des cheikhs et des oulémas. L'*ibn-al-balad* se rapproche beaucoup du type arabe pur, a une fortune quelquefois très-considérable, et, pour occuper sa journée, fait le commerce des étoffes ou de quelque autre marchandise. En quittant, vers le *maghreb* (coucher du soleil), le compartiment de bazar où il s'accroupit chaque jour plusieurs heures et qui ressemble aux loges des animaux féroces de notre Jardin des plantes, il rentre, au fond de quelque ruelle du Kaire, dans une maison dont on ne voit à l'extérieur que les murs hauts, sombres et muets, mais dont l'intérieur est plein de luxe et de richesse, et il s'y délasse des soucis du dehors avec les femmes et les esclaves qui peuplent son harim.

Les cheikhs et les oulama, qui forment le haut clergé

de l'Islam, sont aussi instruits que peuvent l'être des musulmans : ils sont habiles dans la lecture et l'interprétation du koran et de ses commentateurs, et c'est tout. Ils constituent le grand monde du Kaire. Ils sont riches ; on leur rend des respects ; mais ils n'ont plus aucune influence politique et vivent tout à fait à l'écart du gouvernement et de l'administration. J'ai eu dernièrement l'occasion de voir un de ces cheikhs, qui m'a offert un caractère fort original. Il peut avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans, possède une jolie figure, et jouit d'un revenu qu'on évalue à deux cent mille francs. Il a hérité de son père la fonction de cheikh et se trouve, en cette qualité, préposé à l'entretien d'une mosquée et de ses dépendances, école, fontaine, etc. En succédant à son père, il a dû abandonner la redingote droite, le pantalon européen, le tharbouch, et prendre le vieux costume, qouftan, turban, etc. Il n'est pas marié ; mais, dans le harim que préside sa mère, il a cinq belles esclaves. Malgré cela, il garde au Vieux-Kaire, sur le bord du fleuve, une petite maison où il reçoit ses amis et fait avec eux la débauche. Cette année, pendant la nuit de la fête du Nil, j'ai été conduit sur sa dahabyeh, très-grande, très-commode, très-élégante, et splendidement illuminée. Il était là, tout habillé de blanc, avec deux ou trois de ses collègues plus âgés que lui, des familiers, des parasites, des domestiques. Tâchez d'associer dans votre imagination avec le caractère d'un membre du clergé musulman, avec le costume et le type arabes, le ton, la légèreté et l'insolence du petit marquis et de l'abbé galant de la Régence, et vous aurez une idée du spectacle bizarre, étrange, monstrueux, que j'avais devant moi. Ici, les gens du bel air se donnent le ridicule de parler l'arabe avec prétention, du bout des lèvres, d'une manière pointue. Mon jeune cheikh exagérait en-

core ce défaut, ou cette élégance, comme on voudra ; et, à quelques-uns de ses amis qu'il traitait avec un air de familiarité bouffonne, à ses domestiques dont il s'amusait volontiers, il disait à tout moment en leur donnant une bourrade ou un coup de poing pour plaisanter : *Ilân abouk, ibn-al-kelb, ibn-al-khanzir!* ce qui signifie : « Maudit soit ton père, fils du chien, fils du cochon ! » Toutes ces gentillesses, façons de parler spirituelles et gracieuses de ce pays-ci, étaient débitées du ton dont nos marquis d'autrefois disaient à leurs Frontins : « Palsembleu ! la peste t'étouffe ! La fièvre quartaine te puisse serrer bien fort, coquin, faquin, maroufle ! » Et à la suite de ces imprécations, le susdit cheikh riait aux éclats d'un gros rire de satisfaction. Au bout de quelques heures d'observation dans cette compagnie extravagante, je sortis de là étonné, ahuri, et, pour citer un vers connu et plus expressif que correct,

Émerveillé
Comme l'eau qu'il secoue aveugle un chien mouillé.

Le type arabe n'existe guère à l'état de pureté absolue en Égypte, si ce n'est dans quelques tribus bédouines. Il faut l'aller chercher en Arabie, soit parmi les sédentaires, soit parmi les nomades. J'ai vu récemment au Kaire deux chérifs de la Mekke (*cherif* veut dire noble, et plus ou moins descendant du Prophète ; beaucoup de gens s'intitulent ainsi à la Mekke) ; c'étaient deux frères fort élégants, tout à fait petits maîtres, chaussant leurs pieds nus de gracieuses sandales dont les lanières de cuir s'enlacent entre les doigts, portant des turbans de mousseline superfine autour d'une calotte richement brodée en soie qui remplace le tharbouch. Ils parlaient un arabe clair, limpide, très-doux, et dont les sons guttu-

raux semblaient presque bannis. On est encore moins civilisé en Arabie qu'en Égypte : ici, bien qu'on mange tout avec les doigts, on prend du moins une cuiller pour le pilaf. Ces braves gens essayèrent de se servir de cet instrument nouveau pour eux ; mais ils demandèrent bientôt la permission de s'en passer, de faire comme chez eux, et ils se mirent à pétrir fort prestement avec les mains des boulettes de riz qu'ils avalaient d'un air allègre. Si la civilisation n'est pas très-avancée à la Mekke, en revanche tout y est à très-bon marché ; et, pour trois piastres (environ 40 centimes) on peut avoir, me dirent les deux Mekkaoua, une oqa d'excellente viande de mouton, c'est-à-dire, 1,250 grammes. Le reste est à l'avenant.

Quant aux nomades ou Beddaoua, l'Égypte en compte au moins soixante et dix mille, au plus cent mille ; ces chiffres ne peuvent être qu'approximatifs. Le Beddaouy est le spécimen le plus pur, le modèle héroïque, l'idéal de la race sémitique ; il n'a point forcé sa nature en la soumettant à la vie sédentaire pour laquelle elle n'est point faite. Il a toutes les qualités et tous les défauts de son sang ; mais qualités et défauts sont équilibrés, suivent librement leur cours et forment un tout harmonique. Le Beddaouy échappe à plusieurs préjugés de l'islamisme. Il parle l'arabe le plus correct, le plus voisin de la langue littéraire. Il vit dans une indépendance à peu près complète ; et, s'il est avare, rapace, brigand, comme tous les Sémites, il l'est du moins avec une certaine grandeur et une fierté assez noble. C'est un personnage véritablement poétique.

Il y a encore en Égypte quelques milliers de Syriens ; la poésie n'a rien à faire avec ceux-là. Ce sont des marchands, des drogmans, des commis de banque ; ils sont généralement avides, serviles, de mauvaise foi, lâches et

mous. Ce sont des chrétiens. Ils parlent un arabe corrompu. Leur sang est sémitique, mêlé de sang tatar par les Turks Seldjoukides, puis Osmanlis.

Enfin les Barbarins (en arabe *Barbari*; au pluriel, *Barabra*) viennent de la Nubie inférieure pour être domestiques, portiers, saïs au Kaire ou à Alexandrie. Ce sont, pour la plupart, d'honnêtes gens. Leur peau est plus ou moins foncée; mais ils sont distincts des nègres. eur nombre, dans leur pays, ne s'élève pas à plus de cent vingt ou cent trente mille âmes. Ils ont une langue particulière.

Tel est, en abrégé, le tableau des divers éléments de population que l'on trouve en Égypte. Cette lettre est longue; il faut se borner. Je reviendrai un autre jour sur l'état social du pays et sur la prétendue régénération dont on fait tant de bruit et à propos de laquelle c'est bien le cas de répéter: *much ado about nothing.*

# CINQUIÈME LETTRE

Abbassyeh, décembre 1867.

Dans mon avant-dernière lettre, j'ai entretenu mes lecteurs des fêtes publiques de l'Égypte. Mais je ne me suis occupé que des grandes fêtes, des fêtes générales, de ce qu'on appellerait en France *des fêtes reconnues*. Il y en a d'autres, en très-grand nombre, qui n'ont ni le même éclat, ni la même importance, mais dont je dois néanmoins dire quelques mots. Ce sont les fêtes de saints ou de *cheikhs*, véritables kermesses, qui attirent, tout le long de l'année, sur un point ou sur un autre de la ville ou des environs, une foule considérable de marchands forains, de bateleurs, de bigots et de curieux. L'une des plus suivies est celle du cheikh Baioumy.

Ce saint, comme plusieurs de ses pareils, est de fabrication récente et vivait encore naguère, puisqu'on m'a assuré que son domestique n'a pas cessé d'être du monde et compte au premier rang de ses dévots les plus fidèles. Il suffit, du reste, à ce que je crois, pour passer à l'état de cheikh vénéré pendant la vie et après la mort, d'avoir observé rigoureusement les préceptes du Koran, participé à des fondations pieuses et répandu d'abondantes aumônes. La superstition populaire fait le reste.

*Al moulid al Baioumy*, c'est-à-dire la nativité de Baioumy, est fêtée autour de la mosquée qui porte son nom et où est situé son tombeau. Cette mosquée se trouve dans le faubourg Haçanyeh, au coin d'une petite rue et de la dernière partie de celle qui aboutit au désert et à la route de l'Abbassyeh. Les boutiques des marchands de sucreries et d'objets de toute sorte se dressent le long de cette voie jusqu'à la porte des Victoires (Bab-al-Foutouh)[1]. Mais c'est surtout hors du Kaire, dans le désert, jusqu'à mi-chemin de l'Abbassyeh, que se développe le campement religieux, mercantile et joyeux.

Un grand nombre de particuliers, ayant une dévotion spéciale au cheikh, font dresser, selon leur fortune, des tentes plus ou moins vastes, plus ou moins riches, plus ou moins ornées de lustres pour l'éclairage de la nuit. Ces tentes sont ouvertes au premier venu, et les croyants s'y réunissent en foule pour s'y livrer à différentes sortes d'exercices de piété. Celui à qui la tente appartient a soin d'y faire porter de la nourriture en abondance pour tout le monde. Le matin, et pendant la chaleur de la journée, chacun se repose ; mais entre l'*asr* et le *maghreb*, c'est-à-dire environ de quatre à six heures après midi, et pendant la plus grande partie de la nuit, la fête est dans tout son éclat. Elle dure une semaine. Des pèlerins qu'attire la dévotion, ou l'amour du lucre, s'y rendent d'assez loin. A tout instant, on entend le *boum-boum-boúm-boum ! boum-boum-boúm-boum !* [2]

1. Dans le Kaire actuel, cette porte, comme beaucoup d'autres, est entre la ville proprement dite, ou l'ancienne cité, et le faubourg. La construction de plusieurs de ces portes remonte au temps de Salah-ad-Dyn-ibn-Ayoub, c'est-à-dire, au XIIe siècle de l'ère vulgaire.

2. Le troisième temps très-fort, le dernier très-faible.

d'une grosse caisse ; puis on aperçoit une énorme bannière multicolore, où dominent le vert et le rouge ; puis un, deux ou trois chameaux portant des ballots avec des femmes qui chantent. C'est en cet appareil qu'on vient à la fête et qu'on en revient.

Les exercices religieux qui se pratiquent dans les tentes dressées pour cet objet sont des lectures du Koran et surtout le *zikr*. Voici ce que c'est que le *zikr*.

Un certain nombre de croyants de tout âge et de diverses conditions se réunissent en cercle; ils commencent à répéter le nom de Dieu (Allah) en se balançant à droite et à gauche sur une sorte de cadence, ou en se penchant en avant, puis en arrière. Un d'eux chante quelques versets pour leur donner du courage ; un autre, aux trois quarts nu, gambade parfois au milieu du rond en poussant des cris sauvages. Pendant ce temps ils disent toujours, et de plus en plus vite : *állah-áh-áh ! állah-áh-áh !* On croirait ouïr une meute de chiens haletant en chœur après une course furieuse. *Crescendo, sempre crescendo,* le bruit et le mouvement deviennent convulsifs, mécaniques, effroyables ; les yeux hagards semblent sortir des orbites ; les visages ont des expressions d'idiots et d'énergumènes ; et le *zikr* ne s'arrête qu'avec l'extinction de toute force humaine. Le vendredi, les cagots de haute graisse s'attroupent sur une vaste place autour d'une espèce de mât de cocagne et se livrent là à un *zikr* formidable, tandis que d'autres personnages agitent derrière eux et au-dessus de leurs têtes des drapeaux de toute couleur.

La partie des réjouissances publiques est un peu plus variée. On a les cuisines en plein air où les Gargantuas et les Pantagruels égyptiens, s'il en est, peuvent se régaler. On a les confiseries qui étalent mille personnages et animaux fantastiques en sucre blanc ou rouge. On a

les cafés avec musique, chanteurs ou chanteuses, danseurs ou danseuses. Cette année il n'y avait que des danseurs. Ils sont d'ailleurs vêtus comme des femmes. Les danses égyptiennes ont été bien des fois décrites ; les pieds y sont pour fort peu de chose : le mouvement ondulatoire et lascif du ventre et des reins y fait tout. Quant aux danseurs, je ne hasarderai qu'une réflexion, c'est que la langue arabe a été forcée de donner un masculin (*charmout*) au mot féminin (*charmouta*) que je dois me borner à traduire par le latin *meretrix*. Les fêtes foraines, et, en tout temps, les ombrages de l'Esbekyeh sont les rendez-vous d'une foule de Gitons de cafés, d'Antinoüs de place et de Ganymèdes ambulants dont la clientèle est nombreuse et diverse. Un d'eux avait établi sa tente à côté du poste des Kawas, et ces gendarmes orientaux, qui n'ont de dédain pour aucun sexe, faisaient avec ce voisin fort bon ménage.

On rencontre aussi dans ces fêtes plusieurs théâtres de Karagheuz. Cette importation turke est le seul vestige d'art dramatique que l'on trouve en Égypte. Encore est-elle fort dégénérée. Le priapisme si célèbre de ce personnage a presque tout à fait disparu, et l'on ne voit qu'une sorte de contrefaçon du polichinelle européen. Karagheuz est toujours un mauvais drôle qui fait mille bons tours, rosse et tue les Kawas ; mais voilà tout. A la fin pourtant, comme il faut que la morale triomphe partout, Karagheuz, qui a volé un cheval, est violemment désarçonné par un coup de la providence musulmane. Un médecin italien vient lui tâter le pouls et lui dit dans un langage bigarré d'italien et d'arabe : *Buon giorno! Anta aidn?* (Bonjour! Tu [es] malade?) Malgré le médecin, Karagheuz meurt, et est emporté par une espèce de monstre infernal.

Il y avait quelque temps que j'avais assisté aux étran

getés de la fête de Baioumy quand un matin, retournant du quartier de la citadelle à l'Abbassyeh, je fus arrêté dans le milieu de ma course par le défilé de l'armée égyptienne qui venait de faire je ne sais quel salamalek au vice-roi. Cette fois, je ne vis pas les cinq sapeurs : étaient-ils déjà passés quand j'arrivai ; le gouvernement, qui fait en ce moment de grandes et de petites économies, les aurait-il supprimés ? Je ne le sais. Quoi qu'il en soit, mon âne et moi, perdant patience, fendîmes la haie des curieux, passâmes irrévérencieusement sur le front d'un escadron de lanciers et continuâmes notre route. De Charybde en Scylla ! A peine sortions-nous de cette procession soldatesque que nous tombâmes dans une bien autre queue. Ce jour-là était l'anniversaire d'un cheikh dont on m'a dit le nom depuis, sans que je me le rappelle. Son tombeau, centre de la fête qu'on célèbre en son honneur, est situé non loin de la citadelle. Je vis d'abord s'avancer un groupe d'hommes portant des bannières, précédés de gens qui battaient la grosse caisse sur le rhythme de l'éternel *boum-boum-boúm-boum !* d'autres qui jouaient du chalumeau, d'autres enfin qui frappaient avec une courte latte sur les diminutifs de daraboukka dont j'ai parlé à propos de la fête du tapis sacré. Après eux, venait une troupe de huit à dix jeunes garçons de quinze à vingt ans, presque nus, la tête découverte, n'ayant pour tout vêtement qu'un mince caleçon blanc ; les uns tenaient une épée nue à la main, les autres, une petite massue de fer à laquelle pendaient des chaînettes terminées par des cœurs à la pointe aiguë. On eût dit que toute cette ferraille rouillée avait été dérobée au cabinet d'accessoires d'un de nos théâtres de drames. Devant ces jeunes garçons un coryphée marchait à reculons et entonnait un verset dont le chœur chantait le répons. Ensuite

venait un nouveau groupe d'hommes à bannières, à grosses caisses, à chalumeaux, etc. ; puis une nouvelle troupe de jeunes gens nus avec épées et massues, et ainsi de suite pendant plus d'une heure. Vers la fin du cortége, je vis apparaître deux hommes portant chacun une hampe de drapeau extrêmement haute, sans drapeau, terminée seulement par une boule autour de laquelle pendait une sorte d'effilé noir ; puis venaient cinq ou six individus ayant des serpents, dont quelques-uns étaient fort gros, enroulés autour d'eux ou à demi enveloppés dans leur robe, les mordant, les excitant, jonglant avec ces bêtes froides et redoutables ; puis, des hommes brûlant de l'encens, et trois ou quatre, un petit livre rouge à la main, psalmodiant ; puis un jeune extatique, coiffé d'un énorme turban, monté sur un cheval que guidaient deux saïs ; derrière lui enfin quelques possédés criant sans relâche : *âllah-âh-âh ! âllah-âh-âh !* C'était tout. Cette foule bizarre se rendait au tombeau du cheikh, et les jeunes hommes nus qui portaient les épées et les massues allaient avec ces armes sur le tombeau se taillader et se meurtrir la figure et la poitrine en l'honneur du saint personnage.

Ce serait sans doute ici le cas de vous imposer la tirade obligée sur le fanatisme musulman et la barbarie des peuples de l'Orient. Mais, au moment de l'entreprendre, je me rappelle avec une certaine confusion que la France du XVIIIe siècle a vu les convulsionnaires du cimetière Saint-Médard, et je crois plus juste et plus instructif de placer ici quelques citations qui me tiendront lieu d'éloquence.

« L'attention de ses habitants (de Paris) était aussi de temps en temps réveillée par des processions où figuraient forcément des hommes, des femmes en chemise, ou entièrement nus. Parmi ces condamnés, les uns por-

taient, dans leurs chemises, des pierres enchaînées, d'autres, sans chemises, étaient flagellés ou piqués aux fesses avec des aiguillons. » (Dulaure, *Histoire de Paris,* I, 306; Paris 1842, 4 vol. in-8.)

« Moult honorablement la (la châsse de sainte Geneviève) faisoit porter le roi Charles V... car quand il la faisoit porter, celx de Notre-Dame, celx des autres colléges, tant réguliers que séculiers, alloient nuds pieds, et par ce il en venoit toujours aucuns bons offices. » (Écrivain cité par l'abbé Lebœuf; transcrit par Dulaure, I, 335.)

En 1206, inondation de la Seine :

« Henri, abbé de Saint-Denis, accompagné d'une procession composée de prêtres et de laïques qui marchaient pieds nus, vint au secours de la ville... » (Dulaure, I, 370.)

Voir les lettres (de février 1357) *en faveur des habitants de Villefranche en Périgord,* portant que les adultères surpris en flagrant délit, ou convaincus, seront, à leur choix, mulctés de cent sous d'amende, ou tenus de courir *nus* par la ville. (Ordonnance du Louvre.)

On condamnait les gens à suivre les processions nus ou presque nus.

Agnès Piédeleu, en février 1373, fut condamnée à être menée par la ville *toute nue* avec une couronne de parchemin sur la tête et le mot FAUSSAIRE écrit dessus. (Dulaure, II, 25.)

« Le 30 janvier 1589, dit un écrivain catholique et ligueur cité par Dulaure, il se fit en la ville plusieurs processions auxquelles il y a une grande quantité d'enfants, tant fils que filles, hommes que femmes, qui sont tous *nuds en chemise,* tellement qu'on ne vit jamais si belle chose, *Dieu merci*... il y a telles paroisses où il se voit cinq à six cents personnes *toutes nues.* »

« Ledit jour (3 février 1589), se firent comme aux précédents jours de fort belles processions, où il y eut grande quantité de *tout nuds* et portant de très-belles croix. »

« Le 14 février (1589), jour de carême prenant, et jour où l'on n'avait accoutumé que de voir des mascarades et folies, furent faites, par les églises de cette ville, grande quantité de processions, qui y allaient en grande dévotion, même de la paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs, où il y avoit plus de *mille personnes, tant fils que filles, hommes que femmes, tout nuds,* et même tous les religieux de Saint-Martin-des-Champs qui y étoient tous *nuds pieds,* et les prêtres de ladite église de Saint-Nicolas aussi *pieds nus,* et quelques-uns *tout nuds,* comme étoit le curé, nommé maître *François Pigenat,* duquel on fait plus d'état que d'aucun autre, qui étoit *tout nud,* et n'avoit qu'une guilbe (guimpe) de toile blanche sur lui,... etc. »

« Le 24 février, tout le long du jour, l'on ne cessa de voir aussi les processions, et èsquelles il y avoit beaucoup de personnes, tant enfants que femmes et hommes, *qui étoient tout nuds,* lesquelles portoient et représentoient tous les engins et instruments desquels notre seigneur avoit été affligé : et entre autres, les enfants des jésuites, joint ceux qui y sont à la leçon, *lesquels étoient tout nuds,* et étoient plus de trois cents, deux desquels portoient une grosse croix de bois neuf pesant plus de cinquante, voire soixante livres. » (Dulaure, II, 485-486.)

Que conclure de tout cela? Qu'islamisme et christianisme, sortis de la même source sémitique, se valent à peu près dans leur principe et que leurs effets et leurs excès sont pareils. Il y aurait beaucoup à dire sur un tel sujet : j'y reviendrai dans une lettre subséquente [1].

1. Je prends ici la liberté de renvoyer le lecteur à un travail

Quant à ces pompes extravagantes, si l'on ne considère que le côté pittoresque, elles sont extrêmement curieuses, et, pour peu que l'on soit poëte et artiste, on donnerait beaucoup pour les voir. L'Orient vrai s'y peint tout entier. D'ailleurs, il n'y a que deux livres qui, encore à présent, racontent et fassent toucher du doigt l'Orient : c'est la *Bible* et les *Mille et une Nuits*. Il n'y a rien à en rabattre : les personnages fantastiques et les choses énormes de ces deux livres vivent, parlent, se déroulent sans cesse devant l'observateur de notre XIXe siècle. Il coudoie à chaque instant Abraham, Isaac, Giaffar, l'eunuque Mesrour, Daniel, Jérémie, Aly-Baba, les princes des prêtres, les scribes et les pharisiens ; et plus d'une fois, je vous l'ai déjà dit, j'ai rencontré demi-nu, sordide et le poil hérissé, Jean le Baptiste, et à un autre carrefour, un Juif au nez d'aigle, aux cheveux ardents, à la barbe rousse, à la peau luisante, au teint scrofuleux, qui a failli me faire croire à la résurrection du fameux Nazaréen.

Je viens de parler des scribes : c'est tout un peuple qui grouille dans les administrations. On les voit le matin se rendre au bureau et le soir en revenir, les plus pauvres à pied, le plus grand nombre à âne, coiffés du turban, revêtus du qouftan et du pardessus, portant fièrement leur long encrier de cuivre passé dans leur ceinture. Suivons-les sur le théâtre de leurs exploits.

Peu de jours après mon arrivée au Kaire, j'eus à me faire payer une somme d'argent au ministère de l'instruction publique. Dès que j'eus l'ordre du ministre, je me trouvai en face des bureaux, et c'est là que com-

de moi intitulé : Du Sémitisme, dont la *Libre Pensée* a commencé le 20 janvier 1867, et dont la *Pensée Nouvelle* a poursuivi et achevé la publication.

mença mon odyssée. Pendant quatre jours de suite, je dus aller passer au diwan des trois et quatre heures sans désemparer, afin de parvenir à un résultat effectif et sonnant. En entrant dans le local où fonctionnent les employés, les scribes, je fus stupéfait. Je vis une grande salle pourvue, sur trois de ses côtés, d'un diwan très-bas et en assez piètre état. Sur ce diwan étaient accroupis de distance en distance les divers écrivains. Devant chacun d'eux se trouve une grande caisse en bois blanc dans laquelle ils renferment leurs paperasses qui débordent du coffre sur leurs genoux, autour d'eux, partout. Les babouches ont quitté tous les pieds, dont beaucoup ignorent l'usage des bas, et sont rangées sur le sol en avant de chaque propriétaire. J'entendais un bourdonnement de ruche. Plusieurs travaillaient deux à deux, l'un dictant à l'autre ou l'aidant à collationner des registres de comptabilité ; tout cela se fait en chantant, et rien n'est plus burlesque que tous ces noms de nombre psalmodiés du ton dont les chantres des églises catholiques nasillent leurs vêpres. Souvent une querelle s'élève entre deux employés, ou entre un employé et quelqu'un du dehors qui réclame la prompte expédition de son affaire ; et alors les éclats de voix font résonner la vaste salle, et l'on entend rouler les « *Khanzir!* [1] » les « *ibn al Kelb!* [2] » « *ibn al Yaoudi* [3] » les « *ilân abouk!* [4] » et tout le répertoire poissard de la langue arabe. Les érivains ont leur déjeuner en poche ; ou plutôt, quand ils se sentent en appétit, ils entr'ouvrent leur qouftan et tirent de leur sein une galette, quelques brins d'herbage, un morceau de fromage, boivent de l'eau, se

1. Cochon !
2. Fils du chien !
3. Fils du Juif !
4. Que ton père soit maudit !

font apporter une tasse de café, et se remettent à la besogne, sans trop se fouler. Vous leur parlez de votre affaire, ils écrivent ou calculent pour vous : survient un individu avec une autre affaire, ils interrompent la vôtre pour s'occuper de la nouvelle; puis ils vous plantent là pour causer entre eux de balivernes à votre nez, à votre barbe. Enfin, lorsque le quatrième jour, tout fut terminé pour moi et que je n'eus plus qu'à me présenter au *seraf* (caissier), j'entrai dans un cabinet voisin, où je trouvai accroupi sur un sale diwan, avec une petite boîte de bois blanc devant lui et un grossier coffre-fort à côté, un bonhomme qui gravement prit connaissance de mes papiers, ouvrit à triple clef ledit coffre, en tira des sacs de guinées anglaises et égyptiennes, de napoléons, de roubles, de ducats, de colonnates, etc., et de monnaie blanche égyptienne pour l'appoint, et me compta ma somme. Quand ce fut fait et que j'eus bu le café qu'il m'avait offert, je lui vis tendre la main : je fis l'aveugle; il me demanda « *bakchich* » (cadeau, ce que nous appellerions pourboire) : je fis le sourd. Mais il insista tellement que je ne pus éviter de lui mettre une pièce dans la main. Il la porta à sa bouche et la baisa bruyamment : c'est le signe du remercîment en pareil cas. Ce n'était que le commencement : les domestiques qui m'avaient apporté le café me demandèrent « *bakchich;* » deux des écrivains qui avaient travaillé pour moi me demandèrent « *bakchich;* » un kawas du ministre qui avait porté mes papiers plusieurs fois en haut dans un autre bureau et les en avait rapportés me demanda « *bakchich.* » Il fallut contenter tout ce monde. Je m'en allais, quand un vieillard en haillons avec une grande barbe blanche m'arrêta par le bras et me demanda « *bakchich.* » — « Qui es-tu donc et qu'as-tu fait pour moi? » lui dis-je. — « Je suis le portier du cais-

sier! » me répondit-il. Je lui présentai une piècette ; il trouva que ce n'était pas assez. « Tu n'en veux pas ? » m'écriai je; et je la remis dans mon gousset. Je sortis du ministère ; j'avais déjà fait plus de cent pas dans la rue quand je m'entends interpeller. Je me retourne : c'était mon vénérable portier qui courait après moi et me redemandait la piécette qu'il fut trop content d'empocher. De pareilles scènes se renouvellent à tout moment dans tous les bureaux. Du bas en haut de l'administration, le bakchich monte, grossit, s'enfle à des proportions gigantesques et décide de tout. Il est peu de beys et de pachas qui le dédaignent, pourvu qu'il soit assez fort ; il a souillé, *proh pudor!* les mains de plus d'un consul européen. C'est partout un pillage et un gaspillage sans frein, sans limite et sans honte.

Par suite de ce gaspillage, aucun service n'est régulièrement payé ; et, si cette fureur de mendicité peut avoir quelque excuse, c'est chez les bas employés qui restent des six, des dix, des douze mois sans toucher un fadda [1], et qui doivent tendre la main au public pour manger et faire manger leur famille.

Un vieux bey, des plus âpres au bakchich, est mort il y a quelques mois. Il était *wakil* d'un ministre, c'est-à-dire lieutenant, sous-secrétaire d'État, et avait à s'occuper d'une grande quantité de fournitures pour des établissements du gouvernement. Il ne manquait pas de gagner dessus et se faisait nourrir par le boucher, le boulanger et l'épicier, habiller par le tailleur, etc. Il est vrai que la maison du pauvre homme était composée de quarante personnes ! De plus, il prélevait sur chaque nouvel employé indigène le premier mois de son traite-

1. Soixantième partie de la piastre égyptienne, environ 4 centimes.

ment et percevait sur d'autres une redevance perpétuelle. La maladie de ce personnage m'a donné l'occasion d'assister à une scène intéressante. Comme j'avais été en relations officielles avec lui, je crus devoir aller un jour m'informer de ses nouvelles. Arrivé à sa maison, je demandai après lui. On me dit : « Il est dans le harim. » Je ne savais trop s'il m'était permis de pénétrer dans ce lieu redoutable, et j'hésitais. On me laissa un instant; puis on m'amena son fils qui me prit par la main et m'introduisit en effet dans le harim, d'où toutes les femmes avaient, il est vrai, disparu. Là, je vis un singulier spectacle. Au milieu d'un salon tout doré et meublé de diwans aux riches étoffes étaient placés à terre deux ou trois matelas sur lesquels étaient jetés des coussins et des couvertures de diverses couleurs, magnifiquement brodés d'or; du milieu de ces matelas, de ces coussins, de ces couvertures, sortait une figure de vieux singe surmontée d'un tharbouch. Au-dessus de cette tête, un domestique, pieds nus, en turban blanc et en longue robe de cotonnade bleue, agitait sans relâche un éventail en feuilles de palmier pour faire du zéphyr au moribond; un médecin égyptien, vêtu à l'européenne, était agenouillé près de lui et lui tâtait le pouls; deux pachas étaient assis en visite; un jeune efendy turk attendait des ordres. Je dis au malade quelques banalités et ne tardai pas à me retirer. Tout cela m'avait rappelé, sauf la différence énorme des personnages, un tableau bien connu représentant la mort d'Élisabeth, et qui a été si merveilleusement mis en scène par madame Ristori dans le drame italien intitulé *Elisabetta regina d'Inghilterra*.

Deux jours après ma visite, le bey trépassa. Je n'allai point à son enterrement; car on ne voit guère d'Européens dans les occasions de cette nature; mais le lende-

main je portai mes condoléances à son fils, et pendant qu'en buvant le café je débitais les choses qui sont d'usage ici comme partout, j'entendais les chants funèbres des pleureuses qui hurlaient dans le harim.

Si je n'ai pas vu l'enterrement de ce digne wakil, j'en ai vu beaucoup d'autres, et je vous dois la description de ce qui se pratique dans ces cérémonies.

Quand je demeurais encore à l'avenue de Choubra, un jeune homme d'une vingtaine d'années, Makhmoud-bey S., que je connaissais et qui habitait plus haut dans la même avenue, mourut. Le lendemain, j'assistai de mon balcon au passage de son convoi. Comme il appartenait à une famille riche, les obsèques se firent aussi pompeusement que le comportent les rites et les usages musulmans. Je vis d'abord s'avancer lentement, sur des chameaux chargés de caisses pleines de pains, des Kawas qui jetaient ces pains le long de l'avenue pour les pauvres, puis une double haie de Kawas à cheval. Ensuite marchaient les frères, les cousins, tous les hommes de la famille. Ils étaient suivis de la troupe obligée d'aveugles chantant des versets du Koran, et surtout la formule sacramentelle : *la ilah ella Allah, Mohammed raçoul Allah* (point de Dieu si ce n'est Dieu, Mohammed messager de Dieu), sur un air qui ressemble, à deux ou trois notes près, à la berceuse connue : *Dodo, l'enfant do.* Après les aveugles venait une foule d'amis et d'invités ; puis ce fut le tour des domestiques de la maison ayant devant eux en guise de tabliers des foulards de toutes couleurs et faisant brûler de l'encens dans des cassolettes. Alors seulement parut le brancard, ou la longue brouette portée à bras d'hommes, recouverte d'un très-beau cachemire, et dans laquelle était couché le cadavre qu'on n'enferme pas dans une bière et qu'on met à même la terre dans une fosse peu profonde. Derrière le mort

venaient les pleureuses, vêtues de couleurs sombres, bleu ou noir, faisant entendre des cris aigus, des hurlements, des formules de regrets et des lamentations, et interpellant à chaque instant le défunt par l'exclamation : *Ya habibi! Ya habibi!* (O mon ami ! O mon ami!) Elles ne cessaient en même temps de se frotter la nuque d'un fichu de soie noire dont elles tenaient un bout dans chaque main : il paraît que c'est un grand signe de deuil : j'ai vu cela à tous les enterrements. Le cortége était fermé par les ânes, les mules, les chevaux et les voitures de tous les amis qui précédaient à pied le corps.

Supprimez la distribution de pains, les Kawas à chameau et à cheval, les domestiques en tablier bariolé, l'encens ; remplacez le cachemire par un châle ordinaire, le plus souvent rouge, et vous avez un enterrement comme on en rencontre tous les jours.

Dès le lendemain de la mort du jeune homme dont je viens de parler, le malheureux père dut, pour se conformer à l'usage, se tenir dans son *salamlik* ou salon de réception et endurer pendant plusieurs jours de suite les condoléances d'une foule innombrable d'amis, de connaissances, d'indifférents. A la porte de la maison une tente était dressée et des bancs placés pour les domestiques de ceux qui venaient ; des Kawas remplissaient les antichambres ; un maître des cérémonies introduisait chaque visiteur à qui l'on apportait le chibouk et le café. Dans une pièce voisine, des fiqi, espèce de moines laïques et ambulants, lisaient le Koran et chantaient lugubrement.

Une autre fois, je vis un enterrement d'une tout autre sorte. C'étaient de pauvres gens. Leur enfant était mort. Le père, monté sur un âne, tenait le cadavre en travers devant lui, et l'on voyait, sous le linge de couleur douteuse qui l'enveloppait mal, ce pauvre petit corps raide

et froid secoué par le trot sec du baudet. Deux femmes en haillons suivaient à pied. C'était navrant.

Parfois une calèche, sur le devant de laquelle est placé un cercueil peint en rose ou en bleu, et dont le fond est occupé par un capucin, marche au grand trot seule ou suivie de plusieurs voitures qui l'accompagnent : c'est un Levantin que l'on conduit gaillardement au cimetière.

Il y a quelques temps, l'évêque grec du Kaire est mort et a été enterré avec solennité. On l'avait revêtu de ses plus splendides ornements sacerdotaux et assis, comme s'il eût été encore vivant, dans une sorte de chaise curule que l'on portait. Le clergé en grand costume et les fidèles du rite faisaient au mort un cortége sans fin. Informé trop tard, je n'ai pas assisté à ce spectacle ; mais le 1er janvier précédent (vieux style) j'étais allé *voir* la messe des Grecs dans leur église. Puisque j'avais ouvert un peu auparavant le ramadhan avec les musulmans, je ne trouvais aucun inconvénient à me rendre à l'office des chrétiens schismatiques.

Extérieurement, l'église grecque du Kaire ne signifie rien. A l'intérieur, elle est disposée comme l'église russe de Paris, mais beaucoup moins riche et beaucoup plus grande. Il y avait foule. Tous les hommes sont debout dans le milieu de l'église ; les femmes sont reléguées dans une tribune très-élevée d'où elles ne voient pas grand'chose et où elles causent et rient entre elles. L'office dure environ deux heures ; une partie se passe à l'autel situé derrière la cloison, et à tout moment on ferme et on ouvre le rideau : c'est un vrai théâtre de Guignol. L'évêque, le même qui est mort récemment, et les prêtres étaient magnifiquement habillés de robes de drap d'or et d'argent. Le chant des chantres et des enfants ne cesse pas un instant ; c'est effroyablement nasil-

lard : on dirait, en prenant l'ensemble, une gigantesque musette. Un jeune laïque de quinze à seize ans a lu l'évangile en grec à haute et belle voix ; on n'en perdait pas une syllabe. Pourquoi nos écoles n'ont-elles pas le bon sens d'adopter dans l'étude du grec la prononciation moderne ? Cette langue n'a jamais été morte, et resplendira de plus en plus. Un prêtre a lu de même un compliment de bonne année du patriarche d'Alexandrie aux fidèles du Kaire ; un autre a lu la même pièce en arabe. En somme, il y a dans le culte grec beaucoup plus de momeries que dans le culte romain, et la mise en scène n'a pas un effet aussi grandiose et aussi puissant ; les chants sont loin de valoir le chant grégorien. Comme dans tous les cultes, on quête énormément.

Je veux finir par quelque chose de plus gai que des descriptions de funérailles ou d'offices divins. Aussi vais-je vous conduire au bal. Tous les ans, le 18 janvier, pour fêter l'anniversaire de l'avénement d'Ismaïl-pacha au trône vice-royal, le ministre des affaires étrangères donne un bal à la colonie européenne du Kaire. J'ai assisté déjà à deux de ces bals. On fait venir d'Alexandrie un assez bon orchestre de danse, et un buffet copieusement servi par un entrepreneur qui le fait payer au gouvernement égyptien plus copieusement encore. Il ne figure point là, comme vous pouvez penser, de femmes indigènes ; les Européennes y sont en trop petit nombre pour la cohue d'hommes, Égyptiens et Européens, qui s'y presse. A minuit on commence à souper. Les musulmans se jettent avec fureur sur les victuailles, et plus d'un, oublieux du Koran, fait fête au vin de Champagne et au vin du Rhin. Aussi éprouvent-ils souvent de fâcheux accidents d'estomac. Quant à la colonie européenne, je n'ai pas besoin de vous dire qu'elle est extrêmement mêlée. Cette année, toutefois, on s'était mon-

tré un peu plus sévère que l'année précédente. J'ai compté au dernier bal *une* femme *très-belle*, *une belle*, *une assez belle*, *trois jolies*, total six qui toutes étaient des Grecques.

Restons-en, si vous le voulez bien, sur la pensée de ces six perles fines venues de l'éternelle patrie de la Beauté, et puisse ce gracieux souvenir entretenir mes lecteurs dans des dispositions bienveillantes jusqu'à ma prochaine lettre !

# SIXIÈME LETTRE

Medynat-al-Fayoum, 19 février 1868.

Me voici dans le nome *Piom* ou *Phiom*, au lieu où fut la ville du même nom, la cité des Crocodiles de l'empire pharaonique, l'Arsinoï des Ptolémées, qui a repris à peu près son ancienne dénomination et s'appelle *Medynat-al-Fayoum*, la ville du Fayoum.

Dans l'ancienne langue égyptienne et dans le kopte qui en est un débris, *piom* ou *phiom* signifie fleuve, amas d'eau. L'oasis du Fayoum doit son existence à une dérivation du Nil que la tradition kopte attribue à tort à un travail humain et dont elle fait honneur à Yousef, fils de Yakoub. Aussi, encore aujourd'hui, cet ensemble de canaux naturels porte-t-il le nom de *Bahr-Yousef*, fleuve de Yousef. De plus, c'était dans cette province qu'avait été creusé le *meri* (*bassin, lac,* en égyptien) d'Amenemha III, que les Grecs, par une singulière confusion, appelaient *le lac de Moiris* (ἡ τοῦ Μοίριδος λίμνη [Strabon]). L'office que remplissait ce vaste réservoir d'eau, maintenant à sec, se trouve dévolu au *Birket-Keroun* (lac de Keroun), situé plus au nord-ouest. Il serait curieux de savoir, au point de vue philologique, s'il y a d'autres rapports que ceux du hasard entre le kopte *piom* ou *phiom*, dont les Arabes ont fait *Fayoum*,

le nom du premier des quatre fleuves de l'Eden hébraïque *Pishon*, et le latin *fluvius* qui est devenu en italien *fiume*.

J'avais appris que, depuis peu de jours, le chemin de fer de la Haute-Égypte, qui va jusqu'à Minyeh et doit être poussé jusqu'à Assouan, venait d'être enrichi d'un embranchement conduisant à Medynat-al-Fayoum. Comme j'étais de loisir et que ce pays passe pour intéressant, je résolus de m'y rendre et de le faire dans les conditions les plus propres à bien voir et à me renseigner sur toutes choses.

Je ne connaissais personne dans le Fayoum, et je croyais savoir qu'on n'y trouve pour tout refuge qu'une espèce de karavanseraï ou d'okala où il n'y a que des chambres vides et où il faut apporter tout avec soi. Je composai donc mon bagage en conséquence et formai une caravane de trois baudets. Sur mon Pharaon, que vous connaissez, je montai ; je fis enfourcher un second âne par mon domestique, le fidèle Háçan, que je vous ai, je crois, déjà présenté ; la troisième bourrique reçut les effets de campement et les provisions. J'emportais, pour le coucher, des tapis, des couvertures, un coussin, et, pour le manger, pain arabe, œufs durs, sel, poivre, oranges, café, sucre, une assiette de fer, un verre, cuiller, fourchette et couteau, de la bougie, des serviettes. Háçan devait, une fois à destination, acheter des poulets, des pigeons ou quelque morceau de mouton, et me faire la cuisine. Pour notre défense, en cas d'attaque, nous nous étions munis, lui d'un mauvais pistolet, moi d'un excellent revolver et d'un petit poignard. J'avais, en outre, une boussole, un réveille-matin, une lorgnette, carnet, crayons, papier, plume, bâton d'encre de Chine, enfin, comme on dit au théâtre, tout ce qu'il faut pour écrire.

On prend le train pour la Haute-Égypte à Gyzah, sur la rive gauche du Nil, en face du Vieux-Kaire. Arrivé là, hier matin, je fis décharger les bagages, je renvoyai les ânes et nous entrâmes, Hâçan et moi, dans une voiture de troisième classe. Ce sont de grands wagons dont les administrations des chemins de fer européens ne veulent assurément plus pour transporter les bestiaux et qui servent ici de véhicules pour les gens et les bêtes à la fois. Car nous y trouvâmes entassés et accroupis pêle-mêle des Arabes, des nègres, des chiens, des soldats, trois Grecs, des moutons, des Barabra, des poulets, des Turks, des Beddaoua, et nous nous y entassâmes avec tout ce monde bipède et quadrupède, prenant nos paquets en guise de banquettes. C'est ainsi que l'on observe les mœurs des nations. A neuf heures et demie, le train se mit en marche.

On longe à droite les grandes pyramides, dites de Gyzah, et, remontant le cours du Nil qu'on a toujours à gauche, on traverse des terrains bien cultivés et la masse de palmiers qu'on appelle la forêt de Memphis. Tous ces plumeaux, plantés le manche en terre, ne ressemblent guère à ce que nous avons accoutumé de considérer comme une forêt. Malgré cette raideur, le palmier a un caractère particulier d'étrangeté et de grandeur qui sied à tout paysage d'Orient et en est comme le cachet inséparable. Sous ces palmiers, on voyait quelques tentes étroites et basses de Beddaoua, des groupes de huttes en roseaux sans aucune toiture, et, sur un vaste espace, d'énormes amas de décombres qui indiquent le site de *Menf* ou Memphis et qui, je ne sais pourquoi, n'ont pas encore été fouillés, non plus que le site d'*On* (Héliopolis, aujourd'hui *Mataryeh*), les ruines du Labyrinthe et beaucoup d'autres endroits. Les égyptologues se reposent-ils sur leurs lauriers? Qu'ils

prennent donc pour devise le vers de M. Annæus Lucanus :

Nil actum credens, quum quid superesset agendum.

J'ai oublié de vous dire que, si j'ai songé à la nourriture du corps, je n'ai pas oublié celle de l'esprit, et que j'ai avec moi l'*Itinéraire de l'Orient*, de Joanne et Isambert, livre consciencieux et utile, et le troisième volume du Strabon de la collection Tauchnitz. En passant devant le village et les carrières de Toura, situés sur la rive droite dans le prolongement du Moqattam, je lis dans le géographe grec qu'en Arabie (le Nil, pour les anciens, séparait, comme on le sait, l'Asie de l'Afrique, et toute la rive droite faisait partie de l'Arabie) : « Τρωϊκόν τι καλεῖται πετρῶδες ἱκανῶς ὄρος, και σπήλαια ὑπ'αὐτῷ, καὶ κώμη πλησίον καὶ τούτοις καὶ τῷ ποταμῷ, Τροία καλουμένη, κατοικία παλαιὰ τῶν Μενελάῳ συγκατακολουθησάντων αἰχμαλώτων Τρώων, καταμεινάντων δ'αὐτόθι. » Ainsi les Grecs, trouvant en cet endroit un bourg que les gens du pays appelaient dans leur langue *Tara*, en avaient fait une colonie troyenne et en attribuaient la fondation à des prisonniers qui seraient venus à la suite de Menelaos et seraient demeurés là : tant ils cherchaient à tout rattacher à leur grande épopée et à leurs traditions héroïques! C'est des carrières de Tara, aujourd'hui Toura, que les Pharaons ont fait tirer les pierres pour la construction des grandes pyramides.

Je lis encore dans Strabon, tandis que la locomotive roule sur les champs où fut Memphis : « Ἔθος δ'ἐστὶν ἐν τῷ δρόμῳ ταύρων ἀγῶνας συντελεῖσθαι πρός ἀλλήλους, οὕς ἐπίτηδες τρέφουσί τινες, ὥσπερ οἱ ἱπποτρόφοι· συμβάλλουσι γὰρ εἰς μάχην ἀφέντες· ὁ δὲ κρείττων νομισθεὶς, ἄθλου τυγχάνει. » Il y avait donc à Memphis, dans le parvis du temple de

Phtha (Ἡφαίστειον), des courses et des combats de taureaux, et des prix pour le vainqueur. Là-dessus, mon imagination prend le grand galop. Les courses de taureaux sont le spectacle national des Espagnols. La coutume ne leur en est venue assurément ni des Wisigoths, ni des Vandales, ni des Arabes, et ils ne sauraient la devoir qu'aux Ibères qui furent les premiers habitants de la péninsule et composent le fond même de sa population. Que sont les Ibères? Il y eut une époque, d'une durée tout à fait indéterminée et dont la science historique ne peut fixer la date extrêmement reculée, où, par suite d'importantes modifications dans la température et dans les climats du globe terrestre, l'existence d'un nouveau milieu vital amena sur la scène du monde des êtres humains d'une race nouvelle. Le noir primitif, petit, à face prognathe, transition indécise du singe à l'homme, vit se dresser devant lui des individus d'une nature moins voisine de l'animalité, à l'angle facial moins aigu, à la peau jaune ou cuivrée. Il fut en partie exterminé ou refoulé, en partie absorbé par les arrivants, tandis qu'en dernière analyse toute l'humanité noire, dans ses divers rameaux plus ou moins élevés, considérablement réduite par l'abaissement de la température, se trouvait confinée dans les zones équatoriales et tropicales de la terre. Longtemps après apparut le premier échantillon de la race blanche, les Tatars : même lutte, même extermination, même mélange. Le flot tatar couvrit le monde, d'abord toute l'Asie occidentale, depuis l'océan Indien jusqu'à la Caspienne, plus tard l'île de Chypre, la Sicile, la Toscane, l'Espagne, la France, des Pyrénées à la Loire. Cependant, les Sémites avaient pris naissance et se répandaient à leur tour. Enfin, la race d'élite s'éveillait déjà, sans doute, dans son berceau de l'Ayrianem-Vaëgo. De l'amalgame des noirs, des jaunes,

es blancs-Tatars, et peut-être aussi des blancs-Sémites, ésulta une population métisse, hybride, où l'élément tar semble avoir dominé, et qui sut s'élever à un cerin degré de civilisation ; ce sont les Ibères. On a cherhé à établir une parenté, des rapports intimes entre les nciens Egyptiens et les peuples qui fondèrent les emires du Mexique et du Pérou. Joignons-leur les Sicanes Étrusques primitifs, avant l'invasion des Rha-Sena, ui paraît être pélasgique, c'est-à-dire aryane. Étrusques Égyptiens primitifs, Mexicains et Péruviens antiques, e seraient-ils donc pas des Tatars, ou, plus exactement, es Ibères? C'est à la philologie, à l'ethnologie, à la géogie, à voir cela. Il y a certainement là une synthèse à écouvrir. Si l'on y parvenait, il n'y aurait rien d'étonnt à trouver, entre autres choses, la coutume sauvage es combats de taureaux établie pareillement chez les gyptiens anciens et chez les Espagnols modernes. Voilà utefois des taureaux et trois lignes de Strabon qui 'ont mené loin. Je reviens à mon propos.

On continue à passer en revue toutes les pyramides : rès celles de Gyzah, celles d'Abou-Sir, de Saqqara, Dachour, de Matanyeh, et enfin, à Meïdoun, la pyraide menteuse, *Haram-al-Kaddab :* c'est le nom que i donnent les indigènes, parce qu'au lieu de présenter coupe des pyramides ordinaires, elle est composée de ois étages en retrait l'un sur l'autre, dont chacun a la rme d'une pyramide tronquée, et dont le premier est us haut que le second, le second plus haut que le troime.

Quant à la voie ferrée, elle n'offre aucun travail cuux au voyageur. Rien n'est plus facile que de consuire des chemins de fer dans la plate vallée du Nil. On noncelle un peu de terre, de quoi faire un léger remai, on pose des rails, et tout est dit. Les frais de cons-

truction sont ainsi fort peu considérables et se bornent à ceux du matériel d'exploitation, puisque tout le travail est fourni par la corvée. La ligne de la Haute-Égypte, même dans les endroits où on la parcourt déjà, est à peine achevée. Aussi, tout le long de la route, voyait-on des escouades de petits corvéables occupés à creuser par ci, à remettre un peu de terre par là. Au passage de la locomotive, les pauvres enfants s'arrêtaient, ramassaient des poignées de sable et les lançaient avec des quolibets, *telum imbelle sine ictu*, contre les wagons. Pensaient-ils se venger sur nous de leurs sueurs?

Cris impuissants, fureurs bizarres!
. . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . .
Le *train*, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de. . . . .

Il n'y a pas moyen de faire rimer, ne fût-ce que suffisamment, *fumée* avec *carrière :* ombre de Pompignan, repose en paix.

A une heure après midi, nous arrivâmes à Ouastha, sur le bord du Nil. Dans ce village et dans tous ceux d'alentour, chaque hutte est surmontée d'un pigeonnier où foisonnent les volatiles. C'est, par-dessus l'habitation des hommes, une véritable cité des oiseaux, moins aérienne toutefois que Nephelokokkygia. L'embranchement qui conduit dans le Fayoum part de cet endroit. La ligne principale continue à suivre le fleuve. Nous devions attendre, pour nous diriger vers Medynat-al-Fayoum, l'arrivée du train qui vient de Beni-Soucif. Il se fit attendre quatre heures! D'autres voyageurs qui retournaient du Fayoum au Kaire, se trouvaient dans la même position que nous. Comme je me promenais assez mélancoliquement, je fus accosté par un élève de l'école

préparatoire, Hosseïn R., petit diable dont je n'avais jamais eu à m'occuper que pour le mettre trois ou quatre fois à genoux, et qui m'écrasa, ainsi qu'on va le voir, du poids de sa magnanimité. Il me demanda où j'allais, et chez qui je descendais. « Je ne connais personne dans le Fayoum, lui répondis-je ; j'ai mon domestique avec moi, et je compte loger dans l'okala. » — « *Ma fich, ma fich,* il n'y en a pas, me dit-il ; tu ne trouveras ni à manger, ni à dormir. Il faut aller chez quelqu'un. Je retourne au Kaire. Je vais te donner un mot pour mon oncle Aly-efendy R., et sa maison sera la tienne. » J'acceptai. Il entra dans le bureau de la station, écrivit quelques lignes, y mit son cachet [1] et me remit le papier. Enfin, le train de Beni-Soueif arriva. Nous nous séparâmes et je remontai en wagon. A la nuit tombante, j'étais à destination.

En quittant Ouastha, la ligne du Fayoum tourne à l'ouest, s'éloigne du Nil, passe par une plaine verte et monotone où nous ne vîmes qu'un campement de Beddaoua, et ne tarde pas à entrer dans le désert. Il y a là quelques ondulations de terrain, et la corvée a dû pratiquer d'assez fortes tranchées. La vapeur dévore en une demi-heure cette traversée du désert qui durait autrefois huit heures. Après cela, on retrouve la verdure des arbres, des champs, des prés, et ce qui donne tout cela, de l'eau. C'est le Fayoum.

1. Ici, chacun a son cachet, c'est-à-dire son nom gravé soit sur pierre, soit sur or ou sur argent. Avec le doigt, on enduit légèrement d'encre la surface du cachet. Puis on passe la langue sur la partie du papier où l'on veut appliquer son nom; on presse le cachet sur cet endroit ainsi mouillé, et les lettres apparaissent en blanc sur un fond plus ou moins noir. C'est là la signature légale. Si l'on perd son cachet, il faut aller le déclarer immédiatement à la police, pour qu'un malfaiteur qui l'aurait trouvé n'en puisse pas abuser.

La ville n'est pas très-éloignée de l'endroit où s'arrête le train. Je me fis conduire à la maison d'Aly-efendy R. A l'obscure clarté qui tombait des étoiles, j'aperçus un canal, branche du Bahr-Yousef, des maisons parmi des arbres; puis, j'entrai dans un long bazar couvert où les étoiles furent remplacées par les lampes fumeuses que commençaient à suspendre devant leur boutique quelques marchands d'épicerie ou de fruits. Le Fayoum est à l'Égypte ce que le Westland est à la Hollande: on y cultive les fruits, notamment le raisin, sur une vaste échelle. C'était aussi jadis le pays des roses; mais on n'y en voit plus un seul champ.

Nous marchions depuis une vingtaine de minutes, quand nous arrivâmes à la maison d'Aly-efendy. Contretemps: il était parti deux heures auparavant pour une de ses fermes, et il ne devait pas rentrer de plusieurs jours. Néanmoins, je remets ma lettre de recommandation au chef des domestiques, le nègre Haroun, que je peux bien décorer du surnom d'*Al-Raschid*. Aussitôt, comme si j'eusse dit: *Sésame, ouvre-toi!* tout obstacle disparaît. On s'empare de ma personne et de mes effets; on me conduit dans une petite maison voisine, servant de *salamlik* ou d'appartement de réception á l'efendy; on m'y installe: on m'apporte le café. Je me confonds en remercîments; Háçan dit que j'ai le dessein de passer seulement deux ou trois jours dans la ville. « Puisses-tu rester deux cents jours, et plus encore, chez nous! » dit le bon Haroun. Il s'informe prudemment si ce n'est pas temps de jeûne et d'abstinence pour moi; et, comme Háçan lui certifie que je ne fais jamais diète, à moins d'être malade, bientôt on vient étendre une nappe rose sur la natte qui recouvre les dalles de la chambre; sur cette nappe, on pose un escabeau (*koursy*) revêtu d'une housse également rose; puis sur

l'escabeau un plateau (*sanyeh*) avec force victuailles. Je m'accroupis à la turke devant le plateau sur un divan haut de dix centimètres, et je mange avec mes doigts, seul, sous l'œil de trois ou quatre domestiques attentifs à mon moindre signe, silencieusement, gravement, en vrai pacha, mais, au fond, mourant d'envie de rire. Quand ce fut fait, on apporta des matelas, des coussins, des couvertures, et l'on me fit à terre, au milieu de la chambre, un lit un peu dur, comme c'est la coutume de ce peuple nomade dont la vie est un campement perpétuel; je ne tardai guère à m'endormir d'un excellent sommeil.

En ce moment il est onze heures du matin. Je me suis éveillé au jour; et, comme j'ai dit que je désirais faire quelques excursions pour visiter les antiquités du pays, on est allé chercher l'âne de l'efendy, qui est au vert (c'est d'Aliboron que je parle, et non pas d'Aly-efendy), ou, comme on dit ici, au *bersim*. Le bersim est une sorte de trèfle dont on nourrit les bêtes, soit sur place, soit en le transportant à dos d'ânes et de chameaux. L'animal en question broute dans une propriété fort éloignée d'ici, et je devrai l'attendre longtemps. Pour premier déjeuner on m'a apporté des œufs sur le plat et du miel, toujours avec le même cérémonial. Je ne pouvais mieux occuper mon loisir qu'en vous écrivant, et c'est ce que je viens de faire.

Deux heures.

J'attends toujours l'âne, j'aurais voulu, pour passer le temps, aller flâner par la ville. Mais Háçan m'a fait observer qu'il est plus convenable de ne point montrer d'impatience et de demeurer en repos. Je n'ai cédé à ses

conseils que malgré moi, et je me plains très-sincère
ment de ma grandeur qui m'attache au logis. Vers mid
et demi on m'a apporté un second déjeuner fort copieux
Parmi les mets qui m'ont été servis, il y avait des pata
tes gluantes, une sorte d'épinards visqueux ; j'ai laiss
tout cela pour me jeter sur le mouton, le riz, la volaille
Enfin, j'ai fait de mon mieux. Cependant Haroun se dé
sole : il dit que je ne mange pas. Veut-il que je me crève
Depuis ce matin, pour tout exercice, je me promène e
long sur la natte entre les deux diwans... Aurait-on l'inten
tion de m'engraisser pour... Horreur ! La réputation d
personnage dont je suis l'hôte n'est pas faite pour me ras
surer. Hâçan a jasé avec les domestiques. Il a appri
qu'Aly-efendy R. est un propriétaire richissime, à qui l'o
donne sept mille *feddans*, ou trois mille cinq cents hect
res de terrain, des maisons, des fermes en quantité, plu
de deux cents chevaux dans ces fermes, etc, etc. Il a ét
jadis *moudir* ou gouverneur de province. Au moindr
manquement il ordonnait qu'on lui amenât le coupabl
et lui faisait trancher la tête séance tenante. Le vice-roi
jaloux de cette terrible concurrence, l'a révoqué de se
fonctions. On ne dit pas, il est vrai, qu'Aly-efendy R
mangeât les prisonniers qu'il faisait si lestement mett
à mort. Mais qui sait quelle fantaisie peut surgir tout
coup dans la cervelle d'un Oriental opulent et désœuvr
Il me revient en tête une histoire qu'on m'a raconté
dernièrement sur un certain Abdo-pacha, ancien espio
du vice-roi Abbas, puis préfet de police du Kaire, à qu
une de ses femmes, dans je ne sais quel but de vengeance
a servi un jour son enfant coupé par morceaux et ac
commodé à une sauce délicieuse. Grâce au talent d
cuisinier, le pacha ne s'est aperçu qu'un peu tard de l
nature du plat dont il se léchait les doigts. Je ne sais s
ce festin est aussi authentique que celui dont Atrée ré

gala de Thyeste et celui qu'offrit à Harpagus le roi Astyage ; mais il est assuré que j'ai vu, il n'y a pas longtemps, cet Abdo-pacha, et qu'il a une mauvaise figure.

Deux heures et un quart.

La situation s'assombrit. L'âne n'arrive point. A sa place, un jeune eunuque vient me présenter ses devoirs et me dire, de la part des dames du harim, qu'il fait aujourd'hui beaucoup de vent et de poussière, qu'elles m'engagent à ne pas sortir, que demain on m'amènera la jument d'Aly-efendy comme une monture plus digne de moi... L'eunuque se retire sans attendre ma réponse. Décidément, pensé-je, on tient à me bien nourrir et à ne pas me fatiguer. Cette ville est dans un pays reculé ; pour ous Européens, on y compte à peine une douzaine de Grecs. Que ferai-je contre des geôliers nombreux et déerminés avec mon revolver, mon poignard, Hâçan, et on pistolet?... Peu à peu cependant, j'envisage les choes avec plus de sang-froid. J'appelle à mon secours outes mes petites connaissances ethnologiques et anthroologiques, et j'y trouve un motif de me rassurer en ongeant que, loin d'être anthropophages[1], les Sémites ont plus herbivores que carnivores. Je déclare à Hâçan ue je ne veux pas perdre le reste de la journée et que ous allons parcourir à pied la ville. Aussitôt Haroun net à ma disposition un domestique pour nous guider. ous allons partir. Nous partons.

1. Les actes d'anthropophagie qui se sont produits récemment ans notre malheureuse colonie d'Algérie sont un fait complétement anormal, dû à l'extrême misère et à l'affreuse famine que 'a pas su prévenir l'administration militaire, occupée de tant 'autres soins.

Huit heures du soir.

La ville est grande et vieille. Elle est composée, comme toutes les cités d'Orient, d'un enchevêtrement inextricable de ruelles. La plupart des maisons sont construites en briques crues. Un très-petit nombre, habitée par des fonctionnaires du gouvernement ou de riches propriétaires, sont en pierre. Presque toutes les portes sont en ogive. Il n'y a point de monuments ; une seule mosquée, en ruines, a du caractère. Le bazar est grand et animé. Seulement on se lève tard, et c'est a peine si à dix heures du matin les marchands sont à leur poste. Le rendez-vous des Européens, qui ne sont guère plus d'une douzaine, comme je vous l'ai dit, est chez un *bakkal* (épicier) où l'on prend l'*acqua-vita*, ou *araki*, espèce d'eau-de-vie blanche ou d'anisette sèche.

Au milieu d'un groupe assez nombreux, un homme pérorait. A son accent, j'entendis qu'il n'était point Égyptien ; à la façon de son turban je vis qu'il était de la Mekke ; quant à sa figure, on eût dit, je ne sais pourquoi, celle d'un Anglais. Il lisait à très-haute voix de grandes pancartes enluminées et couvertes de caractères et de versets du Koran qui formaient diverses figures. Une, entre autres, représentait une épée, sans doute *Zoulfykar*, qui est l'épée d'Aly, gendre et cousin du Prophète, comme la Durandal est l'épée de notre Roland. Pour trois piastres et demie (cinquante centimes), on avait deux de ces pancartes. Háçan ne manqua pas d'en acheter ; non qu'il sache lire, mais il les pliera en quatre ou en huit, les enfermera dans un sachet et les suspendra par un ruban à son cou sous ses habits ; avec ce précieux amulette, il bravera tous les périls.

Nous sommes sortis de la ville en nous dirigeant vers le nord-ouest, et nous avons d'abord traversé le cimetière, qui est vaste. Les tombes n'ont pas ici le même aspect qu'au Kaire. Ce sont des caveaux assez profonds vers lesquels on descend par plusieurs marches. Bientôt nous avons atteint des monceaux de décombres qui couvrent un espace considérable. Ce sont les ruines de trois gros villages. C'est de plus, je pense, l'ancien site de Krokodeilopolis, plus tard Arsinoï, à peu de distance de laquelle la ville actuelle du Fayoum a été bâtie. On trouve là des débris de toutes sortes, des fragments de poteries, des morceaux de colonnes, des médailles si fortement oxydées qu'on n'y peut rien déchiffrer, des coquillages et des ossements d'hommes et d'animaux en très-grande quantité. Je ramassai un crâne qui avait dû appartenir à quelque nègre d'un très-bas échelon, tant la dépression en était énorme. *Poor Yorick!* Háçan se mit à remuer avec assez peu de cérémonie des radius, des cubitus, des fémurs. Notre guide lui fit observer que ceux dont il profanait ainsi les os avaient peut-être été des Musulmans, *yemkin Moslemin!* Aussitôt il les reposa avec respect. Pour moi, je m'assis sur une pierre et je lus ce que Strabon dit d'Arsinoï.

« Elle était appelée auparavant la ville des Crocodiles, parce que les habitants de ce nom honorent beaucoup le crocodile; ils en ont un qu'ils regardent comme sacré, qu'ils nourrissent à part dans un étang et qui se laisse toucher par les prêtres. On le nomme Souch. Il se nourrit de grains, de viandes, de vin, que lui apportent sans cesse les étrangers qui viennent pour le voir. Notre hôte, personnage des plus considérés, qui nous initiait aux mystères de l'endroit, s'approcha de l'étang avec une galette et un morceau de rôti qu'il avait apportés de son souper, et un pot d'hydromel. Nous trouvâmes

la bête couchée sur le bord. Les prêtres s'avancèrent ; tandis que plusieurs d'entre eux lui ouvraient la gueule, un autre lui inséra le gâteau, puis la viande, et lui entonna ensuite l'hydromel. Alors, le crocodile, s'étant élancé dans l'étang, alla jusqu'à l'autre bout. Un nouveau visiteur survint, chargé pareillement d'une offrande de vivres. Les prêtres se mirent à courir, cernèrent l'animal et le prirent, après quoi ils lui firent absorber de la même façon la nourriture qu'on avait apportée[1]. »

En lisant ce passage, je songeais qu'on a peut-être singulièrement exagéré la portée du caractère religieux attribué aux honneurs qui étaient rendus en Égypte à divers animaux. Non qu'en fait d'extravagances de ce genre il faille s'étonner de rien : Cicéron dit quelque part, dans le *De Natura deorum*, si je ne me trompe, qu'il n'y a qu'une chose que les hommes n'ont pas encore imaginée, c'est de manger leur dieu. S'il eût vécu un peu plus tard, il eût vu se réaliser cet idéal de l'absurde. Mais enfin, pour ne parler que de ce crocodile qu'on nourrissait à Phiom dans un étang, et à qui les badauds venaient donner du rôti et de la galette comme nos bonnes d'enfants et nos invalides achètent des petits

1. « Κροκοδείλων δὲ πόλις ἐκαλεῖτο πρότερον, σφόδρα γὰρ ἐν τῷ νομῷ τούτῳ τιμῶσι τὸν κροκόδειλον, καὶ ἔστιν ἱερὸς παρ'αὐτοῖς ἐν λίμνῃ καθ'αὑτὸν τρεφόμενος χειροήθης τοῖς ἱερεῦσι· καλεῖται δὲ Σοῦχος· τρέφεται δὲ σιτίοις, καὶ κρέασι, καὶ οἴνῳ προσφερόντων ἀεὶ τῶν ξένων, τῶν ἐπὶ τὴν θέαν ἀφικνουμένων. Ὁ γοῦν ἡμέτερος ξένος ἀνὴρ τῶν ἐντίμων, αὐτόθι μυσταγωγῶν ἡμᾶς, συνῆλθεν ἐπὶ τὴν λίμνην, κομίζων ἀπὸ τοῦ δείπνου πλακουντάριόν τι καὶ κρέας ὀπτὸν, καὶ προχοΐδιόν τι μελικράτου ; εὕρομεν δὲ ἐπὶ τῷ χείλει κείμενον τὸ θηρίον· προσιόντες δὲ οἱ ἱερεῖς, οἱ μὲν διέστησαν αὐτοῦ το στόμα, ὁ δὲ ἐνέθηκε τὸ πέμμα, καὶ πάλιν τὸ κρέας, εἶτα τὸ μελίκρατον κατήρασε· καθαλόμενος δὲ εἰς τὴν λίμνην, διῇξεν εἰς το πέραν· ἐπελθόντος δὲ καὶ ἄλλου τῶν ξένων, κομίζοντος ὁμοίως ἀπαρχὴν, λαβόντες περιῆλθον δρόμῳ καὶ καταλαβόντες προσήνεγκαν ὁμοίως τὰ προσενεχθέντα. »
STRABON, XVII, 1.

pains pour l'ours Martin, l'éléphant ou la girafe, il n'y avait peut-être là rien de très-mystérieux ni de bien sacré. Qui sait si dans quelques milliers d'années on ne dira pas que les habitants d'Arctopolis, appelée aussi Bern, adoraient l'ours et entretenaient cet animal aux frais de l'État ; que les Hollandais de La Haye (*Haga Comitum*, ou *'s Gravenhage*) avaient établi un culte en l'honneur de deux cigognes qu'on nourrissait, également aux frais du trésor public, dans le marché au poisson de Schoolstraat ; que les Parisiens d'une haute antiquité étaient très-dévots à un bœuf qu'ils engraissaient et promenaient chaque année en grande pompe par les rues de leur ville après l'avoir décoré du nom des personnages les plus illustres du temps passé ou même du temps présent, mais que l'éclat de ces cérémonies avait fini par diminuer de beaucoup, parce que les philosophes et les impies ne cessaient, dans ce pays, de miner et de saper les choses saintes ; etc., etc., etc. ?

Le vent et la poussière redoublaient. Je fermai mon Strabon ; je donnai le signal du retour, et nous rentrâmes en ville. Pour dîner, on m'a servi une épaule de mouton tendre et croustillante, qui eût fait honneur au talent culinaire d'un héros de l'Iliade, et dont le crocodile Souch se fût régalé comme du morceau de rôti que lui apporta l'hôte de Strabon. Je suis même persuadé que les dieux qui mangèrent l'épaule du jeune Pélops, s'ils l'eussent trouvée aussi succulente que celle-ci, l'eussent voulu remplacer, non par une épaule d'ivoire, mais par une de diamant. Je consigne ici ce détail parce que c'est la première fois que j'ai à louer sans réserve la cuisine arabe.

Il est huit heures trois quarts. Que faire ? Je vais me coucher. Bonsoir.

Vendredi 21 février, sept heures et demie du matin.

Hier, environ à cette heure-ci, l'on est venu m'annoncer que l'âne de l'efendy était enfin arrivé. C'est un bel animal. On l'amène au montoir. Haroun me soutient le bras pour m'aider à me mettre en selle. Un autre domestique me place le pied droit dans l'étrier; un troisième m'y pose le pied gauche; un quatrième me présente la bride : c'est ainsi qu'on en use avec les personnes de conséquence. Il est vrai que j'avais jeté sur mes habits un manteau blanc de laine légère, appelé *abaye*, dans lequel j'étais noblement drapé et qui me donnait l'air d'un *ibn-al-balad*[1]. Aussi, sur mon passage, dans la ville, aux abords des villages, les cheikhs assemblés se levaient-ils pour me faire honneur. Háçan m'avait prévenu que je devais, pour me conformer à la politesse du pays, saluer le premier, sans quoi le respect empêcherait ces braves gens de me dire bonjour et je passerais pour fier.

A Medynat-al-Fayoum on savait que j'étais l'hôte d'Aly-efendy R...; plus loin, on me prenait, sans doute, au dire de Háçan, pour quelque bey ou quelque pacha allant visiter ses propriétés. Pensez si j'étais flatté de cette heureuse méprise de l'opinion publique et si je prenais des airs de bon prince! Háçan, à qui l'on avait donné un bourriquet, me suivait à distance convenable. Un saïs nous guidait.

Nous nous dirigeâmes à travers un pays assez fertile, des champs de céréales, de cannes à sucre, de figuiers, de cotonniers, vers le village de *Biakhmou*. Tandis qu'au

1. Enfant du pays.

sortir de la ville nous suivions le Bahr-Yousef, nous vîmes paraître un assez grand singe. A notre approche, il se cacha dans une anfractuosité de la rive, et tous nos efforts, y compris un coup de pistolet que tira Hâçan, ne purent le faire sortir de son trou. Nous rencontrions des oiseaux de toute sorte, des martins-pêcheurs, des huppes, de petits oiseaux de la taille et de la couleur des moineaux, portant sur la tête une aigrette qu'ils dressent fièrement. Après un peu plus d'une heure de marche, nous avons atteint Biakhmou, puis les ruines de deux pyramides. Il ne reste de chacune d'elles que neuf ou dix assises de pierres énormes de plus d'un mètre d'élévation, ce qui donne à ces pyramides, dans l'état actuel, une hauteur de dix à douze mètres seulement. On a cru d'abord que ces deux monuments étaient ceux dont parle Hérodote et qui surgissaient, dit-il, presque au milieu du lac Moiris. On veut maintenant que les deux amas de pierres de Biakhmou n'aient rien de commun avec les pyramides décrites par l'historien grec, et qu'ils marquent, non le milieu, mais l'angle nord-ouest de l'ancien bassin du lac. Je n'ai pas qualité pour me prononcer dans un si grave débat.

De retour au logis, j'ai déjeuné et me suis reposé jusqu'à deux heures et demie. A ce moment, nous avons repris nos montures, et, sortant de la ville par le côté sud-ouest, nous avons laissé sur notre gauche la caserne (Medynat-al-Fayoum a une garnison), sorte de parallélogramme fermé par un mur de quatre à cinq mètres de haut, tout en briques crues. Puis, nous avons traversé un pays plat et aride pour entrer un peu plus tard sur des terres fertiles et arriver au village d'*Ebghig*. C'est un gros bourg, assez élevé au-dessus de la plaine pour n'être pas submergé par la crue du Nil, et tout composé de huttes en terre pressées les unes contre les

autres. Nous ne pénétrâmes pas dans Ebghig; mais, en faisant le tour, nous cherchâmes l'obélisque que je savais devoir se trouver un peu au delà; et, à tous les pâtres que nous rencontrions poussant leurs moutons devant eux et enflant démesurément les joues pour tirer des sons rauques d'un double chalumeau, notre guide demandait : « Sais-tu où est la grande pierre? » Les réponses se contredisaient et nous errions depuis assez longtemps quand Hâçan découvrit la chose couchée et cassée en deux au milieu d'un champ de fèves. Ce champ était une bonne fortune pour nos bêtes qui s'en donnèrent à cœur joie, tandis que nous avions mis pied à terre et que j'examinais le monument brisé. Cet obélisque a cela de curieux, que ce n'est pas un obélisque. Il est de granit rose, comme les monolithes de ce genre, couvert d'hiéroglyphes où l'on a lu le nom du roi Osortasen, de la douzième dynastie, ainsi que sur l'obélique d'On (Héliopolis, Mataryeh); mais au lieu d'être terminé par une petite pyramide, le sommet en est arrondi avec une échancrure au milieu. Cette particularité suffit peut-être pour laisser entière la remarque ingénieuse que j'ai lue quelque part, dans l'*Histoire générale de l'architecture* de Daniel Ramée, je crois, que toutes les pyramides d'Égypte sont situées sur la rive gauche du Nil et tous les obélisques sur la rive droite, sans qu'on trouve une seule pyramide sur celle-ci, ni un seul obélisque sur celle-là; que les obélisques sont consacrés au soleil, symbolisent le principe actif ou mâle dont il est le représentant dans l'univers, et sont placés sur le côté de l'orient pour le saluer à son lever, tandis que les pyramides, qui sont assises du côté de l'occident, symbolisent le contraire, c'est-à-dire le principe passif ou femelle.

A cinq heures, nous étions rentrés à la maison. Hâçan ressortit aussitôt à pied, courut au bazar et ne tarda pas

à m'apporter un petit Anubis peint en vert, de six à sept centimètres de haut, qu'on prétendait vendre quatorze piastres courantes (deux francs). J'eus l'impiété de marchander le dieu, et je l'obtins pour la moitié. Cela me remet en mémoire qu'à mon dernier passage à Lyon j'avais eu occasion de conduire quelqu'un à Fourvière (pour moi, je connaissais l'endroit depuis longtemps), et qu'à mi-chemin de la montée j'avais lu sur l'enseigne d'un cabaret cette inscription : « *Café, vins, liqueurs, chocolat ; vente d'objets de piété.* » Ainsi l'on met dans le commerce pêle-mêle avec toute espèce de marchandises, les divinités en exercice tout aussi bien que les dieux retraités.

Comme j'allais me mettre à dîner, j'entendis quelque bruit et je vis entrer deux individus. Le premier était un tout petit homme à l'œil extrêmement vif et dont la physionomie était armée d'une énorme moustache rousse. Le second faisait en toutes choses contraste avec lui : il était grand, brun, et avait la moustache noire. Le petit homme parlait avec une excessive volubilité et d'une voix glapissante. Il vint presque sur moi en me criant : « *Leiltak saïda* [1] ! » Je répondis à son salut ; il me dit plusieurs choses que je ne compris pas bien. Ni son extérieur, ni son accent n'étaient ceux d'un Arabe. Je lui demandai : « *Anta Tourki* [2] ? » tout en faisant réflexion que sa pétulance n'avait rien de turk. « *Ana Tcherkess* [3] ! » me répondit-il fièrement. Et il ajouta en me présentant son compagnon : « *Houa kaman Tcherkess ! Ana, Mousié Selim-efendy. Anta, ismak hai* [4] ? »

1. « Bonsoir ! » mot à mot : *Nuit à toi heureuse !* »
2. « Toi Turk ? »
3. « Moi Circassien ! »
4. « Lui aussi Circassien ! Moi, monsieur Selim-effendi. Toi, comment t'appelles-tu ? »

Je lui dis mon nom. Il reprit : « *Ana fi Sebastopol. Anta taraf Canrobert? Canrobert, thaïb kitir ; Pelissier, khanzir kebir. Anta taraf Pelissier* [1] ? » Je lui appris que ce personnage était mort depuis longtemps, et il n'en parut pas fâché. « *Ana*, continua-t-il... » Enfin il ne déparlait pas. Son langage était un fond d'arabe panaché de turk, de circassien, de grec, d'italien, de roumain. Il se mit sur la politique. Il m'expliqua qu'une alliance était en train de se former entre la Russie et la Prusse avec les États-Unis d'un côté, entre la Turkie, l'Autriche, l'Angleterre et la France de l'autre ; et il répétait : « *Napolionne, Chaïtân! Baden, fi chamata kitir, in cha Allah!!... Napolionne Chaïtân kebir* [2] ! » Un grand satan ! Je crois que le malheureux, Allah lui pardonne ! prenait le mot en bonne part. « *Kaman choyai*, dit-il, *ana marshal Moskov, anta marshal Frantza, in cha Allah* [3] ! » Là-dessus, il commença à danser en fredonnant. On apporta le dîner. En voyant de la viande, il s'écria : « *Lakhmat khanzir* [4] ! » — « *La*, répondis-je, *lakhmat kharouf. Anta takoul khanzir?* » — « *Ana akoul kollo!* » — « *Tachrab nibit?* » — « *Aïwa! Borda! Borda* [5] ?... *Sacré cochoùn!...* » — « Eh ! Tu parles français ! » lui dis-je. Il ne savait que ces deux mots qu'il avait appris de la bouche de nos héros de Sébastopol. Il riait à gorge déployée. Son compagnon et les domestiques arabes, tous

1. « Moi à Sébastopol. Tu connais Canrobert ? Canrobert très-bon ; Pélissier gros cochon. Tu connais Pélissier ? »

2. « Napoléon, Satan ! Après, il va y avoir beaucoup de dispute, plaise à Dieu ! Napoléon est un grand Satan ! »

3. « Encore un peu, moi maréchal de Russie, toi maréchal de France, s'il plait à Dieu ! »

4. « Viande de cochon ! »

5. « Non, viande de mouton. Tu manges du cochon ? — Je mange de tout. — Tu bois du vin ? — Oui ! Bordeaux ! Bordeaux !... »

bons musulmans, étaient scandalisés de tant d'irrévérence à l'égard de l'Islam. Néanmoins, cet esprit, ou plutôt cet estomac fort, se leva, me souhaita la bonne nuit, et me quitta en mettant ses deux mains ouvertes derrière ses oreilles et me donnant à entendre par là qu'il allait faire la prière, dont ce geste marque en effet le début. Que dites-vous de ce fou? Il m'a assez diverti et un peu fatigué. La soirée était avancée quand il s'est retiré, et voilà pourquoi, au lieu de continuer ma lettre hier, je ne vous écris que ce matin.

Les ânes sont en bas. Je vais aux ruines du Labyrinthe. Peu s'en faut que, pareil au cheval dont l'Éternel entretint Ayoub du milieu d'un tourbillon, le baudet d'Aly-efendy ne creuse la terre du pied et ne dise « ha! ha!.., » ou plutôt « hi! han! » Je me hâte pour ménager sa patience. A demain.

Samedi, 22, sept heures du matin.

J'ai eu toutes les peines du monde à faire comprendre aux gens de Medynat-al-Fayoum où je voulais aller. L'*Itinéraire* de Joanne et Isambert (édition de 1861) ne désigne pas d'une manière claire le nom du village arabe près duquel se trouvent les restes du Labyrinthe. En même temps, il prétend qu'une grande partie des trois mille chambres qui le composaient subsiste encore tant au-dessus qu'au-dessous du sol. « Trois vastes corps de constructions entourent de trois côtés une grande cour centrale de près de deux cents mètres de long sur cent soixante mètres de large; le quatrième côté de la cour est en partie fermé par la pyramide, dont chaque face est de cent mètres environ... A une époque moderne, on a creusé un canal ou plutôt une rigole, qui traverse dia-

gonalement les ruines. Le nom du constructeur, Amenemha, s'est retrouvé plusieurs fois répété dans les inscriptions hiéroglyphiques » (page 1019). Ce sont là autant d'inexactitudes. Quand je disais aux Arabes que je voulais aller voir un grand palais, avec beaucoup de chambres en dessus, beaucoup de chambres en dessous, et que, conformément à la description de l'*Itinéraire*, je leur faisais du Labyrinthe un dessin grossier, ils ne m'entendaient pas et m'affirmaient qu'ils n'avaient jamais rien vu de pareil. Enfin, je leur dis de marcher dans la direction d'Ellaoun. Une fois en route, notre guide nous fit entrer dans le désert, et me conduisit d'un tout autre côté. Le soleil et ma boussole m'avertirent de son erreur. Je le remis dans le bon chemin, et, après une marche de trois heures et quart, nous fûmes à la destination.

Nous avions suivi sur un terrain fertile une route bordée à notre droite par une dérivation du Bahr-Yousef et à notre gauche par le désert. A un certain moment, j'aperçus sur ce côté et de très-loin, à l'opposite du Bahr-Yousef, une ligne d'eau qui reflétait les rayons du soleil et brillait comme un galon d'argent. Haçan vit la même chose en même temps que moi et s'écria : « *Chouf! Fi maia henak.* » (Vois! il y a de l'eau là.) Mais le saïs lui dit : « *Aïnak kaddab.* » (Ton œil est menteur.) C'était un effet de mirage qui ne tarda pas à se résoudre en une vapeur légère et à disparaître tout à fait. Enfin, je découvris dans le désert, à peu de distance de la terre cultivée, une vaste étendue couverte de pierres brisées, dont il n'y a pas l'une sur l'autre, et qui semblent toutes avoir été cassées par un marteau fanatique. Impossible de découvrir le plan du monument; nulle part la trace d'une inscription ; on peut appliquer ici l'hémistiche célèbre :

. . . . . . . . Etiam periere ruinæ.

Cependant, si l'on faisait des fouilles, on retrouverait les chambres souterraines ; sous les pas de nos bêtes j'entendais parfois le sol sonner le creux. Je pus constater l'existence de deux chambres voûtées, mais presque entièrement obstruées par le sable, et qui devaient faire partie de la construction supérieure. A mon approche, un aigle s'enfuit effaré de l'une d'elles où il fait sa demeure. Était-ce l'âme d'un des députés au Corps législatif de l'Égypte pharaonique? Que ne puis-je me le persuader ! On sait que le Labyrinthe était le palais des élus du suffrage, sans doute fort restreint, de ce temps reculé. Je foulais donc les lieux où légiférèrent le Granier de Cassagnac d'*Heracleopolis magna*, le Rouher du *Tiarabia propre*, le Belmontet d'*Apollinopolis parva !* La pyramide, tombeau du roi Amenemha III, est en briques crues. Celles de la partie inférieure sont tombées en poussière et laissent à découvert quelques assises intérieures de grosses pierres. Je me hissai aussi haut que je pus, à peu près à la moitié de la pyramide, et je détachai une brique dont j'ai emporté un fragment. La dimension de ces briques, au moins quadruples de celles, toutes pareilles d'ailleurs, que les Égyptiens d'aujourd'hui confectionnent, épouvante les gens du pays. Ils ne veulent pas croire que ce soient des hommes qui aient fait d'aussi grosses briques; et, quand je leur disais qu'elles étaient l'ouvrage des anciens habitants de l'Égypte, ils prenaient un air capable, souriaient de ma naïveté, et paraissaient convaincus qu'il y a là de la diablerie.

On nous avait donné des provisions qui consistaient en pains arabes, sel et œufs durs pour la faim, oranges pour la soif. En descendant de la pyramide, je pris une pierre du Labyrinthe pour siége et pour table, et je déjeunai. Si je note cela, c'est pour avertir les archéolo-

gues d'un avenir très-reculé de ne pas prendre cet endroit pour celui où aurait été placée la buvette de messieurs les représentants des *pthosch* ou nomes égyptiens sous la douzième dynastie, et de ne pas chercher à justifier leur découverte en exhibant des morceaux de galettes et d'écorces d'oranges pétrifiés, débris de mon maigre repas.

Nous étions de retour un peu avant le coucher du soleil. J'ai annoncé mon départ pour ce matin ; et, dans heux heures, je vais faire transmettre à qui de droit mes remercîments les plus chaleureux et exprimer toute ma reconnaissance de l'excellent accueil que j'ai reçu, après quoi je dirai adieu au Fayoum, sans doute pour toujours.

Abbassyeh, dimanche 23.

L'hospitalité égyptienne ne s'est pas démentie un instant. La mère du jeune Hossein R. voulait me faire accompagner jusqu'au Kaire par un de ses domestiques, bien que j'eusse le mien, pour s'assurer qu'il ne me manquerait rien pendant le trajet. Elle voulait même payer ma place au chemin de fer. J'ai eu beaucoup de peine à lui faire accepter mon refus de toutes ces gracieusetés, par l'entremise de son eunuque. Toutefois je n'ai pu éviter que cinq domestiques de la maison et un mamelouk sur le retour et vraisemblablement hors de service me conduisissent jusqu'au wagon. Le *cortége* est un des premiers éléments de la politesse orientale. Un maître de maison ne se promène pas dans son jardin, un directeur d'établissement ne parcourt pas ses bureaux, sans, qu'une foule de familiers, d'employés, de serviteurs, ne le suivent pour lui faire honneur. C'est

ce que les anciens, qui avaient cette coutume, appelaient *deducere*.

> Occurram in triviis, deducam. . . . .

dit le fâcheux d'Horatius Flaccus à propos de Mæcenas.

Le bon Fénelon, qui ne connaissait pas l'Orient, s'écrie dans sa *Lettre sur les occupations de l'Académie française :* « J'avoue que les traits plaisants d'Aristophane paroissent souvent bas : ils sentent la farce faite exprès pour amuser et pour mener le peuple. Qu'y a-t-il de plus ridicule que la peinture d'un roi de Perse qui marche avec une armée de quarante mille hommes pour aller sur une montagne d'or satisfaire aux infirmités de la nature ! » Rien n'est, au contraire, d'un comique plus vrai : c'est l'Orient pris sur le fait.

Enfin, je me séparai de ma pompeuse escorte et je dus même, chose inouïe ! me donner quelque mal pour faire accepter un modeste bakchich au juste Haroun. Le voyage se passa sans encombre ; depuis hier soir, je suis rentré chez moi sain et sauf, n'ayant trouvé personne à tuer et rapportant mon revolver encore vierge ; et je puis m'écrier ici en modifiant légèrement le dernier vers du voyage à Brundusium :

> *Abbassyeh* longæ finis chartæque viæque.

Il faut pourtant que j'ajoute un *post-scriptum.*

Scapin dit à Argante que « pour peu qu'un père de famille ait été absent de chez lui, il doit promener son esprit sur tous les fâcheux accidents que son retour peut rencontrer; se figurer sa maison brûlée, son argent dérobé, sa femme morte, son fils estropié, sa fille subornée ; et ce qu'il trouve qui ne lui est point arrivé, l'imputer à bonne fortune. »

Pour moi, je suis d'avis que j'ai eu, comme on dit, bon nez de m'absenter : tous les malheurs sont arrivés, non à moi, mais à mes voisins. Il y a eu au Kaire, à l'Abbassyeh et dans les environs, un ouragan terrible, et plusieurs personnes m'ont affirmé avoir senti la nuit dans leur lit une secousse de tremblement de terre. Des voleurs, on pense que ce sont de pauvres soldats dont la paie se fait attendre, ont escaladé la fenêtre des gens qui demeurent au-dessus de moi, et les ont dévalisés. Enfin, j'ai trouvé un de mes collègues dans une position qui fait singulièrement contraste avec le tableau d'hospitalité patriarcale que mon séjour dans le Fayoum m'a fourni l'occasion de vous peindre.

On a transporté une partie des écoles de l'Abbassyeh au Kaire. Mon collègue cherche donc à se loger dans les environs du lieu où doivent maintenant s'exercer ses fonctions, c'est-à-dire en plein quartier arabe. Les maisons vides n'y manquent pas. Mais les propriétaires ne veulent point les louer à un Européen. Un efendy, moins rébarbatif que les autres, ne s'y refusait pas, et l'on croyait l'affaire faite; mais ses voisins s'y sont opposés formellement. Des indigènes même éprouvent quelquefois des difficultés analogues. Un officier des écoles, Kh.....-efendy, me racontait qu'après avoir passé plusieurs années en France, il était revenu au Kaire, et que personne n'avait voulu le loger, parce qu'il n'était pas marié; qu'enfin un de ses amis, qui avait plusieurs maisons, avait consenti à lui en louer une, mais qu'aussitôt les propriétaires des immeubles voisins étaient venus dire à ce contempteur des préjugés les plus sacrés : « Ou achète toutes nos maisons, ou vends-nous la tienne ! » que le malheureux avait dû céder à la clameur publique et rompre la location; et que lui, Kh.....-efendy, pour n'être pas traité comme un loup qui tente

de s'introduire dans une bergerie, avait été contraint d'acheter une Abyssine et d'en avoir deux ou trois enfants; qu'ainsi les mœurs... égyptiennes étaient demeurées sauves.

Si ces mœurs sont toujours, ou à peu près, au même niveau, la foi religieuse semble baisser chaque année. Quelques jours avant de partir pour le Fayoum, j'ai assisté une troisième fois à la procession de *Makhmil.* La première année, le défilé avait duré près d'une heure; la seconde année, à peine une demi-heure; cette fois, ç'a été l'affaire d'une dizaine de minutes, tant il y avait peu de monde! Que vont dire les Veuillots et les Dupanloups de l'islamisme? En revanche, le gouvernement égyptien a doublé le nombre des sapeurs de son armée : ils sont dix, les cinq nouveaux pareils aux cinq anciens. Il est vrai que l'Égypte vient, dit-on, de conclure un emprunt, dont le chiffre, que mille bouches colportent, varie entre cinquante millions et six cent vingt-cinq millions. Réjouissons-nous donc : les galions, on l'affirme, sont en route; nous allons être riches... pour un moment; et après, nous retomberons dans la misère et dans la vérité du proverbe turk : *Fantasia tchoq, para yoq.* Ce qu'on peut traduire par : « Grand train et pas le sou. »

## SEPTIÈME LETTRE

Abbassyeh, 25-29 juin 1868.

De même que Giacomo Meyerbeer, fidèle au procédé éminemment artistique des contrastes, commence la sombre et majestueuse épopée du *Prophète* par un air de musette, je veux, *si parva licet componere magnis*, faire précéder les choses énormes et terribles que j'ai à vous dévoiler, de la simple histoire d'un Barbari sentimental et philosophe.

Il est jeune, élancé, bien fait, et assez beau dans sa noirceur. Son nom est Ramadhan. Il est né à Ibrim, en Nubie, d'une famille aisée. Le beau Ramadhan,

s'ennuyant au logis,
Fut assez fou pour entreprendre
Un voyage en lointain pays.

Le rêve des Savoyards,... pardon! des Savoisiens de la Savoie, c'est Paris : le rêve d'un Savoi...*sien* ou *yard* d'Ibrim en Nubie ne pouvait être que *Maçr, Maçr-al-Kahira,* le Kaire, la grande, la victorieuse ville. Il descendit donc jusqu'au Kaire et eut enfin la joie de s'y promener élégamment vêtu d'une longue robe blanche, coiffé d'un rouge tharbouch, un léger bâton à la main,

et quelques guinées dans la bourse. Il y retrouva des Barabra, des *pays,* s'amusa en leur compagnie, déploya en leur faveur sa générosité, et, après avoir montré à l'Égypte un spécimen de la fashion nubienne, il s'achemina tout glorieux vers Ibrim. Il brûlait de rentrer à la maison, et de répondre aux mille questions des gens qui n'ont rien vu :

.... J'étais là; telle chose m'avint.

Mais, pendant son absence, quel changement! Son père était mort; ses frères lui avaient ravi son héritage... Que faire? Réclamer, se disputer, se battre avec eux? Le doux Ramadhan n'en eut point la pensée. Il reprit, moins gaiement que la première fois, mais avec assez de résignation cependant, son bâton et la route du Kaire, pour aller y gagner sa vie. Dès qu'il y fut arrivé, il se mit bravement, comme tous ses pareils, en service. Je l'ai connu chez un de mes collègues dont il est encore le domestique fidèle. Ses frères lui avaient toutefois laissé ou lui ont restitué, par l'effet de quelque remords, un jardinet dont il touche annuellement la rente, en tout et pour tout, *ouahed binto,* un napoléon, vingt francs!

Le pauvre Barbari n'était pas à la fin de ses épreuves.

Dans la maison où il est, se trouvait, en qualité de gouvernante, une jeune et jolie Hollandaise, Mlle P. van K., qu'un Français, qui fréquentait là, entourait de ses assiduités. Elle ne semblait pas disposée à les accueillir favorablement. Un jour, *le noir habitant des déserts* prit à part la blanche fille des dunes et lui dit avec solennité :

— *Ya sitti!* ô dame! Écoute une parole : épouse le

kawaga[1] L. Le kawaga L. n'est pas un homme (c'est-à-dire, il n'est ni marié, ni veuf), c'est un garçon. Tu seras heureuse avec lui. Tu es seule ici ; on t'a oubliée dans ton pays ; tu n'en reçois jamais de lettre ; tu n'as personne à aimer : ce n'est pas bon, *mouch thaïb dé*. Tu auras un mari et des enfants : cela vaut mieux ainsi, *assen kédé*. Épouse le kawaga L.

Mlle P. van K. rit beaucoup du sermon de Ramadhan, qui toutefois ne se rebuta point et le renouvela fréquemment. A la fin, sans que ce fût assurément grâce à son influence, il vit tout se préparer pour le mariage de la Hollandaise avec le Français, et le mariage avoir lieu. Quelqu'un lui dit en plaisantant :

— Eh bien! Ramadhan, te voilà content, on a suivi ton conseil.

Il ne répondit rien et parut tout triste. Le jour où la jeune fiancée quitta la maison, il pleura. Quelques jours après, Mlle P. van K., devenue Mme L., voulut y prendre un objet qu'elle y avait laissé : c'était une gravure anglaise accrochée au mur et représentant une jeune *miss* rêveuse au-dessous de laquelle il était écrit en français : « *M'aimera-t-il?* » Ramadhan supplia Mme L. de ne pas emporter *son portrait*. Le pauvre diable, bien qu'il n'y eût aucune ressemblance entre elle et la gravure, se figurait que c'était son portrait.

— A présent, dit-il, que vous n'êtes plus ici, j'entre quelquefois dans votre ancienne chambre, je vois votre image, je la contemple, je lui parle, et cela me fait du bien.

Que pensez-vous de ce bon et héroïque Ramadhan

1. *Kawaga* est le nom que l'on donne ici en général aux Européens, quels qu'ils soient. Cela veut dire négociant. L'usage en vient sans doute de ce que les premiers Européens que les indigènes ont vus étaient des marchands.

qui, féru d'un amour sans espoir, prend bravement les intérêts de son rival, s'enfonce lui-même le fer dans la blessure, et, quand tout est consommé, avoue timidement sa flamme et se console avec un faux portrait? N'est-ce point là du sentiment et de la philosophie

A la façon de Barbari?...

Pour moi, je trouve ce sujet aussi touchant que celui de Bérénice dont Henriette d'Angleterre commanda une tragédie à Pierre et à Jean, sans doute pour se donner, au défaut du spectacle d'un combat de coqs, celui d'une lutte de poëtes.

Mais pendant que je m'égare sur les pas de l'infortuné Ramadhan dans les régions intertropicales et encore peu explorées du pays de Tendre africain, je cours un grand danger, et je pourrais bien être pris par le *Semmaouy*.

— *Ya Mousieu,* m'ont dit l'autre jour les élèves à l'école, as-tu vu le Semmaouy?... Prends bien garde au Semmaouy!...

Je demandai ce que c'était que ce personnage redoutable, et voici ce que l'on me conta.

Tous les quatre à cinq ans, il vient de Stamboul ici un homme qui prend toutes les formes, revêt tous les déguisements, s'habille et se grime en vieillard, en femme, en Européen, se dissimule enfin de toutes les manières et cherche à surprendre isolés les hommes et particulièrement les enfants. Quand il en saisit un, il l'égorge, l'emporte dans sa retraite, pile le cadavre dans un mortier en y joignant différentes drogues, et en compose un poison subtil. Une fois la provision suffisamment renouvelée, il retourne à Stamboul la livrer au sultan, pour le compte duquel il travaille ainsi à

l'instar de Locuste. Le poison s'use plus ou moins vite, selon les besoins de la politique et des passions du sultan, et cela nécessite des voyages plus ou moins fréquents du Semmaouy en Égypte. *Sem* veut dire poison, et *semmaouy*, faiseur de poison. Tous les élèves des écoles, sans excepter les plus âgés, ont une peur horrible du Semmaouy. Mais ce croquemitaine égyptien est aussi bien la terreur des grandes personnes que celle des petites; les parents y croient comme les enfants, et mon fidèle Hâçan est persuadé de son existence. En vérité, il est flatteur pour les monarchies orientales qu'une pareille légende ait pu se former et avoir cours. Ce trait suffirait à peindre l'état social des peuples tatars et sémitiques; mais il n'en manque pas d'autres.

Il n'était bruit, il y a trois mois, que d'une aventure romanesque qui a eu le dénoûment le plus tragique. Un des plus grands personnages du pays a, entre autres enfants, une fille dont le mariage avec D....-bey, *wakil* ou sous-secrétaire d'État dans un des ministères, était décidé et prochain. Cette fille habitait au seraï de G..., sur la rive gauche du Nil, en face du Vieux-Kaire, une partie separée du harim, sous la garde d'une première esclave blanche. La gouvernante de la princesse devint follement éprise d'un jeune bey. Pour arriver à satisfaire sa passion, elle se confia à la jeune fille, suscita un second bey dont son élève docile ne manqua pas de s'amouracher, et gagna deux ou trois eunuques qui introduisirent les galants dans le harim. Au bout d'un certain temps de ce manége, plus ou moins long, mais qui avait suffi pour que la princesse se trouvât dans un état qu'elle était sans doute disposée à juger plus embarrassant qu'intéressant, tout se découvrit ; on pense que ce fut par les recherches de la mère du prince. Aussitôt, le pacha fit jeter au Nil sept ou huit personnes, savoir : l'esclave blanche et deux de ses pa-

reilles: les deux beys, et deux ou trois eunuques. Le commandant de la garde, Abd-el-Qader-bey, fut destitué et envoyé dans le 7me régiment. Le pacha, qui est d'un caractère extrêmement craintif, et qui fait chaque nuit veiller un certain nombre de gardes sur la toiture même de la chambre où il couche, avait frémi de voir qu'il était cependant si mal gardé qu'on pût s'introduire ainsi dans son palais. Il en devint malade, et, de peur et de dépit, il s'alla celer dans la Haute-Egypte aux jours du Kourban-Beïram pour n'avoir pas à subir les réceptions officielles. C'est ce qui avait donné lieu à une autre version d'après lequelle, sur le simple soupçon d'une conspiration, le prince aurait fait noyer un certain nombre d'esclaves blanches, envoyé plusieurs officiers dans la province du Fazoql, au delà de la septième cataracte, sur le Nil bleu, etc. Quoi qu'il en soit, le pacha a un cœur paternel: sa fille se marie, comme si de rien n'avait été, avec le susdit D....-bey, qui n'a pas été battu, mais qui se trouve content par anticipation. Dernièrement on a ordonné de préparer le palais d'A.... au Kaire pour les heureux époux.

Quand on est envoyé au Fazoql, on n'en revient guère; et c'est si loin qu'on n'arrive peut-être jamais jusque-là. Il y a quelque temps, un certain Osman-bey, *moufatich* ou inspecteur des biens de Moustáfa-pacha Fazyl, le frère ennemi du vice roi, était renfermé le soir chez lui avec trois ou quatre, et parla assez librement de l'altesse actuellement vice-régnante. Le mur eut des oreilles; et dès le lendemain, le coupable était attiré, sous je ne sais quel prétexte, dans un endroit où on lui mit immédiatement, sans écouter ses protestations et ses larmes, les fers aux pieds et au col; après quoi, on l'emmena vers la Haute-Égypte. Il se considérait, et avec raison, comme un homme mort. Chemin faisant et encore à peu

de distance du Kaire, il eut le bonheur de rencontrer un Européen, un Français, qu'il connaissait. Il le supplia de faire diligence et d'aller répandre au Kaire la nouvelle de sa transportation. Le Français n'y manqua pas. Aussitôt, le vice-roi, qui se proclame civilisateur, se voyant pris en flagrant délit de barbarie, cria qu'il y avait un malentendu, que les ordres avaient été donnés pour un malfaiteur vulgaire (voyez la naïveté du bon plaisir!) et qu'on avait eu le plus grand tort de faire subir un pareil traitement au moufatich Osman-bey. Celui-ci fut en conséquence ramené au Kaire et réintégré dans son domicile. Il l'avait échappé belle.

Un peu auparavant, un autre Osman-bey, d'une autre famille, fut, pour d'autres motifs, menacé d'un sort analogue. Averti à temps, il se cacha, réussit à s'enfuir, et disparut pendant une certaine période au bout de laquelle on le revit au Kaire. Le gouvernement lui demanda compte de son absence. Il répondit fièrement : « *Sum civis Romanus!* » ou plutôt : « Je suis sujet prussien. » En effet, il avait couru à Berlin, avait acheté des propriétés en Prusse, s'y était fait naturaliser, et revenait inviolable et invulnérable. Mein herr von Bismarck n'avait pas prévu cette annexion. La mère du vice-roi fit appeler la mère d'Osman-bey, et lui fit honte de la conduite de son fils, disant qu'il était indigne d'un bon musulman de se mettre dans la dépendance des chrétiens, qu'il devait abjurer une protection aussi humiliante, qu'on lui pardonnerait, et qu'il ne lui serait fait aucun mal. La mère transmit ces paroles à son fils; mais celui-ci refusa prudemment de se fier aux belles promesses de la vieille princesse, et demeura bon musulman, sans doute, mais en même temps excellent Prussien. On prétend que son frère n'a été ni si heureux ni si habile, et qu'il est maintenant dans le Fazoql, ou ailleurs, s'i

est quelque part. On l'aura fait payer pour Osman :

Si ce n'est toi, c'est donc ton frère.

Il existe à Paris un Conseil d'études et de surveillance de la Mission égyptienne pour le bien moral et intellectuel des petits Égyptiens entretenus par leur gouvernement dans la capitale de la France. Ce conseil est composé des personnes les plus recommandables à tous égards, les plus indépendantes, les plus honnêtes, et en même temps les plus remplies d'illusions généreuses en ce qui concerne ce pays-ci. L'une d'elles écrivait dernièrement à un de mes collègues, que le Conseil d'études et de surveillance avait à cœur d'aider de tout son pouvoir le vice-roi dans l'œuvre de civilisation et de régénéra-ion qu'il avait entreprise au bénéfice de l'Égypte.

On vient de voir quelques exemples de la *civilisation* t de la *régénération* dont l'Égypte contemporaine est edevable à Ismaïl-pacha. Je me demande à quoi bon, armi les jeunes Égyptiens confiés aux soins du Conseil l'études et de surveillance de la Mission à Paris, il s'en rouve cinq qu'on y a envoyés pour étudier le *droit ro-nain* et le *droit français* et revenir au Kaire *avocats ?* oyez sûr qu'à leur retour ce seront les premiers qu'on irigera sur le Fazoql. Le père de l'un d'eux, Moham-ed-bey S..., un brave et excellent homme, a déjà fait, us Saïd-Pacha, quelque temps de galères.

Je tiens ces différentes histoires de sources que j'ai ut lieu de croire bonnes et, pour ainsi dire, officielles. les ai répétées ici à plusieurs personnes : aucune ne e les a démenties, et, ce qui est surtout caractéristi-ue, nul ne s'est étonné ni scandalisé. Cela paraît tout dinaire, tout naturel. Et, en effet, aux yeux de la ience, il n'est pas plus extraordinaire que des Tatars

et des Sémites fassent de ces choses, qu'il ne l'est que des figuiers portent des figues et des orangers des oranges.

Mais ce qui est curieux et affligeant à la fois, c'est de voir la population européenne, qui n'est pas, il est vrai, et je vous l'ai dit souvent, la fine fleur des nations de l'Europe, subir promptement l'influence du climat, du milieu, de l'exemple, et s'*orientaliser* de la plus déplorable façon.

Dernièrement, un riche personnage avait arrêté le mariage de sa fille avec un individu. Tout était prêt, dot, corbeille, et le consentement de la demoiselle paraissait acquis. Mais, à l'insu du père, un autre prétendant, *anguis in herba*, était dans la coulisse ; à l'heure du dénoûment, il fait son apparition. La jeune personne déclare qu'elle n'épousera jamais que lui et qu'elle ne veut plus entendre parler de l'autre. Le père devient furieux. Il est à propos de dire ici que c'est le vice-consul d'une nation dont il ne faut pas gratter longtemps l'épiderme européen pour trouver le derme sauvage. Cette circonstance est, sinon atténuante, du moins explicative. Donc, ledit consul, comme dans les meilleures tragédies, s'écrie :

Je vous entends. Hé bien! gardes!...

Ses kawas se montrent ; il leur ordonne d'empoigner sa fille ; les farouches Albanais hésitent.

Gardes, obéissez sans tarder davantage!...

Et la pauvrette est jetée sur un vaisseau et de là en Europe dans un couvent, *donec corrigatur*, comme parle la sacrée congrégation de l'Index.

Mais revenons à nos moutons, je veux dire aux Égyptiens ; et c'est bien le cas de s'écrier à propos d'eux :

Pauvres moutons, toujours on vous tondra !

Ce n'est pas seulement dans le palais vice-royal que le caprice du maître tient lieu de justice et de loi. Tout pacha est autocrate dans son harim. Un certain Lathif-pacha, qui, à ce que je crois, fait aujourd'hui partie de l'administration de la compagnie Azizych Maçryeh de remorquage et de navigation à vapeur, a été jadis gouverneur de Khartoum, au confluent du Nil blanc et du Nil bleu. Tandis qu'il était là, il avait recueilli et élevé chez lui une jeune fille qu'il maria à son intendant Ibrahim-efendy. Celui-ci commit une faute quelconque dont fut instruit Lathif. Le pacha entre au harim, interroge la femme qui répond qu'elle n'a connaissance de rien. Ibrahim survient ; il cherche à se justifier ; sa femme se joint à lui : outré de fureur, Lathif-pacha leur brûle la cervelle à tous les deux.

Voici une histoire plus récente, moins tragique, mais odieuse, et pour laquelle il est assez difficile de trouver des mots qui ne bravent point l'honnêteté. Mais il faut bien dire ce qui est à la honte de ce pays, de cette race, de ce gouvernement, que de bonnes âmes, en Europe, d'où elles ne sont jamais sorties, prétendent régénérer.

Donc, un mamelouk émérite du prince Halim avait acheté, lui aussi, il y a quelque temps, un jeune mamelouk, enfant d'une dizaine d'années. Pressé d'exercer ce que le misérable considérait, à son tour, comme ses droits de seigneur et maître, il ne ménagea ni l'âge ni la faiblesse du pauvre petit qui, souillé et meurtri, se sauva de la maison et courut demander justice à la *Zaptych* ou préfecture de police. On lui administra là

aussitôt dix coups de bâton sous la plante des pieds, et on lui dit qu'il n'avait qu'à retourner chez son maître, et que, s'il revenait jamais se plaindre, on lui en donnerait le double et le triple. Le malheureux enfant se résigna : que faire ? D'ailleurs, ce n'était, croyez-le bien, ni la pudeur ni le sens moral qui avaient souffert en lui, et sa douleur était toute physique. Aussi, n'a-t-il fait aucune difficulté d'assurer à un de mes amis à qui il contait l'aventure et qui me l'a répétée, que désormais il voulait être d'une docilité à toute épreuve. Est-ce assez d'ignominie et de dégradation ?

Je vous demande pardon. J'écris sans trop de suite et à mesure que les choses me reviennent en mémoire. Les matières abondent, se pressent, ne me laissent pas le temps d'y faire un choix et d'y mettre de l'ordre, et surtout *facit indignatio... epistolam.*

Je viens de vous parler de Halim-pacha ; c'est le dernier fils de Mohammet-Aly, l'oncle d'Ismaïl, et, avant que l'ordre de successibilité eût été changé en Égypte, il était son second successeur. Cet individu est, toutes proportions gardées, une espèce de Cæsar, ou, si vous voulez, de pacha déclassé, jouant un rôle d'opposition dont il est à peine lui-même la dupe, posant effrontément devant quelques niais ou quelques compères pour l'apôtre des idées européennes dont il est, comme tous ses congénères, l'ennemi le plus acharné, berné et ruiné par un groupe d'intrigants de toutes les nations, conspirateur poltron et ridicule qui prétend, non sans raison peut-être, que sa liberté et sa vie sont menacées par son neveu, et qui vient, par une circulaire rendue publique, de se placer sous la protection platonique des consuls européens, après avoir refusé la protection sérieuse et effective du consul d'Angleterre, parce que celui-ci la lui accordait seulement à la condition qu'il se reconnût

sujet anglais. Enfin, vous le voyez, ce pays est fertile en personnages grotesques, vils, perfides, méchants, et la justice, le droit, l'ordre et la décence ne sont pas des plantes qui poussent sur la terre d'Orient, ni qui s'y acclimateront jamais.

Il est certain que ce n'est pas la catégorie de gens qui arrivent de l'Occident qui tentera l'acclimatation. Il y a quelque temps, l'ambassadeur (qui ne l'est plus) d'une grande puissance européenne à Constantinople honorait de ses bontés une dame que je pourrais appeler Mme Dupuis, Durand ou Duval, et que j'appellerai Mme Dupré. Cette dame avait un frère qui aspirait à recevoir quelques lucratives éclaboussures de la position de sa sœur. La Turkie est un pays pauvre; mais l'Égypte passe pour inépuisable. On expédia le sieur Duval, que je pourrais appeler Durand, Dupuis ou Dupré, au consul général de la grande puissance en question à Alexandrie. Le consul (qui a aussi cessé de l'être) présenta le Dupuis à l'Altesse égyptienne et lui demanda pour son protégé la charité d'une bonne commission, comme c'est l'usage. Le bon gros Ismaïl rit dans sa barbe rousse et accorda au quémandeur consulaire la fourniture de trois mille bêtes à cornes. Cette ironie sanglante et cette faveur biscornue n'ont nullement décontenancé celui qui en était l'objet. Il s'est empressé de céder sa commission pour la somme de trois mille livres sterling au vice-consul d'une grande puissance semi-européenne, celui-là même qui donne si lestement la canne et le cimeterre de ses kawas pour fondement à l'autorité paternelle. Cet honnête homme a dû récupérer d'abord l'avance faite à Durand, puis réaliser pour lui-même un bénéfice raisonnable, et enfin, livrer les bêtes à cornes au successeur des Pharaons et des Ptolémées. Quant à M. Dumont, Duval, Dupuis, Dupré ou Durand, il court encore avec

les soixante-quinze mille francs dans la poche, et le tour est joué... jusqu'à ce qu'on en hasarde un autre.

Les consuls européens ne sont que trop coutumiers de faits répréhensibles. Tel consul reçoit en bakchich une maison de campagne; tel autre, une pension annuelle; tel autre se contente de faire aux frais du vice-roi de fréquents et somptueux voyages dans la Haute-Égypte. Que dire des scandales intimes dont les chancelleries donnent l'exemple? Dernièrement, un consul du Kaire accuse son chancelier de malversation et de détournement de fonds dans une succession. On appelle le chancelier au ministère dans la mère patrie; on lui montre la lettre accusatrice. Il se récrie, se défend, se justifie presque, et accuse à son tour le consul d'avoir lui-même malversé et détourné des fonds dans une autre succession. « Qui trompe-t-on ici? » dit Figaro.

Si nous cherchions des consuls qui ne fassent point parler d'eux et dont, *jusqu'à présent,* je n'aie entendu rien dire,

Il en est jusqu'à trois que je pourrais nommer :

les consuls d'Angleterre et d'Autriche, et... celui de Perse.

Que faire? Que devenir? A qui parler? Sur qui ou sur quoi s'appuyer? C'est une forêt, c'est une caverne, un coupe-gorge, c'est la vie sauvage. On se protége comme on peut, on se fait soi-même justice, ou ce qu'on appelle ainsi. Le commerce, les affaires, ne sont qu'un entre-croisement d'embuscades; le plus faible ou le plus bête y perd les siennes et tombe dans celles des plus forts ou des plus habiles.

Voici ce qu'un juif du Haut-Rhin, qui est établi en Égypte depuis seize ans, me racontait l'autre jour.

Cet intelligent personnage, associé à des maisons de Paris et de Londres, fait ici la commission. Il achète *à des marchands de l'Arabie*, comme dit la romance de Méhul, ou à des trafiquants du Soudan, des quantités considérables de nacre, de plumes d'autruche, de gomme. Il y en a toujours pour de très-fortes sommes, cinquante, soixante, quatre-vingt mille francs, quelquefois plus, qu'il faut payer comptant, ces individus n'ayant aucune idée du crédit, du papier et de tout le système commercial européen. Mais ces marchands sont généralement des voleurs, et très-souvent il y a tromperie sur la qualité ou la quantité de la marchandise vendue. Dans les premiers temps, notre Hébreu de Colmar, en qui la naïveté germanique avait laissé quelque trace, ne s'apercevait point du dol; il recevait ici sans vérifier et expédiait en France ou en Angleterre de confiance. Il y perdit de l'argent, et sa naïveté. Celle-ci fut pourtant la dernière à s'en aller, car la première fois qu'il découvrit une fraude, il s'emporta et tira sur son filou, qui fuyait lâchement, un coup de fusil qui n'était d'ailleurs chargé que de cendres, et qui l'atteignit honteusement dans les parties les plus charnues de sa personne. Le misérable ne craignit pas d'aller porter plainte au consulat; on y appela le meurtrier; sa victime ne fit aucune difficulté d'exhiber les pièces de conviction, et un employé patient et scrupuleux compta chaque marque dont chaque grain de plomb avait constellé les deux hémisphères. Il y en avait une quarantaine; et, par des raisons déduites *a posteriori*, l'irritable Alsacien fut condamné à payer au blessé une indemnité de quarante francs. Voyant que les grains de plomb coûtaient si cher, et qu'il demeurait, en fin de compte, la dupe de son voleur, il se calma et résolut de procéder autrement à l'avenir. A Sémite, Sémite et demi: où les autres

étaient Arabes il fut Juif; et il démontra une fois de plus la vérité de l'adage célébré par le fabuliste:

> Corsaires à corsaires,
> L'un l'autre s'attaquant ne font pas leurs affaires.

Notre homme possède un nègre du Soudan qui est d'une force énorme et qui lui est dévoué comme un chien. Il a dans ses magasins, situés à Boulaq sur le bord du Nil, un endroit reculé d'où les cris les plus désespérés ne peuvent arriver jusqu'au dehors. Dès qu'il a constaté, lors de la livraison des marchandises, qu'il y a dans certains ballots des pierres au lieu de nacre, ou trop de ficelle, de chiffons ou de papier autour des plumes d'autruche, il prévient son nègre. Celui-ci, vers le soir, sous un prétexte quelconque, attire à l'écart le marchand frauduleux, se jette sur lui à l'improviste, le bâillonne, l'emporte, le pousse dans l'*in pace* du maître, l'y attache solidement à un poteau et met devant lui un pain et de l'eau. Ces provisions sont renouvelées autant qu'il est nécessaire. Quand le prisonnier est fatigué de cette posture et de ce régime, il déclare qu'il est prêt à solder la différence et à compenser en argent la perte qui résulte pour l'acheteur du mauvais état ou de l'insuffisance de la marchandise. Il trouve alors dans une poche inconnue, dans un repli secret de son vêtement, des guinées ou des napoléons; et, quand il a payé, il est libre. Il se garde bien d'aller se plaindre au consulat ou à la préfecture de police: il n'a aucune preuve à fournir de la séquestration arbitraire à laquelle il a été soumis. Le négociant israélite dont je vous parle a renouvelé sept ou huit fois ce petit manége et s'en est toujours, dit-il, bien trouvé.

Jamais la parole fameuse, *major e longinquo reverentia*, n'a été plus vraie qu'à propos de l'Orient et pa

ticulièrement de l'Égypte. Le prestige dont l'imagination occidentale entoure les contrées lointaines est en raison directe de la distance, et aussi de l'ignorance où l'on est du véritable état des choses. Et cependant, la vapeur a mis Alexandrie à cinq jours de Marseille, le Kaire à six jours de Paris; et cependant, il y a entre l'Europe et l'Égypte un va-et-vient continuel et considérable. Mais quoi! Les savants, les littérateurs et les touristes prennent leur essor au-dessus de ce bas monde, daignent jeter les yeux sur quelques mosquées, se perchent un instant sur la pointe émoussée de la grande pyramide, courent à Thèbes, souvent jusqu'à la première cataracte, rarement jusqu'à la seconde, et se hâtent de revenir écrire, à Paris, leur *Voyage en Égypte.* Est-ce pour cela que dans aucun des livres que j'ai lus en grand nombre avant d'arriver ici je n'ai rien trouvé de ce que j'y vois depuis que j'habite le pays? C'est probable. Quant aux marchands européens, gens d'affaires et industriels de toute sorte, écume et lie de toutes les nations, cette tourbe a bien autre chose en tête que la description de l'Égypte contemporaine. Beaucoup sont à peu près illettrés; tous vivent des abus et n'ont garde de les dévoiler.

Grâce à cette conspiration du silence et aux éloges mensongers que le gouvernement égyptien se fait décerner en Europe par ses dupes et par ses compères, on croit généralement que l'Égypte est un séjour merveilleux, où l'on nage dans les délices et où l'on n'a que peu de choses à envier à l'Occident; que le vice-roi, élevé en France, n'a aucun des préjugés de sa race et de son pays, et qu'il en a vaillamment et sincèrement entrepris la régénération. Mes lecteurs sont depuis longtemps à même de voir que rien n'est plus contraire à la vérité. Mais je ne saurais trop insister.

Il y a environ un an et demi, on fit grand bruit d'une constitution qu l'Altesse vice-royale avait octroyée à son peuple et de l'établissement d'un *Corps législatif* ou *Grand Conseil.* Vous pensez bien que les *représentants, députés* ou *législateurs*, étaient tous des candidats du gouvernement. Eh bien, il se forma parmi eux une opposition ; oui : deux membres se permirent d'émettre, sur une question insignifiante comme toutes celles qui sont soumises à ce Conseil, un avis différent de l'avis qu'on désirait. Ils furent immédiatement chassés de l'assemblée par ordre du vice-roi comme de dangereux perturbateurs de l'Etat et d'irréconciables ennemis de la paix publique.

Il en est donc de la *constitution* égyptienne, comme de la prétendue abolition de la polygamie dont je vous ai parlé dans ma lettre précédente : de même que pour aucun Égyptien il n'existe ici ombre de liberté publique ni privée, de même je puis vous assurer qu'à l'heure présente il n'y a ni une esclave blanche ou noire, ni un bel et blond Tcherkess, ni un eunuque de moins dans aucun harim, et qu'on achète tous les jours pour peupler la vaste étendue de ces retraites mystérieuses.

Quelle créance méritent donc les journaux qui se font un plaisir, je ne veux pas dire un profit, de conter à leurs abonnés des fables sur l'Égypte ? Par exemple, j'ai lu avec une profonde stupéfaction les lignes suivantes dans le *Moniteur* français du 20 janvier de cette année :

« Le Caire, 6 janvier. — Le vice-roi, accompagné de ses ministres et de plusieurs hauts fonctionnaires, s'est rendu à Abdin pour inspecter le collége créé dans cette localité et assister au concours organisé entre les élèves. Les enfants du vice-roi et ses neveux suivent les cours de cet établissement : *ils se sont distingués d'une ma-*

*ière surprenante par leur intelligence*[1], leur instruc-
ion, et ils ont pleinement satisfait Son Altesse, ainsi que
es personnes qui assistaient à ces examens. Cette dé-
narche du vice-roi est une nouvelle preuve de la solli-
itude du gouvernement de Son Altesse pour tout ce qui
oncerne l'instruction publique. »

Il est impossible d'entasser plus de... contre-vérités
lans un plus étroit espace.

Le nom d'Abdin désigne à la fois un palais et un
uartier situés à peu près au centre du Kaire. Il n'existe
t il n'a jamais existé là de collége. Depuis près de deux
ns, les fils du vice-roi ont cessé de suivre les cours de
'école préparatoire qui était à l'Abbassyeh et qui vient
'être transférée au Kaire dans le quartier dit *Darb-al-
Gamamis,* où elle occupe avec d'autres écoles un ancien
alais de Moustáfa-pacha Fazyl. Les enfants d'Ismaïl-
acha ont habité, tout l'hiver dernier, le palais d'Abdin
t y travaillaient seuls sous la direction de professeurs
articuliers. Il n'y a jamais eu de concours organisé
ntre les élèves des écoles; seulement, chaque année,
n peu avant le mois de ramadhan, on leur fait subir
vec quelque pompe un semblant d'examen. Cette année,
s petits princes ont passé le leur à part. Pour ce qui
st de la sollicitude vice-royale à l'égard de l'instruction
ublique, elle s'est traduite en faits au commencement
e cette année, au moment même où le *Moniteur* édi-
ait sa sotte correspondance, par la réduction au tiers
nviron des élèves des écoles, par la diminution beau-
oup plus considérable du personnel des professeurs et
es surveillants, par le désordre croissant de ce qui
tait déjà le chaos, par la disparition presque complète
es apparences mêmes qui pouvaient tromper l'étran-

1. Voilà un pavé d'ours!

ger naïf et le visiteur ignorant des choses d'Orient.

Un peu plus loin, dans le même article du *Moniteur*, j'ai lu :

« A la nouvelle session de l'assemblée des délégués, qui s'ouvrira sous peu, on présentera pour être votés et publiés les bilans passés et futurs ; on déposera aussi le tableau des recettes et des dépenses, et la note exacte de toutes les dettes de l'État. »

Le vice-roi a, en effet, ouvert, au mois de mars, une session de l'assemblée des délégués de la Chambre des représentants, du Corps législatif, du grand Conseil, enfin, comme vous voudrez l'appeler. Il est bien entendu qu'il n'a nullement été question de bilans passés ou futurs, de tableau des recettes et des dépenses, de note exacte ou non des dettes de l'État. On ne fait avaler ces sornettes qu'à ceux qui n'ont aucune idée de ce pays-ci. La première communication qu'Ismaïl a faite à son grand Conseil, ç'a été de déclarer qu'il avait échoué dans toutes ses tentatives d'emprunt au dehors et qu'il se voyait contraint d'avoir recours à l'amour et aux écus de ses sujets. En conséquence, un emprunt *forcé* de quarante piastres égyptiennes (environ 10 fr.) a été frappé sur chaque *feddan* de terre cultivée. Le feddan représente à peu près un demi-hectare. Le fellah n'en peut plus : je le répète, on l'a tondu jusqu'à la dernière touffe, trait jusqu'à la dernière goutte, et j'ai vraiment peur que tous les coups de bâton qu'on a dû lui donner pour cette nouvelle extorsion n'aient été en pure perte.

Quant aux divers projets d'emprunt qui se sont succédé, ils ont réellement échoué moitié par niaiserie, moitié par mauvaise foi.

A la fin, on s'est rabattu sur un juif allemand, Oppenheim, établi en Égypte, et on a contracté un petit emprunt de six millions de livres sterling. On s'est mis

alors en devoir de payer tous les employés, et le gouvernement, sans en être à pouvoir se dire comme Mercadet : « Ah!... Je suis créancier! » jouit du bonheur, éphémère sans doute, de n'être plus le débiteur de ses soldats, de ses scribes, et de malheureux domestiques à quinze francs par mois.

Aussi ne se connaît-il plus; et, comme la tyrannie ne se dément jamais, il pousse la fureur de payer ses dettes jusqu'à relancer les gens chez eux pour qu'ils aient à se présenter à la caisse; un de mes collègues a été, ces jours-ci, l'heureuse victime de cet empressement bouffon.

Mais attendez : il y a une petite ombre à ce lumineux tableau. Comme on a établi la règle de donner aux employés sans contrat quinze pour cent de cuivre sur lesquels les malheureux font une perte assez considérable, et comme cette fois l'administration n'avait pas de cuivre à sa disposition, qui a profité de l'absence de ce métal malencontreux? Les employés? Pas du tout! On leur a retenu en les payant en or et en argent le montant de la perte qu'ils auraient faite sur le cuivre, si on leur en eût donné. C'est véritablement le vol organisé.

Je prenais tout à l'heure les journaux à partie : je n'en ai pas fini avec eux. Vous figurez-vous bien que j'ai trouvé avant-hier, dans la *Liberté* du 19 juin, un article carnavalesque surmonté de ce titre comme d'un plumet : *La Révolution en Turquie,* et qui se termine par ces paroles étranges :

« Le branle est donné. La Révolution a mis le pied sur le sol ottoman, et avec le concours des Européens propriétaires et des Turcs aspirant à la liberté, elle doit mettre à néant l'orthodoxie et le tzarisme aussi bien que l'islamisme et le gouvernement du sérail.

« ... Quant aux chancelleries, elles n'admettront jamais la solution de la question d'Orient que nous pro-

posait un musulman bon patriote, l'Albanais Tahsyn-Efendy : « Stamboul, disait-il, doit être neutralisé pou devenir capitale scientifique du monde pensant. »

Entendez-vous tous ces mots hurler d'être accouplés : *les Turcs aspirant à la liberté, un musulman bo patriote*, etc.? Je n'ai pas l'honneur de connaître l'Albanais *Tahsyn-Efendy*, qui, par parenthèse, tout musulman qu'il est, n'est point Turk, ni Tatar, puisqu'il es Albanais, ce qui fait une prodigieuse différence; mais la supériorité de sa race me paraît avoir été gâtée par l'infériorité de sa religion, et son cerveau aryan a été diantrement gonflé de vent sémitique. *Quant aux chancelleries*, comme dit la *Liberté*, je ne saurais être suspec de tendresse pour elles, et mon avis dans bien des questions, sinon dans toutes, n'est assurément point le leur Mais ce que je sais, c'est qu'il faut être de la dernièr simplicité, quand on a un peu pratiqué les Turks, pou se laisser prendre au vernis *humanitaire* dont ils s badigeonnent parfois afin de rire de nous dans leu barbe, ou de la plus haute outrecuidance pour parle de ce qu'on n'a point vu. J'entends encore le petit dis cours politico-pédagogo-philosophique et même quelqu peu *démoc-soc*[1] que fit, il y a trois ans, le ministre d

1. Je ne puis m'empêcher de faire ici une petite digression. O s'est beaucoup moqué en 1848 de ces abréviations cocasses. Sai on qu'elles étaient, tout comme le jeu de l'oie, renouvelées d Grecs; qu'ils disaient βρῖ pour βριθὺ ou βριαρὸν (Hésiode), Ῥᾷ po ῥᾴδιον (Sophocle et Ion), Δωδώ pour Δωδώνη, etc.? J'en prend témoin Strabon, au chapitre sixième du livre VIII de sa *Géograph* pages 187 et 188 de l'édition Tauchnitz :

« Τῶν δ'ὑφ' Ὁμήρου καταλεγομένων τὴν μὲν Μέσσην οὐδαμοῦ δεί νυσθαί φασι· Μέσσαν δ'οὐ τῆς χώρας εἶναι μέρος, τῆς Σπάρτης δὲ, καθάπ καὶ τὸ Λιμναῖον. Ἔνιοι δὲ κατὰ ἀποκοπὴν δέχονται τὴν Μεσσήνην· εἴρητ γὰρ ὅτι καὶ αὐτη μέρος ἦν τῆς Λακωνικῆς· παραδείγμασι δὲ χρῶνται τ μὲν ποιητοῦ, τῷ Κρῖ, καὶ Δῶ, καὶ Μάψ· καὶ ἔτι.

l'instruction publique d'Égypte, Chérif-pacha, un Turk pur-sang, à quatre professeurs français qu'il avait fait venir de Paris pour enseigner dans les écoles du Kaire. Il leur parla de civilisation, de régénération, d'idées européennes ; il épuisa le répertoire en usage, et vraiment e lui sus bon gré de n'entonner point la *Marseillaise*. Or, quand je vous aurai dit un jour, comme je l'annonce depuis longtemps, ce que sont ces écoles, ce qu'elles ont produit et sont appelées à produire, par ma oi, vous rirez bien.

Il faut être juste ; tous les journaux n'ont pas pour orrespondants des disciples de M. Joseph Prudhomme. 'ai rencontré de temps en temps dans le *Courrier rançais* et dans l'*Opinion nationale*, des lettres écrites, 'Alexandrie ou du Kaire, par des gens qui paraissaient ort bien connaître le pays et qui ne craignaient pas de ire la vérité. Ainsi, dans le *Courrier français* du 8 noembre 1867, j'ai trouvé, en lisant une lettre datée *du*

Ἵππους δ'Αὐτομέδων τε καὶ Ἄλκιμος,

ἀντὶ τοῦ Ἀλκιμέδων, Ἡσιόδου δὲ, ὅτι το βριθῦ, καὶ τὸ βριαρὸν βρῖ λέγει. φοκλῆς δὲ καὶ Ἴων τὸ ῥᾴδιον, Ῥᾴ. Ἐπίχαρμος δὲ τὸ λίαν, Λί· Συρακὼ τὰς Συρακούσας· παρ Ἐμπεδοκλεῖ δὲ,

— μία γίνεται ἀμφοτέρων Ὄψ,

ὄψις' καὶ παρ' Ἀντιμάχῳ·

Δήμητρός τοι Ἐλευσινίης ἱερὴ Ὄψ·

ὶ τὸ ἄλφιτον Ἄλφι. Εὐφορίων δὲ καὶ τὸν ἧλον λεγει Ἧλ· παρα Φιτᾳ δὲ

Δμωίδες εἰς ταλάρους λευκὸν ἄγουσιν Ἔρι·
εἰς ἄνεμον δὲ τὰ πηδὰ,

πηδάλια Ἄρατος φησί. Δωδῶ δὲ τὴν Δωδώνην Σιμμίας. »

*Caire, octobre*, deux petits faits burlesques, où, comm dit le correspondant, l'Orient se peint tout entier :

« Quelque temps avant le retour du vice-roi, alor que les ministres étaient réunis pour délibérer, selo l'ordre qu'ils en avaient reçu, sur les économies à réalis dans l'administration de l'Égypte, il leur arrive la nou velle qu'Ismaïl-pacha vient de faire cadeau à Mme Nu bar-pacha d'une magnifique propriété située à Alexan drie, et où était installé un des ministères.

« Le contraste était assez piquant ; le suivant est plu fort.

« J'ai lu dans les journaux d'Europe que le vice-r d'Égypte avait fait remettre par Nubar-pacha un somme de vingt-cinq mille francs pour fonder un bourse au collége Chaptal. C'est fort gracieux. Mais j' été fâché de ne pas lire dans les mêmes journaux qu'a moment où le faste oriental se déployait ainsi et où u pacha d'Égypte fondait généreusement des bourses pou les petits Français, les petits Égyptiens des écoles d Caire, au nombre d'environ trois mille, n'avaient pas d viande à manger, parce que le boucher, qu'on ne paya plus depuis longtemps, avait suspendu les fournitures.

Cela ne vous fait-il pas penser à l'*empereur des pr tres*, Charles IV de Luxembourg, l'homme à la Bul d'or, qui fut un jour saisi au collet dans une rue Worms par son boucher à qui il devait aussi de l'argen Il est bien probable cependant qu'Ismaïl-pacha n'a ja mais ouï parler de l'empereur Charles IV, et qu'il n'y pas imitation de sa part. Autrement, on pourrait lui di comme Armande à Henriette :

> Quand sur une personne on prétend se régler,
> C'est par les beaux côtés qu'il faut lui ressembler.

J'ai encore lu dans l'*Opinion nationale* du 11 ma

1868 une correspondance en date *du Caire, février*, d'où je transcris le passage suivant :

« ... Dans le courant de l'été dernier, il fut question de payer un mois à chacun (des employés) : grande liesse parmi les pauvres diables ; les fonds étaient prêts au ministère des finances, Tout à coup, la mère d'Ibrahim-pacha, le fils préféré d'Ismaïl, annonce son départ pour Stamboul, et fait demander tout l'argent disponible. On s'empresse de le lui donner et les employés du gouvernement en sont pour leur fausse joie. Ce fait est un exemple entre mille qu'on pourrait citer de la manière fantastique dont on administre en Orient. Il n'y a pas longtemps que les traites vice-royales étaient protestées sur les places européennes, notamment à Londres. Les dernières tentatives d'emprunt ont misérablement et bien justement échoué. Nubar-pacha, le grand factotum, le maître Jacques de l'altesse égyptienne, n'a pas de bonheur.

« Il n'a pas mieux réussi dans la mission que lui avait donnée son patron de demander aux puissances d'Europe, et spécialement à la France, des changements considérables dans les capitulations qui régissent depuis plus de trois siècles les rapports entre Occidentaux et Orientaux, et l'institution de tribunaux mixtes pour juger les différends à survenir entre étrangers et indigènes... Un rapport a été adressé sur ce sujet à M. de Moustier, et les considérants, dont quelques-uns m'ont été communiqués, en sont très-durs et en même temps très-mérités pour le gouvernement égyptien. Il y est dit à peu près textuellement que *la vénalité et la corruption sont telles en Égypte, que l'on ne saurait conserver trop de garanties contre elles*; que *le vice-roi est revêtu d'un pouvoir absolu, arbitraire, sans contrôle, dans lequel on ne peut avoir aucune con-*

*fiance;* qu'*il prend part ostensiblement ou en secret à presque toutes les affaires qui se font dans le pays;* qu'*il est à la fois propriétaire de la plus grande partie du territoire, agriculteur, industriel, commerçant, etc.;* que *dans la moindre réclamation qu'un Européen aurait à faire, il se trouverait en face d'Ismaïl-pacha,* et qu'*il n'y aurait, par conséquent, aucune justice à attendre des tribunaux indigènes ou des tribunaux mixtes dans lesquels la majorité serait égyptienne.* Ce rapport, qui n'est point destiné à être publié, a pu toutefois, m'assure-t-on, être connu de Nubar-pacha qui l'aurait mis sous les yeux du vice-roi. »

S'il en est ainsi, Ismaïl-pacha aura passé un mauvais quart d'heure en le lisant. Ce rapport n'est pas trop sévère; il n'est que vrai, strictement vrai. Les Européens seraient insensés de se désarmer en face de la perfidie et du mauvais vouloir des Tatars et des Sémites, enfants bêtes et méchants qu'on ne saurait se flatter de corriger et qu'il faut toujours, pour obtenir justice, enfermer dans le cercle de Popilius Lænas. Cependant, je dois bien en convenir, il se commet dans ce sens de grands abus, et le vice-roi est quelque peu fondé à se plaindre. Dans ma lettre du mois de septembre de l'année dernière, je vous ai déjà parlé de la manière dont le plus grand nombre des Européens se conduisent avec les indigènes. Cette conduite est en général extrêmement condamnable, donne aux Orientaux la plus triste opinion de nous, les confirme dans leur sot orgueil, et accroît chaque jour l'antipathie de race qui nous sépare. Bien peu ont le temps, l'occasion et l'intelligence de distinguer les honnêtes gens des fripons, et ceux-ci forment d'ailleurs, je vous l'ai dit souvent, l'immense majorité des diverses colonies européennes. Dans un tel état de choses, le devoir des consuls serait d'être sévères, fermes

équitables surtout, et de n'avoir point de parti pris. Mais qu'arrive-t-il ? Quand un Européen est ou se croit insulté par un Arabe, il va porter plainte à son consulat. Le consulat s'adresse à la préfecture de police, et, que l'Arabe ait tort ou raison (ce dernier cas peut se présenter et se présente), il est invariablement condamné à recevoir au moins une centaine de coups de bâton. La police et le gouvernement ne sauraient refuser si peu de chose à un consul européen. Des coups de bâton ! Qu'est-ce que c'est que cela ? *Ma lech, ma lech*, cela ne fait rien ! L'Arabe est de la chair à bâton ; ce n'est pas pour sa peau qu'il faut se mettre mal avec l'Europe.

Ah ! ne me brouillez pas avec la république !

Un Européen en état d'ivresse se présente dans une maison habitée par un de ses compatriotes. Le *boab*, ou portier, lui fait une observation ; aussitôt l'ivrogne tombe sur lui à coups de pieds et de poings. Le boab a l'audace de se défendre, et, comme il était à jeun et plus fort que l'Européen, il le met dans un assez piteux état. Le battu court chez son consul. On se saisit du boab qui est conduit à la *zaptyeh* et s'entend condamner à recevoir une bastonnade de cent un coups. Son maître accourt au consulat pour le justifier, prouver qu'il n'est pas l'agresseur et qu'il s'est trouvé dans le cas de légitime défense : aussitôt le consul monte, comme on dit, sur ses grands chevaux, et s'écrie : « Comment ! vous voulez que je donne raison à un Arabe contre un Européen ! Mais tout serait perdu : nous sommes ici une poignée d'Européens au milieu de plusieurs centaines de mille indigènes; à la première occasion nous serions égorgés, pillés, etc. !... »

C'est ainsi que les consuls soutiennent le prestige de leurs nations et entretiennent en même temps la haine des gens du pays contre elles. Le Sémite n'a pas une notion claire de la justice et du droit, mais il s'en forme cependant l'idée jusqu'à un certain point ; et, par de tels procédés, nous obscurcissons cette idée dans son esprit au lieu de l'éclaircir, et nous allons contre l'œuvre de civilisation dont nous nous prétendons partout les apôtres.

Quand les choses se passent entre un Européen et un indigène de basse condition, un Arabe de rien ou de peu, l'Européen, quel qu'il soit, est toujours et quand même *protégé* de cette énergique façon. Mais s'il a une réclamation à élever contre un personnage important, ou contre le gouvernement égyptien, c'est tout différent ; l'énergie consulaire est en raison directe de la position du réclamant, et la justice de sa cause est le dernier point dont on se préoccupe. Le backchich joue son ignoble et considérable rôle. On sacrifie volontiers les petits bonnets aux gros. Le gouvernement égyptien triomphe des pauvres diables, si fondés que soient leurs droits, et est exploité au profit des grands tripotiers. Il résulte de là que le consulat d'Égypte est, pour un Européen adroit, plus lucratif que le gouvernement de la Cicilie ne le fut pour l'honnête et scrupuleux M. Tullius Cicero qui se vante d'en avoir tiré je ne sais combien de millions de sesterces, *salvis legibus*, dit-il.

Ce n'est donc pas sans une certaine raison que M. Prévost-Paradol, dans un article du *Journal des Débats* qui a paru en septembre ou en octobre dernier, s'élève contre l'abus que font les Européens de leur situation exceptionnelle en Orient.

« ... La protection d'un pavillon quelconque, même irrégulièrement acquise, dit-il, est bonne pour tout aven-

turier qui veut prospérer en Égypte, soit qu'il entreprenne contre le gouvernement quelque habile et fructueuse campagne donnant lieu à une *indemnité* (et le gouvernement égyptien se plaint d'avoir payé 72 millions d'indemnités en quatre ans), soit simplement qu'il cherche à s'enrichir au mépris des lois et par des moyens que ne tolèrerait aucun pays de l'Europe. »

M. Prévost-Paradol a encore raison quand il reconnaît qu'il est moins facile de trouver le remède que de constater le mal. Mais il se trahit et montre combien sa connaissance de l'Égypte est superficielle, quand il s'écrie étourdiment : « Ajoutons encore que l'on ne se rend pas un compte exact, en Europe, des changements que l'Égypte a traversés depuis une vingtaine d'années et du tort qu'on lui fait lorsque l'on confond avec le reste de l'Orient une contrée si profondément pénétrée et renouvelée par la civilisation et les capitaux de l'Europe. »

L'Égypte, qu'on en soit bien persuadé, n'a été ni pénétrée, ni renouvelée par quoi que ce soit. Parce que des efendys, des beys et des pachas parlent français ou anglais et vous débitent un petit chapelet de banalités ; parce que les plus riches font venir de Paris ou de Londres des lits magnifiques, et couchent par terre à demi habillés ; achètent de splendides services de porcelaine et d'argenterie, et mangent avec leurs doigts, accroupis autour d'une gamelle ; parce que beaucoup sont revêtus du paletot et du pantalon de l'Occident, mais continuent à trouver superflu l'usage des chaussettes, et se mouchent obstinément dans leurs doigts, vous vous imaginez que la civilisation a pénétré et renouvelé le pays. Mais tout cela, et c'est vraiment bien peu, n'est qu'une surface, une surface restreinte ; c'est toujours l'histoire des villages postiches de la Crimée, décoration d'un jour posée pour le plaisir des yeux de l'impératrice Cathe-

9.

rine; et ce n'est pas d'aujourd'hui que l'on a dit que l'Orient est tapissé du côté de l'Occident. Mais qu'on passe de l'autre côté de la tapisserie, qu'on fasse un tour dans la coulisse et dans les dessous de ce théâtre, et l'on se retirera épouvanté de l'horreur du spectacle, de la grossièreté et du délabrement des constructions, et indigné d'avoir été amusé et trompé par des sauvages et des nomades couverts d'oripeaux menteurs.

Il y a, du reste, ici, pour donner la berlue aux gens, un moyen qui manque rarement son effet. Quand le vice-roi veut montrer la comédie à un noble étranger dont il redoute la langue ou la plume, il le fait asseoir à la meilleure place, ne ménage point les rafraîchissements, lui fait apporter le programme, un petit banc, et, de plus, une lorgnette. Ismaïl-pacha possède un assortiment complet de lorgnettes, d'une fabrication particulière, et dont le charme opère sans qu'on s'en doute. Les verres sont bleus, roses ou verts, et, grâce à eux, on voit tous les objets, les uns plus grands, les autres plus petits que nature, sous les couleurs les plus tendres et les plus séduisantes. On assure que la bonté de la lorgnette dépend surtout de la monture, qui est généralement en or ou en argent, plus ou moins enrichie de diamants ou d'autres pierres précieuses. Cette monture a une influence incroyable sur l'appareil visuel; elle va jusqu'à lui faire voir des choses qui n'existent pas, et à lui en dissimuler d'autres, fort grosses, qui existent. Enfin, c'est une magie, un mirage artificiel, dont les intéressés se serviront tant que cela réussira. Mais, par le Prophète! quelle paire de télescopes a-t-on plantés sur le nez de M. Prévost-Paradol pour que l'académicien, à son retour d'Égypte, ait écrit les énormités suivantes :

« Il existe déjà à Constantinople, par exemple, un tribunal mixte de commerce où sont jugés les différends

commerciaux entre indigènes et Européens, soit demandeurs, soit défendeurs. Ce système pourrait être développé en Égypte et ne pas être réservé aux seuls différends provenant du commerce. On pourrait emprunter à la législation anglaise la belle et libérale institution de ces jurys composés par moitié d'Anglais et d'étrangers pour décider toute affaire où un étranger est en cause, et l'on pourrait même emprunter aux codes français leurs dispositions les plus claires et les plus équitables. Tel serait, selon nous, le principe de l'organisation à établir; on aurait ainsi le double avantage d'appeler et d'intéresser l'élite de la colonie étrangère à l'œuvre de la justice, et de familiariser les plus éclairés des indigènes avec *les procédés judiciaires de l'Europe qui constituent peut-être notre supériorité la moins douteuse sur les peuples d'Orient...* »

Comparer l'Angleterre et l'Égypte, et juger le second de ces pays digne et capable de recevoir et de pratiquer une institution du premier, c'est déjà bien fort; mais avancer que les procédés judiciaires de l'Europe constituent PEUT-ÊTRE notre supériorité LA MOINS DOUTEUSE sur les peuples de l'Orient, c'est... je ne trouve pas l'épithète qui me conviendrait, et je la laisse au choix du lecteur. Je suis intimement persuadé que les lunettes que le vice-roi a données à M. Prévost-Paradol avaient une monture dépourvue de toute valeur, en os ou en corne probablemens ; cela, dans l'espèce, ne fait nulle question. Mais, que diable ! on n'est pas bon enfant à ce point, et le gros pacha aura bien ri, à moins, ce qui est possible, qu'il n'ait pris la chose au sérieux. *Notre supériorité la moins douteuse sur les peuples de l'Orient !...* Je ne peux pas digérer ce mot là : où faut-il que la modestie aille se nicher?

Pour moi, mon obscurité m'a protégé contre toute

offre de lunettes, et je me suis bien gardé d'en demander. Comme madame Jourdain, « je n'ai que faire de lunettes, et je vois assez clair. » Quand le chemin de fer de la rive gauche du Nil conduira jusqu'à Assouan, je pourrai aller, sans tambours ni trompettes, rapidement, à bon marché, voir le Saïd ou Haute-Égypte avec mes deux yeux. Jusque-là, je patiente, ayant de quoi les occuper suffisamment ici.

Il y a des gens plus pressés.

Dernièrement, il est arrivé à Alexandrie une caravane de nobles pèlerins français se rendant à Jérusalem, et à qui la fantaisie prit de se détourner jusqu'à la première cataracte. Ces momies de France, qui sortaient de leur nécropole du faubourg Saint-Germain, se sentaient attirées par les momies d'Égypte et la vallée funéraire de *Biban-al-Molouk* (les Portes des Rois). Les hauts et puissants personnages n'hésitèrent point à faire demander au vice-roi une dahabyeh et un remorqueur à vapeur pour remonter le Nil, et le vice-roi ne crut pas pouvoir hésiter à leur accorder cette légère marque de courtoisie. Il est d'usage, en pareil cas, que la dahabyeh soit fournie de tout et que les hôtes de la vice-cour d'Égypte soient repus de truffes et de foie gras et abreuvés des meilleurs vins de Bordeaux et de Champagne aux frais... du fellah. Cette manière de voyager a le double avantage d'être économique et de marquer la grandeur de ceux à qui elle est offerte ou accordée. L'entrepreneur de ces sortes de fournitures, un larron de première catégorie, était en ce moment occupé à dresser les buffets d'un bal officiel à Alexandrie. On dut prier les fils des croisés d'attendre deux jours. Ventre-Mahom ! cela ne leur convenait point du tout : ils se montrèrent fort mécontents et, pendant ces deux jours, ne cessèrent d'assiéger le tort et injure. Qui aurait soupçonné que le temps de ces

consulat et les ministères, en disant qu'on leur faisait bonshommes était si précieux? En vérité, l'Europe n'envoie ici que des collections de caricatures en chair et en en os.

Une plus comique aventure de momies, c'est celle d'une vieille Anglaise de qualité, qui, avec son long jeune homme de fils, en veste ronde et à grand col rabattu, se rendit aussi dans la Haute-Égypte et acheta de quelques paysans qui les avaient déterrées deux momies qu'elle voulait emmener en Albion. Elle était heureuse de son acquisition, qu'elle pensait avoir faite à bon compte. Mais, au bout de deux ou trois jours, il se répandit sur la dahabyeh, qui descendait le Nil, une mauvaise odeur, dont l'intensité s'accrut de moment en moment. On se demanda d'où cela pouvait venir ; on chercha, et l'on trouva que les prétendues momies étaient simplement les cadavres tout récents de deux femmes Arabes, filles, sœurs ou cousines des vendeurs, que ceux-ci avaient eu la douleur de perdre peu de temps auparavant et avaient assez bien fagotées en momies pour les yeux inexpérimentés d'une lady. La victime de cette supercherie archéologique, une fois au Kaire, alla porter plainte à je ne sais quel consulat. Elle criait et se démenait comme une possédée. Mais qu'y pouvait-on faire? Je crois qu'il n'y avait point de remède.

Voilà vraiment une lettre de *cancans* et de *faits divers*, dont j'ai quelque peu honte. Cela est d'un décousu qui fait que ma longue tartine n'a ni commencement, ni milieu, ni fin, ni tête. ni queue. Je vous en demande humblement et sincèrement pardon; et, si cela peut me servir d'excuse, je vous dirai que je viens d'être malade, et que je n'ai sans doute pas l'esprit mieux remis que le corps. Le climat de ce pays-ci est décidément très-défavorable à ma santé.

Un de mes amis, que j'avais entretenu de ce sujet, m'écrit assez plaisamment qu'il s'est étonné de mon état de souffrance et qu'il croyait qu'en Égypte tout se conservait à merveille, témoin les momies (encore les momies). Hélas! il n'y a qu'elles qui se conservent: tout le reste, moralité, intelligence, esprit et corps, se détériore, se décompose et s'anéantit ou se pétrifie avec une effrayante rapidité ; et moi-même, je suis, il n'en faut point douter, sur la pente qui mène à la momification ; je n'y suis pas encore complétement arrivé : voilà tout. Et, entre nous, si je puis prendre une fuite salutaire, avant que tout soit consommé, j'accomplirai avec joie mon exode sans même chercher à emporter dans mon sac de nuit les vases sacrés des Égyptiens.

De la maladie aux médecins, il n'y a qu'un pas. L'exercice de la médecine en Égypte est partagé entre les Allemands et les Italiens. Ceux-ci en sont, à peu de chose près, demeurés aux procédés médicaux préconisés et approuvés par le *bachelierus*, le *chorus* des *savantissimi doctores* et le *præses* de la cérémonie du *Malade imaginaire :*

Clysterium donare,
Postea seignare,
Ensuita purgare;
Reseignare, repurgare et reclysterisare.

Les premiers ont généralement plus de talent, san[s] que cela veuille dire beaucoup ; mais ils ont moins d'hu[-] manité[1] et se montrent durs, impitoyables, sur l'artic[le] des honoraires. En Europe, la plupart des médecins d[e]

1. Je venais d'écrire ces lignes quand un de mes amis, un It[a-] lien, vint me raconter que la veille au soir, sa petite fille ét[ant] tombée subitement et gravement malade, il était allé chercher [...]

mandent beaucoup aux riches, peu aux gens qui ne jouissent que d'une médiocrité plus ou moins dorée, et ne prennent rien du tout aux pauvres. Ce système de compensation est conforme à la vraie justice et fait honneur à ceux qui le pratiquent dans des proportions équitables. Ici règne une égalité sauvage et brutale, un *summum jus* qui est une *summa injuria*. Je sais un médecin, israélite prussien ou saxon, le plus habile peut-être de ses confrères d'Égypte, qui exige de tous ses patients, quels qu'ils soient, pachas, banquiers, petits employés, marchands, millionnaires ou pauvres diables, la bagatelle de vingt francs par chaque visite de lui chez le malade ou du malade chez lui, indistinctement. Fra Diavolo, s'il faut en croire Scribe, *ne demandait rien aux belles* et jetait à pleines mains *de l'or! de l'or!* aux misérables avec les dépouilles des richards qu'il avait dé-

médecin, italien comme lui, franc-maçon comme lui et membre de la même société de bienfaisance, *il signor Giovanni M.;* qu'il l'avait trouvé chez un confiseur anglais du Mousky fort occupé à manger une glace, et que ce personnage n'avait pas voulu se déranger pour aller donner des soins qui lui auraient d'ailleurs été parfaitement payés.

D'un autre côté, on me dit qu'un jour le prince polonais Xyz. .ki, médecin aux gages d'un prince égyptien déshérité (deux altesses démonétisées), passait dans sa voiture sur l'avenue de Choubra, lorsqu'une pauvre femme arabe, ayant dans les bras son enfant mourant, courut après lui en lui demandant de jeter un coup d'œil sur le petit malade. Aux cris de la femme, le cocher s'arrêta; mais le prince-médecin ayant vu ce que c'était, repoussa l'impertinente, lui cria un vigoureux *hemchy!* (ce qui signifie, en un terme fort énergique : (va-t'en!) et donna au cocher l'ordre de poursuivre sa route.

Enfin, tout récemment, *il signor Giovanni S.*, oculiste italien, fait dans une maison trois visites et y présente quelques jours après une note de deux cent soixante cinq francs. On se récrie. Il répond sans s'émouvoir : « Je fais tant de visites par charité que je dois bien chercher une compensation chez ceux qui peuvent payer. » Que dites-vous de la charité de ce monsieur?

valisés. Je ne sais comment Fra... Sassone se comporte avec les belles, et cela ne me regarde pas ; mais il rase de près tout le monde, de si près qu'on ne s'en tire point sans écorchure.

A propos de raser...

Mais serais-je de ces gens insupportables qui ne savent pas s'en aller, qui occupent deux heures celui qu'ils sont venus visiter, se lèvent, le laissent debout dans le salon, dans l'antichambre, et jusque sur l'escalier, ou un de ces extravagants plus à craindre encore, dont le petit marquis de la comédie se plaint d'avoir essuyé le plus fatigant?

> Damon, le raisonneur, qui l'a, ne vous déplaise,
> Une heure au grand soleil tenu hors de sa chaise.
> . . . . . . . Parleur étrange.

ajoute Célimène,

> et qui trouve toujours
> L'art de ne vous rien dire avec de grands discours.

M'en irai-je? Finirai-je?

Oui. Me voilà parti.

Ah !... Enfin...

Pardon, encore un mot :

A bientôt !...

# HUITIEME LETTRE

Abbassyeh, 6 juillet 1868.

« A propos de raser... »

J'en étais là de ma dernière lettre, quand je vis tout à coup *des doigts d'une main d'homme qui écrivaient sur l'enduit de la muraille* de ma chambre ce vers foudroyant :

Qui ne sut se borner ne sut jamais écrire.

C'était mon *Mene, Mene, Thekel, Upharsin* [1]. Alors

1. J'ouvre *la Sainte Bible qui contient le vieux et le nouveau Testament, revue sur les originaux, par David Martin, ministre du saint Évangile à Utrecht, — à Paris, chez G. Smith, imprimeur libraire, rue Montmorency*, n° 16, 1827, et j'y lis au chapitre v du *livre de Daniel le Prophète*, les versets que voici :

« 25. Or c'est ici l'écriture qui a été écrite : MENE, MENE, THEKEL, UPHARSIN.

« 26. Et c'est ici l'interprétation de ces paroles : MENE, Dieu a calculé ton règne et y a mis la fin.

« 27. THEKEL, tu as été pesé en la balance et tu as été trouvé léger.

» 28. PERES, ton royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. »

Je voudrais bien savoir pourquoi l'on écrit communément : MANÉ, THÉCEL, PHARÈS, et non pas MENE, MENE, THEKEL, PERES.

mon visage fut changé et mes pensées me troublèrent, et les jointures de mes reins se desserrèrent, et mes genoux se heurtèrent l'un contre l'autre. La plume s'arrêta dans mes doigts, l'encre se figea dans la plume, et je cessai de noircir le papier. Mais, aujourd'hui que la souleur est passée, mon naturel un moment chassé revient au galop.

Naturam expellas furca, tamen usque recurrit.

Foin de Boileau et des préceptes; je me replonge dans mon erreur, et je reprends le fil interrompu de mon bavardage.

Donc, je voulais vous parler des barbiers, de qui je ne vous ai pas encore dit un mot et qui méritent pour-

Je voudrais bien savoir aussi pourquoi, dans *la Sainte Bible, revue sur les originaux, par David Martin*, UPHARSIN du verset 25 devient PERES au verset 28.

Où est la véritable forme de ces mots? J'ai bien au fond d'une malle le texte hébreu de l'Ancien Testament; mais il fait si chaud (+ 30° Réaumur) que je n'ai pas le courage de l'aller pêcher si loin. D'ailleurs, à considérer les choses sous un point de vue moins philologique et plus divertissant, cette phrase d'une langue inconnue et fantastique me suggère un rapprochement que David Martin, ministre du saint Évangile à Utrecht, eût assurément trouvé irrévérencieux; mais que je regarde comme très-flatteur, infiniment trop flatteur pour Daniel le Prophète. Qu'on en juge.

« Cléonte. — Bel-men.

« Covielle. — Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie afin de voir ensuite votre fille, et de conclure le mariage.

« Monsieur Jourdain. — Tant de choses en deux mots?

« Covielle. — Oui, la langue turque est comme cela, elle dit beaucoup en peu de paroles... »

Et dans Daniel :

« MENE, Dieu a calculé..., etc.; THEKEL, tu as été pesé..., etc.; UPHARSIN, ou PERES, ton royaume a été divisé, et il a été donné aux Mèdes et aux Perses. »

Voilà une admirable langue que ce turc !

tant qu'on chante leurs louanges dans tout l'univers. Rien n'égale la légèreté, la sûreté et la dextérité de leur main ; on ne la sent pas, ni le rasoir, qui va, vient, passe et repasse cent fois pendant une demi-heure, si bien que le poil, honteux, n'ose plus se remontrer de trois jours. Qu'on amène à mon barbier Abd-al-Hal la *personne velue* du *député des villes que baigne le Danube,* ou Isaac Laquedem lui-même (et vous savez que

> Jamais on n'avait vu
> Un homme aussi barbu),

il leur rendra la peau plus unie et plus satinée que celle d'une jeune vierge. Allons ! allons ! Figaro n'est qu'un apprenti, et nos cis-pyrénéens sont des massacres.

Ainsi rasé de frais, encore pâle et clochant de ma dernière maladie, je m'étais transporté au Kaire, et j'arrivai sur l'Esbekyeh. Je fus frappé d'y voir beaucoup plus de poussière qu'à l'ordinaire, et, à travers les nuages de cette poussière, des légions de travailleurs qui remuaient des pierres et de la terre, traçaient des rues et des boulevards, posaient des bordures de trottoirs et des candélabres pour le gaz ; d'autres qui entouraient d'une grille une partie réservée de l'ancienne promenade, environ le quart ou le tiers, enfin des surveillants européens, allant, venant, criant, jurant et tempêtant.

Alors, je ne sais quelle imagination passa par mon esprit, à peine convalescent, et encore accessible aux hallucinations ; je me persuadai qu'il y avait eu une révolution en France, que l'empire avait été renversé et la République rétablie ; que M. Haussmann, épave du naufrage, avait échoué sur les côtes basses de l'Égypte,

où le vice-roi l'avait recueilli ; qu'il avait été fait pacha à plusieurs queues et chargé de renouveler la face de la terre de Kémé, et que le bouleversement dont j'étais témoin marquait seulement le début de son œuvre. Et je me réjouissais dans mon cœur, me disant qu'une plaie de plus ou de moins en Égypte ne comptait pas, et qu'il était bien heureux pour notre chère France d'être enfin délivré des choses et des gens qui... que... et dont...

J'en étais là de mon doux rêve quand je fus abordé par quelqu'un de connaissance qui me dit :

— Eh bien ! comment trouvez-vous cela? Nous éclairons le Kaire au gaz.

J'étais de mauvaise humeur et je répondis que l'Égypte n'en verrait pas plus clair. Mon homme poursuivit :

— Nous avons réservé une partie de l'Esbekyeh pour en faire un parc ; ici, nous mettrons deux fontaines et la statue d'Ibrahim-pacha au milieu. Le reste du terrain sera vendu et livré à la spéculation qui y construira des maisons, tout un quartier nouveau.

— C'est-à-dire, repris-je, que le vice-roi d'Égypte, toujours besoigneux, n'a plus le sou, et qu'il vendra jusqu'à la chemise bleue du dernier fellah pour les frais du seraï et l'entretien du harim, s'il vous plaît.

Je quittai l'individu qui me taxa sans doute dans son for intérieur de folie ou de quelque chose de pire. Je ne pensais plus aux *embellissements* du Kaire lorsque ces jours-ci je lus dans une correspondance de l'orientaliste ordinaire de *la Liberté* (numéro du 27 juin 1868), ces lignes :

« ... Aujourd'hui... l'Esbekieh est transformé en square avec une jolie statue équestre au milieu (j'en parle au point de vue de la civilisation et non de l'art, hélas !)... »

On n'est pas plus affirmatif, n'est-ce pas? Eh bien, je

vous affirme à mon tour, et j'en jure par le Styx et par toutes les Divinités de l'Olympe et des Enfers, qu'à l'heure où je vous écris il n'y a encore sur l'Esbekyeh que des pierres, des candélabres sans lanternes, des fossés, des tuyaux dans ces fossés, du plâtre, de la poussière, énormément de poussière; que je n'ai vu la statue en projet que sur le plan du sculpteur, M. Cordier, et que je n'ai pas encore été à même de juger si elle est jolie ou laide *au point de vue de l'art* ou à celui *de la civilisation.*

Vous voyez comment, et dans quel style, on écrit l'histoire d'Égypte!... Et pour combien d'autre pays en est-il ainsi!...

En ce moment, tout est vide, tout est morne; on ne fait rien, on ne dit rien : on a chaud. Je n'ai donc rien à vous conter, sinon que le Kaire et l'Abbassyeh sont, cette année plus que les précédentes, infestés de scorpions. Tout récemment, une fille du village voisin est morte de la piqûre d'une de ces redoutables bêtes. Il est rare pourtant qu'ici le venin du scorpion soit mortel; un pareil cas est beaucoup plus fréquent dans la Haute-Égypte. Quant à moi, comme je prenais l'autre jour mon parasol pour sortir, j'y ai trouvé un jeune scorpion qui dormait là du sommeil de l'innocence. Malgré cela, j'ai été sans pitié, et, sans me flatter de faire une œuvre *agréable à tout l'univers,* j'ai tué l'*animal pervers* qui n'a pas même eu le temps de protester en son langage contre cette lâche exécution.

18 juillet.

Je n'écris pas un *Guide de l'étranger en Égypte,* mais simplement les impressions que provoque en moi la vue des différents endroit où je passe. A ce compte,

j'aurais dû depuis longtemps vous envoyer le récit des trois ou quatre excursions que j'ai faites à diverses époques hors du Kaire. Je veux réparer aujourd'hui cette omission, et vous raconter mes courses, non comme d'autres peuvent ou doivent les faire, mais comme je les ai faites.

Commençons par les grandes Pyramides, dites de Gyzah ou de Memphis. En vérité, il n'est point du tout pardonnable de ne vous avoir encore parlé des Pyramides qu'en passant. Y a-t-il une Égypte sans les Pyramides? Où est-ce que je pouvais avoir la tête pour ne vous narrer point les Pyramides? Aux Pyramides, s'il vous plaît, aux Pyramides!

A vous dire le vrai, depuis trois ans bientôt que, de partout, j'en aperçois chaque jour la pointe, je suis un peu blasé sur ce spectacle. On peut être fier d'être Égyptien quand on regarde les Pyramides, bien qu'il n'y ait pas de quoi. Mais on finit par s'habituer à tout, même à la gloire, et il serait bien doux par moments de s'en déshabituer un peu.

Donc, le 25 janvier de l'année 1866, je fis pour la première fois le pèlerinage des Pyramides. Nous étions dix-huit, à savoir : un Belge[1], trois Français, une Française, une Hollandaise, sept ânes, quatre âniers et un Égyptien, I.....-efendy. On s'était donné rendez-vous chez l'un des touristes qui demeurait tout près de l'Esbekyeh, et nous partîmes de là de très-grand matin afin de nous rendre au Vieux-Kaire où l'on s'embarque pour passer sur la rive gauche du Nil. Bêtes et gens, et les bêtes non sans résistance, nous nous entassâmes dans

1. M. Edmond de R., jeune homme un peu bizarre, mais fort aimable, et qui est mort bien malheureusement deux ans plus tard à Louqsor.

un lourd bateau, qui menaçait de chavirer à chaque instant, et que, par une manœuvre grossière, deux ou trois matelots dirigeaient au moyen d'une grande voile. Nous abordâmes sur la rive lybique au village de Gyzah qui est extrêmement pittoresque, puis nous renfourchâmes nos bourriques qui nous rendirent en deux heures au pied des Pyramides. Quand on voit de loin ces monuments gris, roses, blancs ou noirs, selon l'heure et les jeux divers de la lumière, ils présentent un aspect énorme, immense, fantastique. A mesure que nous en approchions, je me disais : « Comment, ce n'est que cela?... » Mais quand je pus toucher la base et regarder le sommet, je me sentis écrasé de la masse, et cela redevint gigantesque. Mon esprit entra dans la réalité brutale de la chose, et je vis avec une sorte d'effroi et une grande pitié ces maçons d'il y a six mille ans, ce peuple misérable et famélique, transporter d'une rive à l'autre et mettre en place ces colossales assises de pierres colossales. Quand on quitte le sol cultivé et qu'on entre dans le désert, territoire des Pyramides, on voit tout à coup surgir on ne sait d'où de grands fantômes blancs et noirs qui vous entourent, vous parlent, vous ahurissent : ce sont les *Beddaoua* ou Bédouins qui se disputent l'honneur et le profit de vous hisser sur la Pyramide de Choufaou, ou Chnoum-Choufou, le Souphis de Manéthon, le Cheops d'Hérodote (quatrième dynastie memphite). Le Beddaouy, vêtu de deux épais manteaux, l'un blanc, l'autre noir, qui s'entre-croisent, coiffé d'une *takyeh* ou petite calotte de coton blanc, est grand, mince, assez laid de visage, ayant le nez crochu ou court et un peu relevé, les yeux petits, la barbe rare ; il est élégant dans ses gestes, poli, insinuant, et sait donner à sa voix du charme et de l'harmonie. Bientôt, deux me tirant et un troisième me poussant, je fis l'as-

cension de la grande Pyramide. La plupart des pierres qu'il faut escalader ont un mètre ou plus de hauteur. Ces bourreaux-là me firent grimper si vite, malgré mes réclamations, que j'étais hors d'haleine et qu'une fois sur la plate-forme[1] je perdis presque connaissance et ne vis plus clair pendant dix minutes. Un de mes assassins se fit mon medecin : il me tapa dans le dos et dans les mains, me jeta de l'eau au visage et m'en fit boire[2]. Enfin je repris mes sens et je pus admirer le panorama, le désert d'un jaune d'or, borné par les chaînes Arabique d'un côté, Libyque de l'autre, et, au milieu, comme un serpent flave, tacheté, long et tortueux, le Nil, entre les deux bandes vertes et inégalement larges de l'Égypte fertile. On embrasse aussi d'un regard presque tout le Delta et une partie de la Moyenne-Égypte. Des yeux perçants peuvent même, dit-on, voir la Méditerranée à l'horizon septentrional. Comme je savais qu'elle devait être là, je ne fis pas trop de difficulté de me persuader que je l'y voyais en effet. C'est alors qu'avant la descente les Bédouins ne manquent jamais de jouer leur petite comédie : s'ils ont affaire à des Anglais, ils crient : « *Viva l'Inghilterra!* si c'est à des Français : *Viva la Francia!* et ils ajoutent pour ceux-ci : *Bonnabúrdi!... Quarante siècles bous contemblent!...*[3] Que le diable les emporte! s'ils ont cru me

1. Cette plate-forme, carrée, d'environ dix mètres de côté, est due à l'enlèvement des assises supérieures et du revêtement qui couvrait toute la construction. Cet enlèvement a été pratiqué par l'ordre des khalifes en quête de matériaux pour l'édification du Kaire.

2. Les Beddaoua prennent toujours avec eux en montant sur la pyramide de l'eau renfermée dans ces carafes en terre poreuse qu'en arabe on designe sous le nom de *goulla* et que les Européens appellent barbarement *gargoulettes.*

3. L'Arabe n'a point le son du *p* ni du *v*; aussi les indigènes

faire plaisir!... Qui donc a jamais compris cette phrase amphigourique? Pas même celui qui l'a dite : c'est de l'éloquence sémitique, boursouflée et creuse, déclamatoire et vide. Au fait, le Corse *aux cheveux plats* et au nez en bec d'aigle n'est qu'un Sémite ; sa patrie a été de tout temps un repaire de Phéniciens, de Carthaginois, de Sarrazins. Ah! le beau cadeau que M. de Choiseul a fait à la France!...

Parfois, on se donne le plaisir, pour un bakchich de cinq francs, de voir un Beddaouy, agile et intrépide, descendre de la Pyramide de Choufou, grimper à celle de Chafra, dont la partie supérieure possède encore son revêtement lisse, et en redescendre, le tout en moins de cinq minutes.

Après avoir été sur la Pyramide, il faut de toute nécessité aller dedans; c'est ce que je fis. Deux guides extrêmements forts et adroits, rompus d'ailleurs par l'habitude à cet exercice, me conduisirent, en me tenant chacun par une main et ayant dans l'autre une bougie allumée, dans un couloir en pente rapide sur un granit poli et glissant. D'abord on va de haut en bas, puis on remonte de bas en haut jusque dans la chambre du sarcophage. Elle est vaste et renferme en effet un sarcophage vide en granit rouge. Il fait là-dedans une chaleur étouffante, et la sueur ruisselait sur mon visage. J'étais épuisé, brisé, en revenant à l'air et à la lumière, et, pour me remettre, je n'eus d'autre ressource que celle de faire avec mes compagnons un déjeuner énorme, pantagruélique, et, pour tout dire enfin, pyramidal.

Au mois de juillet suivant, je suis retourné aux Pyra-

pour désigner la locomotive et le train qu'elle tire, disent-ils : *el babour*, de l'italien *il vapore*. Ils disent aussi le *bacha* pour le *pacha*.

mides avec une société plus nombreuse et dans des conditions différentes, déterminées par a différence de la saison. Nous avons choisi un jour de pleine lune, et, le soir, à huit heures et demie, nous sommes partis du Kaire. A neuf heures et demie nous étions à Gyzah, et à onze heures et demie à la grande Pyramide. Aussitôt les domestiques étendirent une vaste nappe sur le sol et dressèrent un couvert complet. Nous nous mîmes à souper. Cela dura jusqu'à trois heures du matin, à grand renfort de foie gras et de volailles truffées, avec arrosement de vins de Champagne, de Bordeaux, de liqueurs, de café, etc. Vraiment, j'avais honte de cette débauche quand je songeais aux aulx et aux oig" ns que Choufou donnait pour leur nourriture à ceux qui élevèrent sa Pyramide. Je n'y pris qu'une part modérée, veuillez le croire, et, quand ce fut fait, je m'enveloppai d'une couverture, je me couchai sur le sable et je dormis profondément à la belle étoile et au clair de la lune pendant quelques heures qui me parurent bien courtes. Les Beddaoua sobres et les Européens *somno vinoque sepulti* ronflaient çà et là comme des Euménides. Il faisait jour déjà lorsque je m'éveillai. Comme je n'avais nulle envie de remonter sur la Pyramide ni de m'engouffrer à l'intérieur, je laissai faire ceux que ces violents exercices tentaient, pour visiter à mon aise les environs, le Sphinx, un temple, des sépulcres creusés dans le roc, et considérer de plus près les deux Pyramides de Chafra (Khephrem) et de Menkara (Mykerinos, Menkheres), celle-ci beaucoup moins grande que ses deux voisines, puis trois embryons de pyramides à côté d'elle. Je ne vous donne pas le détail de ces divers monuments : il se trouve partout et je ne pourrais que copier les livres.

Avant d'oser aborder les vénérables colosses de Gysah, je m'étais essayé à la familiarité des pyramides par un

visite à celles de Saqqara, de dimensions beaucoup moins imposantes. Peu de semaines après mon arrivée en Égypte, le 5 octobre 1865, sur l'invitation gracieuse de M. Edmond de R., le jeune Belge dont je vous ai parlé plus haut, je me rendis à sa dahabyeh qui stationnait à Boulaq et qui devait nous conduire en remontant le Nil jusqu'à Bedrechein. Après que mon hôte eut apaisé une sédition de ses matelots, nous pûmes déjeuner et mettre à la voile.

Nous laissons à notre gauche Toura, puis un couvent de moines koptes vivant là avec femmes et enfants, et nous ne tardons pas à apercevoir de loin sur notre droite les pyramides de Saqqara et de Dachour. Vers le soir, les matelots n'ayant rien à faire, s'accroupissent en rond à l'avant de la dahabyeh et entonnent une longue et monotone chanson que l'un d'eux accompagne du rhythme d'un petit tambour de basque.

Nous arrivâmes au maghreb à Bedrechein et nous dormîmes à bord en luttant avec désavantage contre les moustiques et les punaises. Le lendemain, au lever du soleil, nous prîmes les ânes que nous pûmes trouver, avec des ficelles en guise d'étriers et de bride, et nous quittâmes les bords du Nil pour nous diriger vers le désert et les pyramides. C'était le temps de l'inondation, et la campagne était sous les eaux. Nous cheminâmes sur une longue digue comme entre deux lacs immenses d'où émergeaient des arbres et des villages; puis nous traversâmes la forêt de Memphis où l'on faisait la cueillette des dattes et où je vis pour la première fois les huttes de paille dont je vous ai parlé dans une autre lettre. Arrivés à Saqqara, nous examinâmes d'abord la plus grande des pyramides dont la construction étrange est faite de cinq gradins en étage. Puis nous visitâmes un petit temple ou une chapelle, et nous y admirâmes

des peintures dont les couleurs sont encore d'une fraîcheur et d'une vivacité extraordinaires.

Mais ce qu'il y a de vraiment intéressant à Saqqara, c'est le Serapeum ou temple souterrain renfermant les sarcophages des bœufs Apis, au nombre de vingt-quatre, en granit noir, de trois à quatre mètres de largeur, et dont les parois latérales ont soixante centimètres d'épaisseur. Ce qui confond l'imagination, c'est que de pareils blocs, qui pèsent de quatre-vingt à cent mille kilogrammes, aient pu être introduits à cette profondeur. Le spectacle de ces sombres monolithes à la lueur rougeâtre et vacillante des torches est d'une originalité puissante, et, encore une fois, ce Serapeum est extrêmement digne d'être visité. Il a été découvert et déblayé par Mariette-bey, en 1850-51. Les sables, incessante marée, en ont déjà comblé les abords.

Si l'on veut avoir, tout près du Kaire, à deux heures au sud-est, une vue générale du désert, il faut aller à l'endroit appelé la *forêt pétrifiée*. Là, sur un vaste espace, dont on ne visite guère qu'une partie, sont couchés dans le sable des fragments innombrables, et dont beaucoup sont très-longs, de palmiers et de bambous véritablement pétrifiés on ne sait depuis quand ni par quelle cause. Le plus curieux, dans cette excursion, c'est assurément le spectacle grandiose et lugubre à la fois de cette immense mer sèche aux flots d'or où l'on voit parfois naviguer au large des files de chameaux au cou flexible et ondulant.

Il faut aussi visiter, à trois quarts d'heure de l'Abbasyeh vers le nord, le plus ancien obélisque de l'Égypte, celui du roi Osortasen de la douzième dynastie, dans le site d'On (*Heliopolis*, aujourd'hui Mataryeh). Le chemin qui y conduit est agréable et verdoyant. On trouve là aussi dans un jardin l'arbre dit *de la Vierge*, par

qu'une tradition kopte prétend que Yousef, Miriam et Yeshoua, fuyant en Egypte, se reposèrent sous son propice ombrage. Tous les dimanches, et particulièrement le jour du Cham-al-Nessim, cet arbre est le rendez-vous des Européens et des Levantins qui viennent faire là ripaille, boire, manger et dormir sur l'herbe, et dépouiller le pauvre vieux sycomore de ses feuilles et de son écorce pour en faire des reliques. Je n'ai pas besoin, n'est-ce pas, de m'amuser à discuter l'authenticité de la légende, celle du voyage de la misérable famille juive, l'identité de l'arbre, etc. Cela ne vous intéresserait pas beaucoup sans doute, et moi pas du tout.

J'aime mieux vous dire quelques mots d'un voyage que j'ai fait en bateau à vapeur sur le Nil, du Kaire à Alexandrie.

L'inondation de 1866, comme j'ai eu occasion de vous le dire, a été très-forte, menaçante même pendant plusieurs jours.

Ayant alors besoin de me rendre à Alexandrie, j'eus l'idée de prendre le paquebot de la compagnie Azizyeh, qui fait le service deux fois par semaine et part de Boulaq le mardi et le samedi. Je pus voir ainsi le fleuve dans toute sa majesté, couvrant les campagnes, baignant presque le pied des grandes Pyramides, et semblable à une mer d'où surgissaient de distance en distance des bouquets d'arbres, de sveltes palmiers dont on ne voyait guère que le panache, des villages perchés sur des monticules où ils avaient l'air de s'être réfugiés à la hâte, des digues, longs rubans noirâtres qui serpentaient d'une localité à l'autre et maintenaient entre elles les communications.

J'étais le seul Européen qui se trouvât sur le bateau ; les autres passagers étaient Arabes, Levantins ou Turks. Le *reïs* ou capitaine était un bonhomme sans

façon ni chaussettes qui commandait paternellement la manœuvre, se querellant pour un rien avec le dernier de ses matelots, sans aucun souci de la hiérarchie, et quand l'heure de la prière arrivait, quittait tout pour remplir le précepte du prophète, étendait son paletot sur la passerelle, se tournait vers la Mekke et commençait la pantomime et la psalmodie sacrées. Si, pendant la cérémonie, un détour du Nil changeait l'orientation, notre homme et son paletot, qui lui servait comme d'un tapis pour se prosterner, viraient de bord et se retrouvaient bientôt l'un et l'autre dans la place et l'attitude voulues par les rites.

L'insouciance et le peu de hardiesse de l'équipage et du *reïs*, la crainte qu'on avait de s'enfoncer dans les terres, faisaient qu'on ne voyageait point de nuit. On perdit aussi du temps à passer le Barrage, ou ce que les indigènes appellent *Foum-al-Bhar* (Bouche du fleuve). On couche devant Kafr-al-Zaiat. Nous arrivâmes à la tombée de la nuit. Je descendis à terre pour parcourir la ville. Elle a un aspect assez original : plusieurs rues sont couverte d'une charpente soutenue par des piliers de bois et autour de laquelle grimpent et s'enlacent des plantes dont le feuillage fait un ombrage salutaire et réjouit la vue. Il y a, comme partout, beaucoup de cafés, tenus par des Égyptiens ou par des Grecs. Comme au détour d'une rue je paraissais indécis sur la route à prendre, je fus abordé par un jeune Athénien qui se fit complaisamment mon *cicerone* et dont la société me fut très-agréable. Nous parlâmes de la Crète (ἡ ἡρωικὴ Κρήτη, comme disent nombre d'enseignes de restaurants ou d'hôtelleries), de la neutralité malveillante pour elle que gardent certaines nations occidentales, de l'avenir des Hellènes en Orient, etc. Nous parlions en italien ; car, si je puis lire assez correctement le grec moderne, bien

moins différent de l'ancien que l'italien ne l'est du latin, grâce à la sotte prononciation qu'on nous donne dans nos classes, je suis tout à fait hors d'état d'entendre un Grec de nos jours et de me faire entendre de lui.

Nous entrâmes dans un café grec où avait lieu une représentation de Karagheuz sous forme d'ombres chinoises. Celui-là était le vrai Karagheuz à qui rien ne manquait du principal et des accessoires; aussi, bien que le dialogue fût en turk, peu de détails m'échappèrent. Aucun n'est de nature à être consigné ici.

Cependant un de mes collègues a vu sur l'Esbekyeh, au temps où l'on célèbre la Nativité du Prophète, quelque chose de plus fort : le drame priapique de Karagheuz joué par des acteurs en chair et en os, munis d'appendices phalliques en bois d'une grandeur démesurée et se livrant à la pantomime la plus expressive au milieu d'un cercle de spectateurs de tout âge et de tout sexe, dont les rires étaient inextinguibles et parmi lesquels de bons pères de famille soulevaient dans leurs bras leur petite fille ou leur petit garçon pour qu'ils pussent mieux voir.

Vers dix heures du soir, mon aimable compagnon me reconduisit jusqu'à bord, et je fus dès lors livré aux bêtes, c'est-à-dire aux moustiques et aux cancrelats qui, de toute la nuit, ne me laissèrent pas un moment de repos dans ma cabine.

Le lendemain, le bateau se remit en marche de bon matin. Vers quatre heures, nous quittâmes le Nil pour entrer dans le canal Makhmoudyeh. A peu de distance d'Alexandrie, il fallut s'arrêter et passer la nuit, parce que, me dit-on, les coudes nombreux que décrit le canal rendent la navigation périlleuse dans les ténèbres. Au jour, nous nous remîmes en mouvement et nous vîmes bientôt les bords verdoyants du canal s'émailler de pa-

lais, de maisons de campagne, d'habitations de plaisance de toute espèce. Fort peu de temps après, nous étions arrivés à Alexandrie.

A mon dernier passage dans cette ville, tandis que je me promenais assez ennuyé sur l'éternelle place des Consuls, dont le nom officiel est maintenant place *Mohammed-Aly*, je m'arrêtai devant l'étalage d'un libraire ; et, dans la vitrine, je vis des livres grecs. Je me mis à en lire et à en copier les titres ; c'étaient :

M. le vicomte Ponson du Terrail :

Οἱ Γάνδινοι
ἢ
Κοινωνίας ἀπόκρυφα
Μετάφρασις
Ἰωάννου Χ. Κουρτέλη
Ἐν Κωνσταντινουπόλει
1866

A côté :

Ὁ Περιπλανώμενος
Ἰουδαῖος
Εὐγενίου Σύου
μεταφρασθεὶς ἐκ τοῦ γαλλικοῦ
ὑπὸ Ν. Δραγούμη
Ἐκδίδοται ἀναλώμασι Σ. Ἀνδρεάδου
Εἰς τόμους δέκα
Ἐν Ἀθήναις
Ἐκ τοῦ τυπογραφείου « Ὁ λόγιος Ἑρμῆς »
1861

Plus loin : Κορίννα ἢ Ἰταλία, Μυθιστορία τῆς κυρίας Σταελ Ἐν Σμύρνῃ 1864.

Ensuite : Οἱ Μοϊκάνοι τῶν Παρισίων, Μυθιστόρημα Ἀλεξάνδρου Δουμα, Ἐν Ἀθηναῖς 1864.

Voilà du grec on ne peut plus moderne. N'aimez-vous pas οἱ γάνδινοι et οἱ μοϊκάνοι, et n'êtes-vous pas ravi comme moi d'Εὐγενίου Σύου, de κυρίας Σταελ et d'Ἀλεξάνδρου Δουμα? Mais pourquoi diable n'a-t-on pas traduit en grec le nom de M. le vicomte Ponson du Terrail? Ce n'était pas plus difficile que de transformer les *Gandins* en οἱ γάνδινοι et *les Mohicans de Paris* en οἱ μοϊκάνοι τῶν Παρισίων. Vraiment, Πόνσων τοῦ Τεῤῥαίου eût été merveilleux, et M. Jean Kh. Kourtéli (κύριος Ἰωάννης Χ. Κουρτέλη) a manqué d'audace.

Reprenons notre propos.

Puisque je suis allé un instant sur les brisées de MM. Adolphe Joanne et Émile Isambert, en vous parlant des curiosités à visiter dans les environs du Kaire, je vous dirai quelques mots de celles que j'ai vues dans l'intérieur de la ville. Elles ne sont pas nombreuses. La plus grosse est la mosquée de la citadelle construite sous Mohammed-Aly sur le plan des mosquées byzantines, avec deux minarets longs et fluets représentant à merveille, comme le plus grand nombre des minarets, un flambeau avec sa bobèche, sa bougie et son éteignoir ; c'est sur la bobèche, c'est-à-dire sur le balcon du minaret que monte le muezzin cinq fois par jour pour nasiller et chevroter l'appel à la prière. La mosquée de la citadelle est à l'intérieur, comme Notre-Dame-de-Lorette à Paris, d'une richesse lourde, mondaine et de mauvais goût, qui devrait choquer la vraie piété musulmane.

On va voir à la citadelle le puits de Yousef Salah-ed-Dyn, que ce sultan, burlesquement appelé par nous Saladin, fit déblayer ou creuser, et dont, quoi qu'il en soit,

l'origine ne remonte assurément pas à Yousef-ben-Yakoub, le ministre du roi des Hyk-Sos, comme une tradition naïve le prétend.

Ce qu'il y a de plus beau à la citadelle, c'est le panorama dont on jouit à mesure qu'on s'élève sur la rampe qui y conduit : ici, tout le Kaire avec ses innombrables maisons terminées en terrasses et le méandre inextricable de ses rues, les deux cent cinquante ou trois cents minarets de ses mosquées ; là, les jardins d'Ibrahim-pacha, l'Esbekyeh, Boulaq, le Nil, Choubra ; d'un autre côté, un vaste cimetière, le désert, le Moqattam, l'Abbassyeh : puis, d'un autre côté encore, en deçà du fleuve, le vieux Kaire, le long aqueduc qui porte l'eau du Nil à la citadelle, la nécropole de l'imam Chafey, vaste amas de mosquées et de tombeaux dont plusieurs sont remarquables ; au delà du fleuve, la plaine cultivée, puis le désert et les pyramides de Gyzah, d'Abou-Siret de Saqqara.

Les mosquées du Kaire sont très-vantées. Il y en a, en effet, de fort belles dont vous trouverez partout la description ; celle de Haçan (il ne s'agit que du dehors, bien entendu) est extrêmement imposante. Les minarets sarrazins, finement sculptés, élégants ou majestueux, doivent être distingués des chandeliers de Stamboul dont je parlais tout à l'heure. Mais enfin, toute cette architecture, même dans ses spécimens les plus purs, m'a laissé au moins indifférent. Ne disons rien des mosquées bariolées de larges bandes horizontales alternativement blanches et rouges, des pans de murailles où l'on a peint des damiers à cases jaunes et blanches, des minarets grotesquement enluminés de rouge, de vert, de bleu, de jaune et qui de loin ont l'air de perches revêtues de la défroque d'Arlequin. Cette polychromie grossière n'est point de mon goût. Me bornant donc à juger les

monuments sérieux, je vous dirai que la vue de cet art froid et monotone, de cette architecture vide, aveugle, sourde, muette et morte, de ces édifices dont aucun ne semble fini, dont les ruines si neuves ont quelque chose de sale et de prosaïquement désordonné, ne présentent rien de grandiose et sont couvertes d'une poussière qui n'inspire aucun respect, je vous dirai que tout cela me glace et m'ennuie. Ah ! que notre art ogival du XIIIe siècle, si inférieur au grand art grec, est supérieur à celui-ci ! Dans nos cathédrales et nos hôtels-de-ville de cette époque, on voit, on touche, on sent la vie, la lutte, l'émancipation laïque qui rejette dans le passé l'esprit sacerdotal du style roman. Mais ici, les artistes, dont la race ne réagit pas contre la religion, chez qui, au contraire, l'une et l'autre sont en harmonie parfaite, se trouvent renfermés dans les limites étroites du convenu ou s'épuisent dans l'abondance stérile du détail. Ils dénaturent, ils rapetissent, ils mêlent au hasard de la fantaisie, sans mesure ni proportion, seules conditions du beau, des éléments étrangers qu'ils ne comprennent pas et qu'ils ne savent s'assimiler que très-imparfaitement. L'architecture byzantine, corruption de l'antique, fut à son tour corrompue par les Arabes. Ibn-Khaldoun, né à Tunis en 1332, mort au Kaire en 1406, a laissé échapper cet aveu, précieux à recueillir : « On observe que les peuples nomades, chez lesquels la civilisation ne fait que commencer, sont obligés d'avoir recours à d'autres pays pour trouver des personnes versées dans l'architecture. C'est ce qu'on a vu du temps du khalife Walid, fils d'Abd-el-Melek[1], lorsqu'il voulut élever une mosquée à Medyna, une autre à Jérusalem et une à Damas, où cette dernière porte encore son nom. Il fut contraint d'envoyer

1. 715 de l'ère vulgaire.

à Constantinople demander à l'empereur grec des ouvriers habiles dans la bâtisse, et ce souverain lui adressa effectivement des gens en état de remplir ses vues. » (Liv. v, chap. xxiv)[1].

Ajoutons qu'à toute époque il en a été ainsi chez les peuples sémitiques. La civilisation y commence toujours, ne s'y achève jamais, et ne s'élève point au-dessus d'un certain niveau assez bas. La devise éternelle de l'Orient, c'est :

... pendent opera interrupta...

3 août.

Je viens de lire dans une correspondance de l'*Indépendance belge,* datée de Paris, 20 juillet, ceci :

« ... La marche de l'empire ottoman dans la voie de la civilisation n'est plus contestable. Il vient de paraître à Alexandrie un journal intitulé *le Progrès égyptien*, destiné à aider l'Égypte à se mettre au niveau de l'Europe au point de vue des améliorations de toute sorte. »

Vraiment, il faut plaindre les gens qui écrivent, et qui croient, sans doute, de pareilles choses. Le *Progrès égyptien* ne dira que ce qu'on lui fera dire et n'aura pas plus de valeur que les quelques misérables feuilles françaises ou italiennes qui s'impriment au Kaire ou à Alexandrie. Tout cela est pitoyable.

J'aime mieux ces lignes d'une correspondance du 12 juillet que j'ai lue aussi dans l'*Indépendance belge*

1. On peut consulter sur les caractères généraux de l'architecture arabe, l'*Histoire générale de l'architecture*, de Daniel Ramée, pag. 1133-1143.

il s'agit du voyage de Jérôme Napoléon Bonaparte à Constantinople.

« .,. Le prince aurait rapporté de son voyage en Turquie l'impression que tout le fruit de la guerre de Crimée est perdu, et qu'elle est à recommencer si la France veut que l'empire ottoman soit sauvegardé d'une façon complète. »

Pauvre France! Espérons qu'on ne lui fera pas vouloir cela. Il y a assez longtemps qu'on la condamne à rouler des rochers de Sisyphe, qui lui retombent sans cesse sur les bras et qui finiront par l'écraser, si elle ne se dérobe à temps. Quant au *fruit perdu* de la guerre de Crimée, il faudrait, pour être perdu, qu'il eût existé ; et, à mon sens, cette guerre a été aussi stérile que tant d'autres.

Hier, le canon de la citadelle tonnait. Il s'agissait d'annoncer à l'Égypte que le sultan avait nommé vizir le fils aîné du vice-roi, l'héritier présomptif, selon la nouvelle loi, de la vice-royauté, Mohammed-pacha Toufyk. Combien Ismaïl-pacha aura-t-il payé cela à Constantinople? Voilà trois firmans qu'il achète à beaux millions comptant et qui, s'ils lui donnent l'illusion de se croire un peu plus indépendant au point de vue politique, consacrent et accroissent la dépendance de sa bourse, ou, pour mieux dire, de celle de ses bien-aimés sujets. Ce gros homme est un naïf qu'on amuse, passez-moi la plaisanterie, aux bagatelles de la Porte. Mon grand étonnement est que tous ces gens-là se prennent au sérieux, et qu'il y ait en Europe des personnes assez fourbes pour leur donner la réplique, et d'autres assez simples pour la leur donner de bonne foi.

La chaleur, très-forte, dit-on, cet été, en Europe, est extrêmement violente ici. Le coton est malade. De plus, l'épizootie de 1864-1865 recommence, et le bétail est

décimé. Si le choléra allait revenir? A tout hasard, Ismaïl-pacha s'est, comme de coutume, soustrait à la mauvaise influence du climat égyptien et il ne reviendra que vers septembre ou octobre. En l'attendant, on prépare, ainsi qu'on le fait chaque année, des illuminations. J'ai vu ce spectacle deux fois au Kaire. Dans les petites rues des quartiers arabes, on élève de chaque côté des portiques, des arcades qui s'allument le soir de mille feux ; des lustres pendent au milieu : on dirait des salons, de longues galeries de lumière ; avec la foule multicolore qui s'y presse, l'effet est extrêmement pittoresque. J'aime moins les illuminations européennes, isolées, individuelles, qui, si brillantes qu'elles soient, paraissent maigres à cause de la solution de continuité. L'année dernière, un vice-consul, familier du vice-roi, a dépensé vingt-cinq mille francs pour éclairer la porte et les fenêtres de sa maison ; il les aura bien rattrapés sous quelque forme que ce soit. C'est ce qu'on appelle donner un pois pour avoir une fève.

Toutes ces illuminations, on le pense bien, ne donnent nullement la mesure de l'enthousiasme populaire pour la personne sacrée du pacha. Chaque année, pendant son absence, on fait courir le bruit qu'il ne reviendra pas; qu'on lui a fait boire à Stamboul une tasse de café, qu'il est mort,... et les bons Égyptiens ajoutent généralement : « *In cha Allah, mat !* » (Plaise à Dieu qu'il soit mort!) Les plus avisés font ce raisonnement qui ne manque pas de justesse : un vice-roi d'Égypte est toujours très-bon pendant les deux ou trois premières années de son gouvernement ; c'est comme une lune de miel ; d'où il suit qu'il est à souhaiter qu'il meure au bout de ce temps, quand la lune commence à roussir pour faire place à son successeur. Ismaïl-pacha a de beaucoup dépassé ce te me, et il lasse la patience du

peuple obéissant ; c'est y mettre vraiment de la mauvaise volonté. Pour moi, je suis assez de l'avis des Égyptiens ; et si je ne craignais d'offenser mesdames les cuisinières, je leur comparerais messieurs les souverains qui, à leur exemple, font, comme on dit, *balai neuf* au début, et bientôt après... Mais c'est là l'histoire universelle. Il me paraît difficile de supprimer les cuisinières, tandis qu'il serait fort aisé aux peuples, s'ils le voulaient bien, de se défaire sans retour des souverains. Espérons que ce progrès élémentaire ne tardera pas trop à se réaliser dans notre Europe.

Revenons à des questions moins brûlantes.

Il y a trois jours, j'ai fait, en compagnie d'un jeune Napolitain de mes amis, il signor Alfonso M..., qui habite l'Égypte, une petite excursion qui n'a pas été sans intérêt. Nous nous étions levés bien avant le soleil, et, enfourchant des baudets, nous nous dirigeâmes à travers le désert vers la citadelle. Une lueur faible d'abord, puis croissant rapidement derrière la montagne Rouge, annonçait toutefois l'apparition prochaine de l'astre. L'horizon, vers l'occident, demeurait enveloppé d'une brume douce et légère. Un frais zéphir soufflait, nous stimulait et nous rendait dispos. Nous nous sentions pénétrés des puissances les plus énergiques de la vie, et c'étaient des tombeaux que nous allions voir ! Nous nous exaltions encore en fredonnant, moi, l'enfant de Paris, la *Marseillaise,* et mon compagnon, le fils du Vésuve, l'*Inno di Garibaldi :*

Aux armes, citoyens !...
. . . . . . . . . . .
Va fuor d'Italia, o stranier !
. . . . . . . . . . . . .

Hélas! je songeais quel est l'étranger qui souille encore le sol de la patrie italienne, et j'en ressentais pour ma patrie française une honte, un remords, une tristesse indéfinissables. Heureusement, notre amitié, puisée à la source pure des principes du droit, de la justice et de la vérité, n'avait rien à craindre des éclaboussures d'un vain et faux patriotisme, et elle planait sereine au-dessus de ces abîmes de haine et de misères que les gouvernements criminels creusent entre les peuples.

Le soleil se montrait; la brume se dissipait : nous vîmes se dérouler devant nous le panorama du Kaire, et au-delà le désert libyque avec les Pyramides. Celles-ci, comme baignées dans une lumière d'un rose tendre, avaient encore la tête voilée de blanches vapeurs qui descendaient parfois jusqu'à mi-corps, puis remontaient et s'évanouissaient; l'ombre et le soleil se jouaient capricieusement sur ces trois colossales faces triangulaires et les obscurcissaient ou les éclairaient tour à tour ou à la fois, en entier ou par parties. C'était un spectacle magnifique.

Bientôt nous entrâmes dans un vaste cimetière. Les flancs du Moqattam ne sont qu'une immense nécropole de ce côté de la citadelle et de l'autre. Ces solitudes, silencieuses à l'ordinaire, se remplissent de monde et de bruit aux jours du grand et du petit Baïram qui sont les *jours des Morts* de la population musulmane. Chacun vient à pied, à cheval, à âne, sur des chariots[1], portant de longues palmes vertes, pleurer, crier, gémir, puis se

1. Un de mes amis, M. Félix-Auguste Clément, peintre d'un talent remarquable, a représenté dans un beau tableau, qui malheureusement a été acheté en Égypte et y restera, toute une famille, hommes, femmes, enfants, esclaves de toute couleur, se rendant au cimetière un jour de Baïram sur un de ces longs chariots.

reposer, parler, rire, et enfin manger et boire sur les sépulcres de ses parents ou de ses amis. C'est à la fois une partie de douleur et de plaisir. Les tombes des familles riches sont entourées d'un mur de clôture et renferment une ou plusieurs chambres de réception dont l'une est réservée pour le harim. Les amis de la maison viennent rendre hommage aux morts et saluer les survivants qui leur font les honneurs de l'endroit en leur offrant des gâteaux, des confitures sèches et autres douceurs. A la porte, on distribue des aumônes aux mendiants. Dans la foule circulent des marchands, des chanteurs de carrefours, et l'on entend çà et là grincer le manége de grossiers chevaux de bois ou les chaînes d'une balançoire. On pourrait appeler cette solennité mixte une kermesse funéraire.

Nous prîmes un peu à gauche et nous gravîmes, entre la montagne et les grosses vieilles tours de la citadelle, un chemin taillé dans le roc qui ne manque pas d'une certaine grandeur sauvage. Puis nous redescendîmes, et nous nous trouvâmes sur l'autre flanc du Moqattam dans une nécropole beaucoup plus vaste encore que celle que nous venions de quitter. Là sont les mosquées et les tombeaux de l'imam Chafey, des Mamelouks, immense amas de ruines, image palpable et poignante de la mort. Quand nous eûmes traversé l'espace couvert par tous ces débris, nous vîmes dans le lointain, au milieu de la vaste plaine qui terminait à notre gauche le Moqattam, à notre droite le Nil, de grosses pierres blanches disséminées sans ordre, comme les matériaux d'un édifice à construire. En approchant nous reconnûmes que c'était le cimetière des Juifs du Kaire. Sur ces pierres sont gravées en noir des inscriptions hébraïques dont les caractères sont très-gros. Enfin nous arrivâmes au gracieux village d'Al-Baçatin, que nous dépassâmes

pour aller jusqu'à Toura. Nous avions le projet de visiter les carrières d'où ont été tirés les blocs dont se composent les pyramides de Gyzah. Mais on ne sut pas bien nous indiquer le chemin; il était neuf heures; il commençait à faire chaud, et nous revînmes sur nos pas et par la même route. Toutefois, avant de rentrer à l'Abbassyeh, nous voulûmes voir les trois mosquées-tombeaux de Kaït-bey, d'Al-Achraf et d'Al-Barkouk. La première est la plus remarquable; tout l'intérieur en est de marbre blanc et noir. On y montre une pierre sur laquelle on prétend vous faire vénérer l'empreinte du pied de Mohammed-'bn-Abdallah. Ces niaiseries sont de tous les cultes. La mosquée d'Al-Barkouk est la plus vaste et celle dont l'architecture est la plus grandiose; elle est précédée d'une sorte de cloître qui est vraiment beau.

Peu de jours après, j'allai, toujours dans la compagnie del signor Alfonso M., faire une promenade pédestre dans la montagne Rouge. Elle est située en face de chez moi, et il semblerait qu'en un quart d'heure on dût y arriver; nous mîmes néanmoins cinquante minutes en marchant bien pour monter jusqu'au sommet qui est peu élevé et d'où l'on a toutefois une assez belle vue sur le désert. J'ai remarqué souvent que la limpidité de l'atmosphère en Égypte trompe les yeux et fait paraître les objets beaucoup plus rapprochés qu'ils ne le sont en réalité. Nous trouvâmes dans les anfractuosités de la montagne un grand nombre de soldats égyptiens qu'on envoie là, en punition, extraire de la pierre. Ils gagnent à ce rude travail, sous un soleil implacable, de quinze à vingt centimes par journée.

2 août.

Ma santé s'est affaiblie de plus en plus. Si je veux sauver mon esprit et mon corps, il faut que j'abandonne ce terrible climat. C'est à quoi je viens de me résoudre. Voilà donc ma dernière lettre d'*Égypte*.

Je viens de parcourir le bazar de Khan-Khalil, dans le dessein d'acheter et de porter en Europe quelques brimborions orientaux. Je dis *orientaux* et non *égyptiens*, car l'Égypte ne produit rien. L'industrie y est nulle. Aussi, à l'Exposition universelle de 1867, a-t-on dû transporter une partie du musée des antiquités de Boulaq, la statue du roi Choufou ou Kheops, et les produits de l'industrie égyptienne d'il y a six mille ans. Quelle pitié!

Le lundi et le jeudi il y a dans le réseau de ruelles qui forment le bazar de Khan-Khalil une foule compacte et bigarrée où l'on doit se défier des mains trop habiles à fouiller dans les poches voisines ou à décrocher les chaînes de montre des gilets à leur portée. L'encan se fait d'une façon ambulante et tout à fait digne d'un peuple nomade. Les crieurs, ayant en main les objets à vendre, robes, manteaux, bouts d'ambre pour les chibouks, tapis, couvertures, etc., fendent la multitude en proclamant la mise à prix et chaque enchère successive. On les rencontre, on leur dit son mot, ils disparaissent, on les retrouve, et ils adjugent chemin faisant au dernier enchérisseur. Dans les boutiques, il y a de très-belles choses de Constantinople, de Damas, de Perse; mais tout est fort cher.

Alexandrie, 9 août.

Je prendrai la mer, ou plutôt la mer me prendra dans quelques heures.

En quittant l'Égypte, je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas eu le temps ou l'occasion d'aller dans le Saïd, jusqu'à Thèbes ou à Syène. Mais qui sait? Je ne renonce pas à l'idée d'assister à l'inauguration du canal maritime de l'Isthme de Suez en 1869. A cette époque, le chemin de fer de la Haute-Égypte sera terminé, et ce ne sera qu'un jeu de courir à la première cataracte.

En attendant, j'ai pris la résolution de m'arrêter à Messine, d'aller voir Palerme, de remonter à Naples, peut-être à Rome. Je vous écrirai de ces différents endroits[1].

1. Ces lettres, qui ont paru dans le *Musée universel*, trouveront leur place dans un volume subséquent, où nous réunirons nos Notes de Voyages prises en traversant divers pays.

# NEUVIÈME LETTRE

Paris, octobre 1868.

Me voici revenu, depuis longtemps déjà, à mon point de départ, heureux d'avoir entrepris

Un voyage en lointain pays,

plus heureux de me retrouver dans mon nid parisien. Montauciel prétend que la guerre est une belle chose quand on en est revenu. Moi, qui déteste la guerre et ne saurais la trouver belle ni avant, ni pendant, ni après, j'appliquerais volontiers cet adage aux longs séjours à l'étranger.

Quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi.

Je voudrais pouvoir ajouter, comme l'oiseau du fabuliste :

Mon voyage dépeint
Vous sera d'un plaisir extrême.
Je dirai : J'étais là; telle chose m'avint :
Vous y croirez être vous-même.

Je n'ose avoir tant d'ambition. Mais avant de laisser aller ces pages décousues que je n'ai garde d'appeler

un livre, je veux me recueillir un instant, rassembler mes souvenirs, grouper les diverses réflexions qui ont pu m'échapper tandis que j'étais en Égypte, et tirer enfin quelques conclusions des faits que j'ai constatés et des jugements que j'ai portés.

Bien des gens parlent volontiers de la régénération de l'Orient. L'Orient lui-même, a la prétention de se régénérer, ou, du moins, le petit groupe d'êtres hybrides qui préside à ses destinées, l'affiche à grand fracas au nom des populations qui ne s'en doutent ni ne s'en soucient, et n'y comprennent rien.

L'idée de cette régénération baroque et impossible, est basée dans l'esprit de ceux qui l'ont conçue sur une application plus ou moins complète de la civilisation occidentale aux Turks, aux Arabes, aux Persans, aux Chinois, aux Cochinchinois, aux Siamois, aux Japonais, à tous les groupes d'êtres si différents que le vulgaire confond sous l'expression générique et impropre d'Orientaux.

Quant aux grotesques individus qui, à Stamboul ou à Maçr-al-Kahira, se posent en réformateurs de leur pays, c'est aussi l'imitation, toute superficielle d'ailleurs, de notre civilisation qu'ils ont en vue et qu'ils poursuivent avec les intermittences naturelles au caractère mou et capricieux de leur race.

Il faut s'entendre un peu sur ce mot de *civilisation*. On en abuse tous les jours ; on abuse trop souvent de la chose, et les événements ont montré dans ces derniers temps qu'un tel abus est toujours une faute, parfois un crime.

Dans l'orgueilleuse conception de certains politiques de haut bord, la civilisation, c'est la leur : ils la tirent de la doctrine nazaréenne amalgamée de toutes les disparates qui ont concouru à la former de siècle en siècle,

et prétendent l'appliquer comme une panacée sur toutes les plaies, à tous les maux, en tous lieux et dans tous temps.

Il n'y a pour eux ni race, ni sang, ni sexe, ni âge, ni taille : ils tiennent magasin de confection religieuse, sociale et politique, sous la garantie du drapeau et des canons français ; et, que les vêtements soient trop étroits, trop larges, trop longs ou trop courts, peu leur importe : ces Procustes les font endosser de force à leurs victimes. Ils se proclament les apôtres de la civilisation ; l'univers doit servir de théâtre à leur apostolat. Ils ont donné des représentations en Crimée, en Syrie, en Chine, en Cochinchine, à Rome, au Mexique ; ils ont une succursale permanente en Algérie. Malheureusement les frais sont considérables, les bénéfices sont loin de les couvrir, et nous payons la différence.

L'intolérance essentielle du christianisme, après avoir amené les persécutions qu'il a d'abord subies, est devenue la source et le fondement du régime de terreur dont il n'a cessé d'épouvanter le monde depuis son triomphe.

Les chefs des Franks se firent, à partir de Hlodwig, les missionnaires armés de l'église catholique, apostolique et romaine, et c'est sans doute pour ses nombreuses campagnes au-delà du Rhin et le massacre de quatre mille infidèles Saxons à Verden non moins que pour la constitution du patrimoine de Saint-Pierre, que le grand Karl a été canonisé. Du XIe au XIIIe siècle, la folie de la croix fut toute française, et il était digne des gens qui n'ont pas honte de mêler les plis du drapeau de notre patrie à ceux de la bannière pontificale, de jeter nos soldats sur les grèves de l'extrême Orient,

. . . . pour venger je ne sais quels prophètes,
Dont on avait puni les fureurs indiscrètes.

En vérité, nous n'avons jamais compris que l'on s'apitoyât sur le sort des missionnaires. C'est librement, dans la plénitude de leur enthousiasme qu'ils volent au martyre, qu'ils le souhaitent, qu'ils le provoquent, en poursuivant le but pieusement égoïste de faire leur salut. Ceux-là aussi font la guerre pour ce qu'ils appellent des idées, et ils ont auparavant stipulé leur récompense : ils ont conclu ce marché avec le ciel. Toutefois, ils commencent naïvement par donner leur vie temporelle, comptant sur la parole de leur dieu qui leur doit en échange la vie éternelle. S'ils ont quelque mérite, il est tout entier dans cette naïveté, dans cette candeur et cette confiance d'abandon. Leur prêter l'appui du bras séculier, c'est leur enlever même ce mérite et rendre odieux des gens dont l'énorme simplicité d'esprit pouvait arriver à être touchante.

L'intervention de nos armes à la suite des massacres de Syrie paraît au premier abord mieux justifiée. L'exemple de la violence nous avait été donné et nous allions réprimer là les excès du fanatisme anti-chrétien. Depuis l'époque des croisades, la protection des chrétiens d'Orient a été dévolue aux rois de France qui se sont toujours parés avec un orgueil peu raisonné des titres vides et pompeux de *rois très-chrétiens* et de *fils aînés de l'Église*. Cette défroque râpée qu'on pouvait croire balayée pour jamais par la Révolution, a été retirée du tas, frottée et brossée par les divers gouvernements qui se sont succédé et elle figure parmi les costumes, décors et accessoires de l'administration actuelle.

En ce moment, les fins et les profonds haussent les épaules et nous donnent à entendre que nous avons bien de la bonté de prendre ces formules au sérieux ; que la religion n'est là qu'une étiquette ; que la clef des « *Lieux-Saints* » a pu, par exemple, servir de prétexte

à la guerre de Crimée, mais que là, comme partout ailleurs, il n'y a qu'une question d'influence politique.

Soit. Il est possible qu'à l'heure où nous battions les Russes, et pendant un certain temps après, l'influence française ait été prépondérante en Orient; il est possible que l'expédition de Syrie ait, sur le moment, frappé les Arabes d'une terreur salutaire. Mais il y a longtemps que l'impression de ces événements est effacée dans les pays où ils se sont produits, et, pour la renouveler, il faudrait tout recommencer, sans espoir d'obtenir des résultats plus durables. Les Sémites, les Tatars, les Slaves eux-mêmes, bien qu'ils soient très-supérieurs aux deux premiers groupes et se trouvent placés beaucoup plus près de nous dans l'échelle des races, se conduisent moins par la raison que par le sentiment et l'imagination. Celle-ci est extrêmement mobile et véritablement enfantine chez les peuples orientaux, et, si profondément qu'on cherche à y graver des idées et des principes, c'est un sable mouvant qui ne conserve aucune trace.

D'ailleurs, la force des armes est, de sa nature, éphémère et stérile. Le temps, la paix, l'exemple, la multiplicité des communications, voilà les vrais, les seuls apôtres de la civilisation et du progrès.

La civilisation est un objet d'exportation dont le placement ne peut se faire que dans des proportions extrêmement restreintes et au milieu des plus grandes difficultés. Les peuples à qui on la propose, même pacifiquement, s'en défient; et leur meilleure raison pour la repousser c'est qu'il n'en ont pas besoin, ou que, du moins, elle ne leur va pas. Chacun d'eux a la sienne; religion, état social et politique, art, littérature, tout ce qui constitue la civilisation, est le produit, l'œuvre de la race. Quand ce produit vient à s'épuiser, quand cette

œuvre menace ruine, et que la race ne trouve plus en elle-même de quoi renouveler les éléments de son existence et réparer les fondements de l'édifice qu'elle avait bâti, elle est condamnée à périr, et l'heure de sa mort ne dépend plus que de la dose de vitalité qui lui reste encore en propre et que nul secours du dehors ne peut augmenter ni fortifier.

La civilisation n'est, au fond, qu'une question de conformation anthropologique ; l'élévation morale et intellectuelle des races est en raison directe de leurs formes corporelles. Ce n'est pas à dire pour cela que d'heureux mélanges, pratiqués avec discrétion, ne puissent perfectionner un rameau par l'autre, une branche par la branche voisine, les races mêmes entre elles. L'élève et le croisement des hommes peuvent donner des résultats satisfaisants tout comme l'élève et le croisement des pigeons ou la culture et la greffe des poires. On peut songer à l'amélioration de l'espèce humaine comme à celle de l'espèce chevaline, et il serait bon de reprendre la devise antique : *Mens sana in corpore sano*.

Jusqu'à présent, les races se sont jetées violemment les unes sur les autres, se sont entre-détruites, se sont mêlées au hasard ; et, perfectionnement ici, abâtardissement là, tout n'a été qu'à l'aventure. La science de l'avenir doit modifier et régler ce chaos ; et dans le sein d'une même race, d'un même peuple, les familles en arriveront peut-être, sans ôter au sentiment, dont on ne peut supprimer le rôle dans la nature, la place qui lui est légitimement due, à ne s'allier que suivant des principes certains d'hygiène, de progrès pour l'esprit et pour le corps, de perfectibilité générale. C'est une harmonie qui doit s'établir, un concert où chaque voix ne donne pas la même note, mais celle que son timbre, son étendue, sa nature, et les modifications que l'art a

pu lui apporter, lui permettent de faire entendre.

Quelques obstacles qui s'opposent à la diffusion des lumières, il n'en faut pas moins porter partout avec nous notre flambeau, pourvu que nous nous bornions à éclairer doucement des yeux habitués aux ténèbres et que nous ne commettions pas le crime ou la maladresse d'allumer un incendie et de perdre sans retour ce que nous prétendions sauver. Le terrain est ingrat : ménageons lui nos semences, sans les lui refuser tout à fait.

Ce dont on doit se défier le plus, ce sont les apparences de civilisation occidentale dont savent se vernir les Orientaux. Il vient ici des Turks, des Egyptiens. Ces gens-là se frottent au monde parisien, s'enfarinent un peu de nos manières et de notre argot, boivent du vin, perdent au jeu, disent du mal de leur pays et se proclament les adorateurs les plus fervents des idées européennes. Allez les voir chez eux : vous les trouverez plus Tatars et plus Sémites que jamais. Le gouvernement égyptien, par exemple, envoie à grands frais des jeunes gens étudier en France, en Angleterre, en Allemagne, le droit, la médecine, toutes les sciences : au retour, ces malheureux sont employés en qualité de conducteurs de trains, de maîtres d'école ou d'agents de police, ou relégués dans la province de Fazoql, après la septième cataracte sur le Nil Bleu, et n'en reviennent jamais. « Il fallait un calculateur : ce fut un danseur qui l'obtint, » dit Figaro. Ces mots pourraient être la devise des administrations orientales. Il n'y a, dans ces sociétés, aucun esprit d'ordre, de méthode, de discipline raisonnée : le cerveau de ces peuples ne conçoit point d'idées générales. Il faut donc se mettre en garde contre les illusions trop généreuses que l'on pourrait concevoir et contre le vain espoir d'élever jamais les populations orientales au niveau des nations de l'Europe ou de l'Union américaine.

Ces considérations m'amènent tout naturellement à donner sur les écoles égyptiennes quelques détails que j'ai annoncés plusieurs fois.

Au mois d'août 1865, quatre professeurs choisis sur la demande du gouvernement vice-royal du Kaire par le conseil d'études et de surveillance de la mission égyptienne de Paris, se rendirent en Egypte et furent presque aussitôt mis en fonctions aux écoles créées par Ismaïl-Pacha à l'Abbassyeh.

J'ai dit il y a longtemps ce que c'est que l'Abbassyeh. Il y avait primitivement cinq écoles : *primaire*, *préparatoire*, *militaire*, *d'état-major* et *polytechnique*. On y a joint en 1865 une école de *droit administratif*.

En 1868, on a transporté les écoles primaire, préparatoire, polytechnique et de droit au Kaire, les trois dernières dans un vaste seraï appartenant à Moustafa pacha Fazyl. Les écoles militaires (infanterie, cavalerie, artillerie) et d'état-major seules sont restées au désert. En même temps le personnel enseignant et administratif de toutes, comme aussi le nombre des élèves a été sensiblement diminué. La discipline et la surveillance, déjà fort relâchées et fort insuffisantes, ont été extrêmement compromises, particulièrement pour les écoles transférées dans les bâtiments d'un harim tout à fait défavorables à l'installation d'un pareil établissement. Il est évident qu'à partir de ce changement de domicile et de la diminution du personnel des écoles, la faveur du maître s'est retirée de cette institution de fraiche date et que cette fantaisie vice-royale n'a presque rien conservé de son ardeur première.

Qu'on ne s'étonne point de me voir insister sur cette question d'instruction publique. Si la régénération de l'Orient était jamais possible elle ne le serait que grâce à une éducation forte, ou du moins proportionnée et gra

duelle donnée à la jeunesse. Il faut donc examiner quelles sont la valeur réelle des écoles égyptiennes, la nature de l'enseignement qui s'y dispense, la mesure dans laquelle la jeunesse est apte à en profiter pour l'avenir, et enfin les facilités ou les difficultés qu'offrent aux progrès et aux bons résultats de l'éducation publique, le caractère de la race et le milieu social qui en est le produit.

L'Égypte est la patrie du mirage. Sous les dehors les plus brillants, et en même temps les plus trompeurs, les écoles, à leur plus belle époque, n'ont été qu'une triste et misérable parodie, une source de dépenses énormes et improductives. Alors, trois mille quatre cent quatre-vingts enfants ou jeunes gens étaient nourris, entretenus, logés, et recevaient une solde, soit aux écoles de l'Abbassyeh, soit à celle d'Alexandrie. Le budget de l'instruction publique, montant déjà à quatre millions de francs, avait été augmenté du revenu d'un douaire (al-Ouaddy) acheté dix millions par le gouvernement du vice-roi à la compagnie du canal maritime de Suez. L'étranger, en visitant les vastes constructions de l'Abbassyeh, était frappé de l'air d'ordre et de propreté qui régnait dans les classes, dans les dortoirs, dans les cuisines; il contemplait la tenue militaire des élèves; et, si c'était un de ces chauvins français dont le nombre diminue heureusement chaque jour, mais beaucoup trop lentement au gré des gens sensés, il s'extasiait à la vue de cette belle jeunesse menée à la baguette et marchant au tambour. Mais s'il eût prolongé son séjour, s'il eût pu voir le fond des choses, comme les professeurs français appelés à enseigner dans ces établissements, il n'eût pas tardé à changer de sentiment : le vide de toutes ces apparences pompeuses et coûteuses; l'absence complète de véritable discipline et de méthode; l'inévitable stérilité de l'institution; pour tout système

pénal, le bâton appliqué à tort et à travers, sans mesure ni justice : aucune espèce de récompenses, si ce n'est deux froides distributions de prix qui furent présidées par le vice-roi ; un manque total d'esprit de suite se dénotant spécialement par l'habitude de déverser à tout instant des groupes d'élèves d'une école dans l'autre sans leur laisser le temps d'achever les cours, telles, entre mille, se fussent révélées à ses yeux les marques irrécusables d'une situation plus digne de pitié que d'admiration.

Rien de plus bouffon, au point de vue de l'ordre auquel nous sommes habitués dans notre Occident, que les us et coutumes du personnel administratif et enseignant des écoles. Aujourd'hui, par exemple, les cinquante élèves d'une classe ont besoin de papier pour écrire sous la dictée. Le professeur fait un bon que l'on porte au bey directeur de l'école. Le bey appose son cachet, et l'on va chercher le papier au magasin. Mais le magasinier n'est pas venu ce jour-là. On ne peut ouvrir la porte ni rien prendre sans lui : ce sera pour demain. Ces allées et venues ont employé les trois quarts du temps de la leçon : voilà une classe perdue. Le lendemain, le magasinier est à son poste et donne le papier. On vient le distribuer ; cette distribution dure pendant les deux heures de la leçon, ou peu s'en faut ; quand elle est terminée, on s'aperçoit qu'il n'y a pas de plumes. On retourne avec un bon chez le bey ; le bey est absent. Remise au lendemain. Ce n'est pas tout : le bey annonce qu'il n'y a pas de plumes au magasin et qu'il doit écrire au ministère. Alors il peut se passer quinze jours, trois semaines ou un mois, avant que le ministère ait examiné la demande du directeur de l'école, donné l'ordre d'acheter des plumes, et que ces plumes arrivent à l'école et soient enfin mises entre les mains des élèves.

Un jour, deux des professeurs français vont au ministère pour toucher leurs appointements du mois. On leur dit que le wakil est occupé et qu'il les prie de revenir le lendemain matin. Ils lui font répondre que le matin est le moment où ils donnent leurs cours à l'école. « Cela ne fait rien, réplique le wakil ; ils seront dispensés de leur leçon ce jour-là. »

On remplirait un volume du récit de pareilles niaiseries, et les plus disposés à l'indulgence en faveur de l'Egypte et de ses gouvernants, doivent bien convenir qu'il ne faut attendre aucun progrès sérieux d'un système aussi déplorable.

Pourquoi en est-il ainsi, et dans l'enseignement et ailleurs ? Pourquoi de si brillants mensonges cachent-ils des vérités si pénibles ? Pourquoi enfin, s'il n'y a point de remède au mal, cette condamnation à la décadence et à la mort ?

J'arrive ici à la question fondamentale de la race et du milieu social qui est l'œuvre de la race.

La population de l'Égypte, composée d'éléments multiples et disparates, consiste principalement en un fond sémitique que les couches étrangères à cette essence ont en s'y superposant, fort peu modifié. Laissons de côté le problème de la population ancienne que représentent d'un côté des descendants peu nombreux et d'ailleurs contestables et contestés, les Koptes, de l'autre, des types assez fidèlement conservés parmi les fellahouns du Saïd. Ajoutons seulement que, même dans l'ensemble encore mal défini des habitants de l'antique Égypte, tout le monde est d'accord pour donner à l'élément sémitique une place importante, soit antérieurement à l'invasion des Arabes Hyk-sos, soit par le fait et les conséquences de cette invasion. Pour nous en tenir aux temps modernes, la conquête d'Amrou et la longue domination

des Arabes ont complétement sémitisé l'Egypte. Les Turks ottomans qui y commandent depuis trois siècles et demi, ont toujours été en trop petit nombre dans le pays pour exercer une influence sérieuse sur la nature de sa population ; et en eussent-ils exercé une, elle n'eût pas été contraire à l'état de choses précédent, puisque ces barbares, tatars par le sang, sont sémites par l'islam qu'ils ont adopté sans y rien changer.

Qu'est-ce donc que la race sémitique? Quels sont ses caractères distinctifs? Quelle est sa valeur? Quelle est la destinée qui l'attend?

A l'état de peuples agglomérés, le rameau sémitique est aujourd'hui peu de chose. Dans les pays mêmes où il domine, il est, sauf en Arabie, plus ou moins croisé, ici de sang tatar, là de sang noir, plus loin peut-être de sang jaune. L'Arabie n'a guère que six millions d'habitants. En élevant à trente millions la totalité des Sémites, juifs, chrétiens et musulmans, répandus sur le globe terrestre, on exagèrerait probablement la vérité. Bien des causes diminuent ce nombre tous les jours : les mauvais gouvernements, la misère qui en résulte, les épidémies, l'ignorance, le peu de prix attaché à la vie humaine, la déplorable organisation de la famille, l'insouciance chrétienne et l'apathie musulmane.

On a reconnu que les races inférieures, soit qu'elles aient été détruites violemment par les races supérieures, comme la variété rouge de l'Amérique, soit qu'elles se mêlent et se transforment au point de n'être plus elles-mêmes, soit qu'elles doivent disparaître en vertu de toute autre cause, sont en décroissance sensible et constante. Il en est ainsi des Noirs ; il en est ainsi des Tatars, tout au moins des Turks Osmanlis ; il en est ainsi des Sémites. Nous ne savons pas assez ce qui se passe en Chine et au Japon pour nous faire une idée de l'état de

populations Jaunes. Nous connaissons mieux les Sémites que tous les autres, parce qu'ils sont plus à notre portée et par le rang qu'ils occupent dans l'humanité, puisque, de race blanche comme nous, ils forment seulement dans cette race un rameau plus ancien et moins parfait que celui auquel nous appartenons, et par la proximité relative des pays qu'ils habitent, et par les rapports permanents, et, pour ainsi dire, quotidiens, qui existent entre eux et nous. Eh bien ! il est certain que les Sémites sont dans une phase de dégénérescence que rien ne semble devoir arrêter, que tout précipite, et qui aboutira fatalement, dans la suite des siècles, à leur disparition.

Il faut toutefois s'expliquer. La race est, en grande partie, le produit du climat, ou, du moins, dès le moment qu'elle y dure et s'y perpétue, c'est qu'il y a entre son sang et le climat, une harmonie parfaite.

Si donc le climat où vivent les Sémites ne devait jamais se modifier, il n'y a pas d'apparence que cette race cessât d'exister. Mais rien n'est stable dans la nature ; et, parce que dans notre court séjour sur la terre, nous ne voyons rien changer, il n'en faut pas conclure que rien ne change en effet. Ce sont précisément les révolutions géologiques et les changements de climat qui en sont la conséquence, qui ont amené les migrations, les diminutions et les destructions des espèces animales et végétales.

Les Noirs ont couvert le globe : à quoi sont-ils réduits aujourd'hui ? Les Jaunes, purs ou mélangés, ont débordé à leur tour, puis se sont retirés comme un fleuve rentre dans son lit. Mais de pareils mouvements sont lents, exigent des siècles de siècles, et sont insaisissables à un être de passage comme l'homme. C'est tout au plus si, maintenant, la science arrive, en découvrant quel-

ques traces éparses d'un passé qui est tout une éternité, à deviner, à reconstruire et à se figurer ce qui a été, ce qui est et ce qui peut devenir.

Le rôle des Sémites a été grand dans l'humanité. A l'origine, ils se sont, eux aussi, répandus sur de vastes espaces. Ils sont entrés pour beaucoup dans la race complexe des Ibères : c'est peut-être à ceux-ci, en tout cas, á un mélange d'Ibères et de Jaunes où l'élément sémitique, soit seul, au début, par les Kariens, soit amalgamé plus tard avec d'autres, tenait une place importante, que l'Amérique dut sa population avant les cataclysmes qui la séparèrent du monde oriental et la firent oublier pour longtemps. A des époques postérieures, les Assyriens, les Khaldéens, les Phéniciens, les Carthaginois et, du VII^e^ au XII^e^ siècle de l'ère vulgaire, les Arabes, remplirent l'univers du bruit de leur nom. L'influence des Sémites sur les autres races et même sur le rameau aryan qui leur est supérieur, fut immense et presque toujours funeste. Le sentiment religieux, qu'ils communiquèrent aux Aryans, ne peut compter pour un bienfait. Il est vraisemblable que nous sommes redevables aux Sémites de l'écriture. Mais combien nous avons perfectionné ce don, et avec quel éclat apparaît ici la profonde différence des deux sangs!

L'esprit aryan considère l'écriture comme un signe matériel de la pensée, un véhicule puissant de la parole, un moyen, et rien de plus ; l'esprit sémitique attribue une valeur intrinsèque, une existence indépendante, une essence divine à l'écriture et en fait un but. Pour emprunter de vieilles expressions à la scholastique de notre moyen âge, l'esprit aryan est *nominaliste*, l'esprit sémitique est *réaliste*. Se payer de mots et en payer les autres, prendre et présenter les mots pour des choses, tel est le propre du Sémite ; voilà ce qui le rend dan-

gereux à l'humanité et le condamne lui-même à périr.

La race sémitique est faite pour le désert, pour l'état nomade. Son représentant le plus vrai, le plus noble, le plus complet, a toujours été et est encore l'Arabe bédouin (beddaouy, en arabe, signifie nomade). Son type héroïque fut Antara, de la tribu d'Abs, qui mourut peu d'années avant la venue de Mohammed et que le prophète regrette de n'avoir point connu. Ce fut parmi les Beddaoua que la langue arabe la plus pure, la plus élégante, la plus élevée, fut parlée, et il n'a pas cessé d'en être ainsi.

Ceux des Sémites qui ont adopté la vie sédentaire n'ont jamais pu la pratiquer qu'imparfaitement, leur naturel de pasteurs et de vagabonds reprenant toujours le dessus. Dans ces conditions, toutefois, ils ont fait un certain progrès et se sont élevés à un certain degré de civilisation ; mais ils ont bientôt trouvé dans cette voie les limites de leur étroit domaine, et ils n'ont pu aller au-delà. Depuis lors, ils descendent la pente rapide qui les mène à l'anéantissement. Ils le sentent, ils voudraient rebrousser chemin, s'arrêter du moins en route, et ils nous donnent, par leurs efforts impuissants, le spectacle le plus lamentable auquel on puisse assister.

Quoi qu'on dise et quoi qu'on fasse, le Sémite est un enfant voué à une enfance éternelle. Il fera toujours sérieusement des choses puériles et touchera puérilement à des choses sérieuses. C'est un peuple-femme ayant toutes les faiblesses de la femme ; beaucoup plus sensible que raisonnable, craintif, mystique, ami du mensonge et du merveilleux, ignorant du droit, nullement soucieux de la liberté, jouet du caprice et de la fantaisie, contemplatif, indifférent, nonchalant, ne connaissant point le prix du temps, bavard, criard, ergoteur, d'une mobilité excessive, d'une coquetterie achevée,

plein de distinction, de finesse et d'élégance, même sou- des haillons, séduisant, aimable, insinuant, caressant, félin, défiant, avide, rapace. Ses qualités et ses défauts, sa constitution physique et morale, le Sémite les doit comme tous les peuples, à son origine et à la série de modifications par lesquelles il a passé avant d'arriver à l'humanité et d'y former un groupe distinct. Il les doi en second lieu au climat qu'il habite et au régime d vie, qui est à la fois la conséquence de sa constitutio et celle du climat.

L'histoire naturelle de l'humanité est encore à faire e cette science, que l'on commence à soupçonner, est tro peu avancée maintenant pour qu'on en puisse recevoi un grand jour sur l'origine des différentes races et d leurs rameaux en général, du rameau sémitique en pa ticulier. Pourra-t-on jamais établir d'une manière q ne soit pas purement hypothétique, à travers quels éta transitoires le Sémite a dû se frayer une voie, dan quelles catégories d'êtres il s'est plus ou moins arrê de façon à en retenir des marques plus ou moins acc sées, pourquoi il est prolifique comme le poisson pourquoi il a le nez recourbé comme l'oiseau de pro par quels mélanges, par quelles affinités, ou par que suite de triages et de dégagements il s'est fait et est d meuré ce qu'il est, laissant les uns derrière lui, voyant plus tard dépassé par les autres?

Quant au climat, il est, au contraire, bien facile constater l'influence qu'il exerce. Celui d'Orient est e traordinairement énervant. Il est à remarquer que tout les races fortes, pour produire ce qu'elles avaient elles et pour monter au faîte de leur grandeur, ont en sortir et chercher des cieux moins bleus, un air pl rude, une nature plus sévère, qui les forçât au travail la lutte, à la vie. Si merveilleuses qu'elles aient pu êt

que sont les antiques civilisations de la Bactriane, de l'Inde, de l'Égypte, de l'Assyrie, à côté des hautes et harmonieuses civilisations de la Grèce et de Rome, à côté surtout du grand et beau spectacle que présentent les sociétés modernes des trois derniers siècles et de l'heure actuelle? Dans l'Inde, où elle est restée très-nombreuse, qu'est devenue la race aryane? Le climat a fini par arrêter son développement, tandis que ses congénères accomplissaient en Occident toutes les évolutions d'un progrès incessant.

D'un autre côté, les Européens ne s'acclimatent guère en Orient, et, si les colonies des diverses nations de l'Occident s'y maintiennent et s'y accroissent, c'est par le renouvellement des immigrations et nullement par la voie naturelle de la génération. Sous ces climats terribles, la nature inorganique, conservant un pouvoir qu'elle eut avec des limites plus étendues dans les phases antérieures de la vie du globe terrestre, domine encore bien plus qu'ailleurs les espèces animales et particulièrement l'homme. Les changements à un pareil état de choses ne peuvent être que très-lents, ainsi que nous le disions plus haut.

Le régime, comme le climat, importe beaucoup au développement physique et moral des peuples. Les Orientaux sont, en général, frugivores, et il est constant que les espèces frugivores sont moins fortes et moins intelligentes que les carnivores. Les Sémites, et particulièrement les Hébreux, ont un penchant prononcé pour l'ichthyophagie; aussi les maladies de peau les plus horribles sont-elles fréquentes parmi les juifs d'Orient. Les scrofules ravagent et abâtardissent la population égyptienne.

Ainsi tout démontre la dégénération et la décadence croissantes de la race sémitique. Cette race a fait au

monde tout le bien et tout le mal qu'il était en elle de lui faire, et l'on n'a plus rien à craindre ni à espérer d'elle

Il faut absolument nous arrêter un instant ici pour ré- pondre à une objection, grave en apparence, qu'on n manquera pas de nous faire, à laquelle nous avons song dès l'abord, et que nous aurions dû peut-être essayer d réfuter plus tôt. On nous dira : « En proclamant la diver sité et la hiérarchie des races, vous approuvez implicite ment l'oppression des unes par les autres, la réduction l'esclavage de celles-ci par celles-là ; vous subordonne dans une race un rameau à un rameau, dans un ramea ce peuple à cet autre, dans un peuple, tel groupe d'in dividus à tel autre groupe. Enfin, vous répudiez la li berté, l'égalité et la fraternité, et votre système condu tout à fait à l'aristocratie, à l'oligarchie. »

D'abord, il faut bien accepter la nature comme on l trouve. L'égalité plate de l'unisson est une chimère d conception sémitique ; il n'y a de réel et de producti que l'égalité harmonique de l'accord parfait dont l race aryane elle-même n'a fait la découverte que bi tard. Pythagore avait entrevu l'harmonie. Mais to resta dans le vague ; rien ne fut appliqué. La grand science musicale est née d'hier, et de provenance exclu sivement aryane. La tonique, la médiante et la dom nante, pour être échelonnées et ne rendre point même son, ne sont ni diminuées, ni opprimées, ni étou fées l'une par l'autre. Leur harmonie superposée fait un tout proportionné, fécond et beau. Dans tout les espèces, et l'humanité ne fait point exception, rencontre la diversité, l'inégalité. Il est incontestab que tout être, quel que soit son mérite individuel, p cela seul qu'il existe, a des droits primordiaux et i prescriptibles ; plus incontestable encore que to homme, par cela seul qu'il est homme, possède d

droits antérieurs et supérieurs à toute législation positive. Ces droits, qui les a sentis, devinés, trouvés, formulés, proclamés, conquis? La race aryane seule; et c'est ce qui lui donne une supériorité qu'aucune des autres ne songe à lui disputer, pas même, hélas! à lui envier. Mais est-ce une raison pour elle de les méconnaître dans ses sœurs moins parfaites et moins raisonnables qu'elles? Assurément non. Elle doit se souvenir qu'elle est partie du même point, d'aussi bas que les autres races, et il ne lui est pas permis de les mépriser ni de les opprimer, parce qu'en vertu de leur nature invincible et des obstacles insurmontables que cette nature leur opposait, elles n'ont pas atteint le même niveau et se sont arrêtées à l'une ou à l'autre des phases qu'elle n'a fait que traverser. C'est au savant et au fort à aimer, à protéger, à élever à lui l'ignorant et le faible. La théorie, que l'on construit avec peine, peut sembler parfois trop absolue; la pratique doit l'être et l'est, en réalité, beaucoup moins. Qui connaît au juste la limite imposée à chaque race? Portons donc partout, c'est un devoir pour nous et un droit pour nos frères moins heureux, la lumière de la civilisation, mais discrètement, pacifiquement, sans parti pris ni esprit de système. Ne prétendons pas imposer une panacée universelle; laissons chaque peuple comprendre, choisir, adopter ce qui peut lui convenir, et de ce flambeau qui doit éclairer ne faisons jamais une torche qui incendie. La triple et glorieuse devise, qu'on le sache bien, n'aura rien à souffrir d'une pareille manière d'agir. Saluons, aimons la vie dans ses plus humbles manifestations comme dans ses splendeurs les plus sublimes, dans la plante, dans l'animal, dans les êtres les plus énormes et lumineux qui peuplent l'espace incommensurable. Aimons et respectons l'humanité dans le dernier des Boschismen et des Botocudos comme dans l'a-

ryan du sang le plus pur. Cherchons l'équilibre, travaillons à l'harmonie : nous y arriverons par l'amour, et c'est ainsi que nous entrerons dans les voies de la nature, que nous concourrons à l'accomplissement graduel des transformations réservées aux espèces, et que nous aiderons à notre développement, à l'amélioration de notre race et à sa continuelle ascension vers un état de plus en plus parfait.

On parle d'aristocratie. Il en est une qui est la négation de toutes les autres, et qui est la seule naturelle, légitime, bienfaisante et éternelle : c'est l'aristocratie de l'intelligence et de la science. C'est à elle, en réalité, qu'a toujours appartenu et qu'appartiendra toujours la direction des destinées de l'humanité. Celle-là, tout le monde peut la discuter, l'examiner, la retourner de tous les côtés : elle n'a qu'à gagner aux investigations les plus minutieuses. Chaque jour, à chaque instant, elle est tenue de faire la preuve de tout ce qu'elle avance, et elle la fait, et son pouvoir est en raison directe de la vérité, de la clarté et de la solidité de son enseignement. Elle n'a jamais fait couler de larmes ni de sang, et ne se retranche pas dans des forteresses hérissées de canons : *sapientum templa serena*, les retraites de la science sont paisibles. Chacun n'y vaut que par soi-même. Elle se fait toute à tous, ne s'accorde pas un moment de repos, cherche, cherche sans cesse, trouve souvent, et donne à l'humanité une grandeur, une gloire et une félicité toujours croissantes.

Revenons à nos Sémites.

Ceux d'Égypte, comme j'ai eu occasion de le dire plus d'une fois, sont de véritables moutons, tondables et bâtonnables sans trêve ni merci, humbles et doux jusqu'à la lâcheté. Cette funeste douceur qui, en grande partie, vient du climat, se fait sentir jusque dans les animaux.

Pour ne citer que deux exemples, le buffle, si terrible partout ailleurs, se laisse, en Égypte, monter et conduire par des enfants de quatre ans, et le sanglier se laisse chasser et tuer avec une extrême complaisance.

Sur un peuple aussi mou, toutes les dominations ont pu s'établir sans peine et se maintenir sans effort. C'est du dehors seulement que leur sont venus l'obstacle et la ruine. L'antique Égypte avait dépensé toute son énergie à se défendre contre les Perses et à tâcher de les expulser. Elle y succomba, et il ne lui resta plus de force contre les invasions nouvelles dont elle fut à la fois la victime résignée et impassible : les Grecs succédèrent aux Perses, les Romains aux Grecs, les Arabes aux Romains, les Turks aux Arabes ; l'Égypte, piétinée par tant de conquérants, assista à sa honte comme à un spectacle dont elle eût été tout à fait désintéressée ; tout au plus la conquête musulmane fût-elle aidée par la haine religieuse des Koptes contre les Romains. Aujourd'hui, les Turks, faibles et peu nombreux, sont détestés en Égypte : leur autorité cependant n'y court aucun danger. Qu'un vice-roi rêve l'indépendance de sa dynastie et trouve au dehors des appuis pour l'aider à s'affranchir du tribut qu'il paie au sultan : les Égyptiens le regarderont faire et ne s'en mêleront pas. Qu'une puissance européenne s'empare de leur pays et détruise à la fois l'autorité du suzerain et celle du vassal pour y substituer la sienne : les Égyptiens ne défendront ni le sultan ni le *khédive,* comme on dit aujourd'hui. Ne sont-ils pas *moslemoun*, c'est-à-dire résignés à la volonté divine ? Qu'importe, pense le fellah, semblable à l'âne de la fable, qu'importe de quel maître je sois l'esclave, puisque je dois toujours porter mon bât ? *Clitellas dum portem meas ?*

Quelle organisation sociale peut donc être enfantée par une pareille race ? Une organisation bien simple :

cette sorte de communisme sauvage et brutal que présente l'esclavage de tous sous la tyrannie d'un seul. En Égypte, il n'y a rien hors de l'État, et l'État, c'est le prince. Le commerce extérieur de l'Égypte n'est pas très-considérable, et la plus grande partie n'en est pas aux mains des indigènes. L'industrie est nulle, ou peu s'en faut, et, si ce pays a brillé à l'Exposition universelle de 1867, ç'a été, comme je l'ai déjà fait remarquer, par les envois du musée archéologique de Boulaq, par les produits d'une industrie qui florissait sur son sol il y a quelque quatre ou cinq mille ans, la statue du roi Choufaou, et les bijoux de la reine Aah-Hotep. Il n'y a donc pour la jeunesse d'autre carrière que celle du service de l'État, c'est-à-dire de *Son Altesse*. Mais *Son Altesse* est très-capricieuse. Elle appelle, pour la montre, des professeurs européens. Elle envoie, pour la parade, des jeunes gens étudier à grands frais le droit et la médecine en Europe : au retour, cette élite des Égyptiens en sera la plus malheureuse portion, la plus suspecte au maître pour les *idées européennes* dont elle aura pu être plus ou moins imbue, la plus exposée à être envoyée en exil, aux galères, ou à la mort, ce qui est tout un. Ceux qui échappent à ce cruel traitement ne seront guère mieux partagés : ceux qui auront étudié la médecine seront mis dans la marine, tandis que des cuisiniers pourront devenir médecins ; ceux qui auront apporté de Paris le diplôme de licencié en droit seront employés dans les télégraphes, à la police, ou aux chemins de fer.

Il faut dire aussi que l'intelligence des indigènes, même des mieux doués par la nature et des plus cultivés par l'éducation, n'est guère favorable à l'élévation du niveau général des esprits et à une renaissance sérieuse de la civilisation sur les bords du Nil. J'ai remarqué par-

tout, et particulièrement aux écoles, que l'intelligence des jeunes Égyptiens est assez développée, assez vive, et paraît assez susceptible de fécondation vers l'âge de quinze ou seize ans. Dès qu'ils ont dépassé cette limite, leur intelligence se rétrécit, s'alourdit, se stérilise, et l'on n'en peut plus tirer grand'chose. Ils achèvent ainsi leur vie dans une sorte d'abrutissement relatif. Ce recul de l'intelligence devant le progrès de l'âge s'explique sans doute par les mœurs, par l'éveil prématuré des sens et la satisfaction légale et publique qui leur est donnée. Il n'est pas rare de voir un élève, qui ânonne le *b*, *a*, *ba* dans une école préparatoire, polytechnique ou administrative (ces noms pompeux ne sont que de vaines étiquettes), sortir le vendredi pour aller voir dans son harim ses deux femmes et ses trois ou quatre enfants.

On pourrait encore trouver à ce phénomène une autre explication tirée d'une loi naturelle qui semble marquer la limite extrême, le *nec plus ultra* de chaque race, de chaque espèce, dans la route du progrès. Peut-être doit-on appliquer aux diverses races humaines inférieures à la race aryane, ce qui s'observe dans les espèces simiennes anthropoïdes.

« ... S'il est vrai, dit Mme Clémence Royer dans son très-remarquable livre de l'*Origine de l'homme et des sociétés*, que les transformations ou phases de la vie embryonnaire nous retracent les phases correspondantes parcourues par l'espèce elle-même, nous devons croire que, tandis que la race humaine a progressé constamment vers un type de plus en plus élevé, l'espèce des orangs a suivi à travers la suite des âges, au contraire, une évolution rétrograde qui l'a fait redescendre vers un type de plus en plus bestial, et qu'à une époque plus ou moins reculée, les ancêtres de l'orang étaient plus rapprochés du type humain qu'aujourd'hui.

« Ce fait est du reste loin d'être particulier à l'orang, mais paraît être une loi très-générale chez les grands singes anthropomorphes, le gorille, le chimpanzé surtout, qui tous subissent également vers l'âge adulte une sorte de métamorphose rétrogressive ; c'est-à-dire que, chez ces genres, tandis que le crâne s'arrête dans son développement vers l'âge adulte, les parties de la face et la mâchoire surtout, continuent de s'accroître, de manière que, le crâne facial prédominant de plus en plus sur le crâne cérébral, l'angle facial subit avec les années une diminution sensible et continuellement croissante. La même transformation rétrogressive s'effectue dans leurs facultés mentales, dans leurs instincts. Ainsi, tandis que le jeune orang, le jeune chimpanzé, même le jeune gorille, sont doux, dociles, éducables, dès qu'arrive l'âge adulte, ils prennent un caractère sauvage et féroce, répondant à une physionomie de plus en plus brutale et repoussante.

« Le petit du singe diffère donc beaucoup moins de l'enfant, que le singe adulte ne diffère de l'homme ; et les crânes de jeunes singes, même d'espèces considérées comme inférieures et comme bien éloignées de l'homme à l'âge adulte, peuvent donner un angle facial supérieur à celui qu'on observe chez certains représentants de l'espèce humaine[1]... »

Qu'on ne pense point qu'en faisant cette citation, je veuille me donner le malin plaisir de comparer plus ou moins spirituellement les jeunes Égyptiens ou les jeunes Turks à de jeunes singes, orangs, chimpanzés ou gorilles. Ma pensée est plus sérieuse. plus scientifique ; et en constatant dans l'intelligence et aussi dans le type physique de races inférieures à la race aryane, telles que

1. Pages 127, 128, 128.

les races sémitique et tatare, un arrêt de développement qui se produit à une certaine époque de la vie des individus, je crois pouvoir tirer de ce que la nature, partout identique et constante à elle-même, opère dans quelques espèces, des conclusions légitimes ou, tout au moins, des analogies vraisemblables pour toute la série des êtres.

Loin que les Orientaux aient conscience de leur infériorité ethnique ou individuelle, ils sont, au contraire, comme tous les peuples chez qui la sauvagerie, plus ou moins mal barbouillée d'un badigeon européen, domine réellement, pleins d'une vanité excessive qui déborde dans toutes leurs actions, dans toutes leurs manières, dans toutes leurs coutumes.

C'est uniquement par vanité et avec le cachet de puéri-
ité qui marque le caractère oriental que le vice-roi
l'Égypte Ismaïl-pacha, s'est engagé dans une politique
ans issue, à l'égard de la Porte, prodiguant les millions
u'il tire de ses sujets à force de coups de bâton pour
ayer à la Turkie des titres insignifiants et des firmans
ıntastiques, demandant ridiculement une indépendance
u'il n'a ni le courage ni la force de conquérir, cousant
vec du fil blanc des intrigues misérables qu'il a la fa-
ıité de prendre au sérieux, reculant devant son suzerain
ec une platitude qui n'a d'égale que la présomption
vec laquelle il s'était avancé, se donnant, comme n'im-
orte quel prince européen, le luxe de faire attenter à
s jours, et, pour comble de folie, *haussmannisant*, la
lle des Mille et Une nuits.

C'est par vanité que les Égyptiens n'accomplissent au-
ın acte de la vie sans y associer le public et y mêler
ıelque cortége. On circoncit un enfant : la malheureuse
tite victime, couverte d'oripeaux, est promenée sur un
ıeval en grande pompe et au son des instruments par

toute la ville. On marie une fille : on l'enveloppe et on la ficelle dans un châle rouge qui lui enlève la vue et la respiration, et, dans cet appareil, on la conduit de rue en rue, sous un dais en mousseline rose, guidée dans sa marche aveugle et chancelante par deux vénérables matrones, toujours au bruit des instruments les plus sauvages ; de temps en temps, le cortége s'arrête, et des hommes, les premiers venus, se livrent à une sorte d'escrime avec de longs bâtons. Tandis que la fiancée est ainsi fêtée, le fiancé fait de son côté une promenade analogue entouré de ses amis. Il a eu soin auparavant de faire placer sur des chariots tous les objets mobiliers qu'il apporte à la communauté, diwans, coussins, matelas, *fanous* ou lanternes, coffres peints, tapis, ustensiles de cuisine, etc., et de faire parcourir à tout ce ménage un long itinéraire, afin que chacun puisse avoir une idée de sa richesse. Les beys et les pachas ne dédaignent pas ce genre de cérémonie, et j'ai vu parfois vingt-cinq ou trente chariots ainsi chargés, étaler aux yeux des passants ébahis, les trésors de tel ou tel personnage. Dans les mariages riches, la promenade de la fiancée se fait en voiture ; le véhicule où se trouve l'héroïne de la fête est toujours recouvert d'un cachemire. Un orchestre assourdissant ouvre la marche.

Vain et puéril, le caractère oriental, sémitique, arabe est, par une conséquence naturelle, extrêmement mobile. Les pays d'Orient étant livrés à toute la brutalité du despotisme, que l'on appelle, par un euphémisme récent, le gouvernement personnel, il suit de là que rien n'y est stable, que tout y est fantaisie, caprice, bon plaisir, et que la vérité d'aujourd'hui n'y est plus celle d'hier et n'y sera pas celle de demain.

De tout temps, l'Égypte a passé par l'alternative des vaches grasses et des vaches maigres. Ça été, de 186

à 1868, le tour des vaches maigres. On dit que depuis ce temps les vaches grasses sont rentrées en scène, mais timidement, et pour ne se montrer qu'un instant.

Il y a quelques années, à la faveur de la guerre civile qui déchirait l'Union américaine, la culture exagérée du coton produisit en Égypte une prospérité exorbitante, factice, et, par cela même éphémère. Naturellement, tout atteignit bientôt un enchérissement extraordinaire ; une spéculation éhontée porta les choses à l'excès, et les objets de première nécessité comme les objets de luxe, furent véritablement hors de prix.

L'intensité de ce mouvement anormal était encore accrue par l'affluence considérable de population qui se ruait au grand travail du percement de l'Isthme.

En 1864, une épizootie fit périr huit cent mille têtes de bétail dans toute l'Égypte ; en 1865, le choléra éclata. Les difficultés de la vie matérielle augmentèrent encore. Mais, par suite de l'apaisement de la lutte en Amérique, les cotons égyptiens perdaient rapidement de leur importance et tendaient à retomber dans la paisible obscurité d'où les avait tirés un événement imprévu. Une crise commença, grandit pendant longtemps, et eut des effets désastreux.

Tout est relatif. Si la fièvre du coton et la fureur des spéculations hasardeuses n'avaient pas saisi l'Égypte, n'étant pas montée si haut, elle ne serait pas descendue si bas ; il n'y eût pas eu, à proprement parler, de crise, et le pays n'eût eu à souffrir que des maux qui lui viennent de son détestable gouvernement et de son administration dévastatrice. C'est là sa plaie permanente et incurable. Encore une fois, chez les peuples de race sémitique et chez ceux de race tatare, la conscience vraie du juste et la notion exacte du droit n'existent pas. Les idées de faveur, d'arbitraire, de grâce, en tiennent la

place, et, dans les bibles que ces peuples ont produite[s] ou adoptées et d'où découle leur civilisation, on ne trouv[e] pas autre chose. Il ne faut jamais perdre cela de vu[e] quand on s'occupe de l'Orient.

Les faits de chaque jour sont d'ailleurs de nature à l[e] rappeler à tout le monde, et particulièrement aux Eu-ropéens qui ont des rapports d'affaires avec le gouverne-ment égyptien. Il est bien rare que, dans de tels rap-ports, on n'ait pas à souffrir des désordres et de l'incuri[e] des administrations orientales, et de la mauvaise fo[i] turke ou arabe, *fides punica*, à propos de tout ce qu[i] n'est pas stipulé par contrat, sans contestation possible. On n'a que l'embarras du choix pour citer des exemples.

A l'époque où Nubar-pacha était ministre des travau[x] publics, une grande maison de Paris, qui avait trait[é] avec la direction des ponts et canaux d'Égypte [pour] la construction de différentes machines, de portes d'écluses, etc., eut fortement à se plaindre de l'indo-lence et du mauvais vouloir du gouvernement égyptien. Il y avait à régler une misérable somme de dix-sept [à] dix-huit mille francs. Les lenteurs calculées de l'admi-nistration impatientèrent le représentant de la maiso[n] française qui menaça de faire suspendre les travaux. O[n] n'en tint compte, et l'affaire n'avança point. Il fit sus-pendre comme il l'avait annoncé; on se montra surpri[s] mécontent. Il fixa un délai après lequel il renverrait e[n] Europe le matériel de construction; on n'y voulut pa[s] croire, la somme ne fut pas payée, et le matériel repri[t] le chemin de la France. Comme il s'agissait de porte[s] d'écluses sur le canal Makhmoudyeh à Alexandrie, l[e] dommage causé par l'interruption des travaux était con-sidérable, et le vice-roi prétendit qu'il y perdait troi[s] mille francs par jour. A qui la faute en était-elle?

J'ai parlé dans une de mes lettres de Halim-pacha

oncle de vice-roi et son ennemi acharné. Le récit des actes de mauvaise foi de cet homme remplirait des volumes. Sa réputation à cet égard était tellement bien établie en Égypte avant son expulsion de ce pays qu'un encadreur ne voulut jamais redorer pour lui un cadre sans régler auparavant la commande et le prix par un contrat. Il y a environ six ans, il entra en relations avec un peintre français d'un talent distingué, M. F.-A. Clément, qui était venu passer trois ou quatre années en Égypte, l'y retint, lui fit des commandes de tableaux dont l'exécution devait absorber quinze ou vingt ans de la vie d'un artiste, l'installa dans une de ses maisons à l'avenue de Choubra, lui fit construire un atelier provisoire en attendant l'atelier définitif dont il avait demandé et reçu le plan, et confirma ses commandes dans plusieurs lettres qui portaient pour suscription : *A Monsieur Clément, peintre d'histoire de S. A. Halim-pacha.* Malgré tout cela, un beau jour, l'honnête prince arrête tout travail, nie effrontément toutes les commandes qu'il a faites et dont l'artiste a les preuves en main, et lui refuse tout paiement et toute indemnité pour les frais qu'il a déboursés, pour les dettes qu'il a contractées, pour son avenir qu'il a engagé au service de la capricieuse altesse. L'affaire est aujourd'hui soumise au jugement du tribunal civil de la Seine [1].

Pour compléter le portrait de Halim-pacha, ajoutons que cet individu, qui est franc-maçon, a déclamé récemment, dans une loge de Stamboul, en faveur de la liberté, de l'égalité et de la fraternité, et a donné ainsi

1. Le prince a perdu depuis en première instance et en appel; mais il ne veut pas payer à M. Clément la somme à laquelle il a été condamné et le gouvernement de l'ordre moral n'a pas eu assez de prestige pour faire exécuter les arrêts de la justice français.

le spectacle d'une ridicule parade à laquelle des niais ou des fripons peuvent seuls se laisser prendre ou feindre d'être pris. On vient d'arrêter, à Stamboul aussi, un secrétaire de Halim, un certain Papon[1], escroc de la plus dangereuse espèce qui se cachait sous le brillant pseudonyme de *marquis de Sart.* Le maître n'ignorait pas les antécédents du secrétaire, et un personnage italien considérable lui avait donné à ce sujet des renseignements et des avertissements dont il n'avait pas tenu compte. En général, les princes, orientaux ou occidentaux, préfèrent d'adroits misérables, qui ne leur refusent aucun genre de service, à d'honnêtes imbéciles qui ont des scrupules gênants.

Y a-t-il à s'étonner qu'avec de tels éléments sociaux et de pareils errements le gouvernement égyptien ait été contraint à payer en quatre ans, soixante-douze millions d'indemnités? Mais qu'importe? l'Égypte est riche ; et la machine pneumatique que l'on appelle un gouvernement continue à pomper l'air et les sucs vitaux du pays. L'Égypte, cependant, agonise et râle, et l'on pompe toujours. Ces maladroits finiront par tuer la poule aux œufs d'or. Et après? Après il viendra de toute nécessité une puissance européenne qui galvanisera la morte, qui la ressuscitera à son profit, pansera ses plaies, et la morte ne s'en plaindra pas. Le peu de personnes intelligentes que l'on compte parmi les indigènes sont toutes de cet avis et aspirent à une domination européenne. Les Turks sont depuis longtemps jugés et condamnés. Les Arabes, ou, si l'on veut, les Égyptiens, sentent la décadence irrémédiable et l'impuissance absolue de leur sang mêlé, abâtardi, usé. Il ne reste d'espoir qu'en l'Europe.

1. Voir le journal *le Peuple* du 12 juin 1869.

Mais qui viendra d'Europe ? La France ? Ah ! Elle se-
rait la mieux venue, la plus joyeusement accueillie dans
ce pays. Son passé, ses traditions, son intérêt, tout la
convierait à une prise de possession facile et avantageuse. Mais après qu'elle aurait débarqué avec tambours
et trompettes, le sabre à la main et le plumet en tête,
après que tout serait fini, conquis et pacifié, elle ne voudrait lâcher aucun de ces accessoires ; pour aller, venir,
boire, manger, dormir, elle garderait imperturbablement son plumet, son sabre, ses trompettes et ses tambours ; et tandis que, pour veiller au salut et à la conservation de l'Égypte, il suffirait de deux hommes et de la
moitié d'un caporal, elle ferait de cette terre si douce à
tous ses conquérants une caserne, un camp, et, tôt ou
tard, comme de l'Algérie, un théâtre de misère, de famine et d'anthropophagie. Ou, pour qu'il en fût autrement, il faudrait que la France se délivrât de beaucoup
de choses et de quelques gens.

L'Angleterre ! L'expédition d'Abyssinie, si bien menée,
si lestement faite, si heureusement terminée, l'a mise en
Égypte sur le pied d'une influence prépondérante. Si
une puissance européenne doit s'établir en Égypte, et la
chose est fort vraisemblable, toutes les chances, dans
l'état actuel du monde, sont pour l'Angleterre [1], puisque
la France, telle qu'elle est aujourd'hui, ne peut, ni apparemment ne veut se mettre en avant. Au temps de
l'expédition dirigée contre Thadros, les Anglais agissaient en maîtres dans les États vice-royaux d'Ismaïl-Pacha. Au mépris des traités de 1840, des corps de
troupes anglaises traversèrent en armes l'Égypte d'Alexandrie à Suez. Dans cette dernière ville, le gouverneur

[1] Les événements de la fin de l'année 1875 ont donné pleinement raison à ces prévisions.

égyptien ayant, après en avoir référé au Kaire, refusé d'ouvrir un magasin au commandant anglais, celui-c fit venir quelques-uns de ses hommes, leur ordonna d'enfoncer la porte et prit possession de l'endroit sans plus de cérémonie. Autre fait : le gouvernement égyptien devait à des mécaniciens anglais pour indemnité ou à tout autre titre une somme de cinq mille livres sterling ; le payement, comme toujours, se faisait attendre. Le consul d'Angleterre n'hésita pas à saisir d'abord dans la caisse de l'*Oriental and peninsular company* une somme équivalente qui appartenait au gouvernement égyptien, et informa ensuite ce dernier que les mécaniciens étaient payés. Enfin la Grande-Bretagne a gardé l'hôpital fortifié qu'elle avait construit à Suez pour les besoins de l'expédition d'Abyssinie. Viennent des complications orientales ou occidentales, elle étendra la main sur toute l'Égypte et se l'appropriera... en attendant. Il n'y aurait rien d'étonnant à ce que l'Angleterre, aujourd'hui protectrice acharnée de l'Empire ottoman et amante passionnée du *statu quo,* changeât de visée, et se montrât plus traitable si, d'une manière quelconque, elle devenait maîtresse ou arbitre des destinées de l'Égypte. Elle pourrait alors fermer les yeux sur ce qui se passerait à Stamboul et sur le Danube, laisser la Grèce achever sa renaissance, la Russie asseoir sa suprématie, l'Italie se développer, l'Autriche chercher là comme partout des compensations, sans peut-être les y trouver davantage, les États-Unis, inaugurer leur politique européenne, la Prusse, à la faveur de tous ces événements, poursuivre et consommer l'accomplissement de son œuvre, et la France... Faut-il croire qu'ayant sur une joue reçu le soufflet de 18[illegible] elle consentirait à tendre l'autre joue pour en recevoir un mille fois plus honteux et plus violent?

La *Gazette de France* s'émouvait, il y a quelques mois, sur la foi d'un article et d'une correspondance de la *Gazette du midi*, de l'influence sans cesse croissante de l'Angleterre en Orient et particulièrement en Égypte, à propos du canal maritime de Suez. Ce n'est pas d'aujourd'hui que nous sommes édifiés sur le triste état de l'influence française en Égypte et sur l'insignifiance de la politique du gouvernement des Tuileries en Orient. Il y a déjà longtemps que nos consuls généraux à Alexandrie sont au-dessous de leur mission, et c'est là le moindre reproche qui puisse leur être adressé. D'un autre côté, rien n'égale la nullité des résultats produits par la mission militaire dont les débris sont encore, à ce que je crois, dispersés au Kaire ou à Alexandrie. Dans un tel état de choses, le champ a été laissé complétement libre aux Anglais, et il n'y a pas à s'étonner qu'ils en aient profité.

Le correspondant alexandrin de la *Gazette du Midi*, cité par la *Gazette de France*, après avoir énuméré les divers avantages concédés ou sur le point de l'être à la *Great oriental Company* relativement à l'Égypte, s'exprime ainsi :

« Ne croyez pas que les projets de l'Angleterre s'arrêtent là. On dirait qu'elle prend à cœur d'enlever à la France et à sa colonie algérienne toutes les chances de profits que leur offrait le percement de l'isthme.

« La côte de la régence de Tripoli, qui s'étend entre la Tunisie à l'ouest et l'Égypte à l'est, possède plusieurs refuges contre les mauvais temps, mais tous en face d'une terre déserte. Vos marins qui fréquentent ces parages connaissent bien la rade de Bomba et surtout le port naturel de Tobrouck, vaste bassin très-sûr, d'un accès facile et accessible aux navires du plus fort tonnage.

« Tobrouck est aujourd'hui une misérable bourgade qui ne compte certainement pas plus de cinquante familles, vivant exclusivement du produit de la pêche, et toutes dans un état de très-grande misère. Un firman du sultan vient d'autoriser, vous le savez sans doute déjà, le bey de la régence de Tripoli, Ali-Riza-Pacha, à faire de Tobrouck un établissement maritime de premier ordre. La *ville* est érigée en chef-lieu d'arrondissement et son port est déclaré *port-franc*.

« Pendant dix ans, les familles qui viendront s'établir à Tobrouck seront affranchies de tout impôt et recevront en outre gratuitement du bétail pour la culture des terres, des semences, les matériaux nécessaires pour construire des maisons et leur nourriture pendant la première année.

» Ali-Riza-Pacha, qui est un homme actif et intelligent, doit se rendre très-prochainement sur les lieux pour ordonner lui-même la construction d'un lazaret, d'une caserne et d'un arsenal maritime.

« Eh bien! tout cela est fait à l'instigation encore de *the Great Oriental Company*, qui compte s'établir à Tobrouck.

« La position de cette ville est non moins importante pour l'Angleterre, au point de vue politique et maritime, qu'au point de vue commercial. Tout le commerce du Ouapay s'y rendra de préférence à Bengazi et à Tripoli (de Barbarie), et une fois que les Anglais y auront pris pied, ils sauront bien y attirer aussi les caravanes de l'intérieur de l'Afrique.

« Ainsi, comme situation, comme refuge et comme place de commerce, la création de Tobrouck ne peut que nuire à l'Algérie et assurer aux Anglais une influence très-grande dans la Méditerranée et sur la côte septentrionale de l'Afrique. »

Assurément, il y aurait dans tout cela de quoi préoccuper les hommes d'État français, si la France actuelle avait des hommes d'État. Mais nos politiques n'ont aucun souci de pareilles choses.

S'occuper de colonisation, de commerce, de grandes voies de communication, d'influence pacifique, cela est bon pour des idéologues, pour des utopistes. Ce qu'il faut, c'est entretenir à grand renfort de milliards un personnel et un matériel destructifs, suffisants, pour effrayer, pour écraser les ennemis du dehors et ceux du dedans. Nos politiques ne connaissent que la civilisation à coups de canon, et la devise de leur système, c'est ;

« *Le* SABRE, *le* SABRE, *le SABRE de mon oncle!* »

Qu'on ne s'y trompe point : je ne demande en quoi que ce soit l'intervention gouvernementale : les gouvernements n'interviennent que trop. Pour la grande œuvre du percement de l'isthme de Suez, par exemple, une compagnie a été formée. Tout a été spontané. Un Français a donné l'impulsion ; d'autres Français se sont groupés autour de lui ; la science, le travail, l'industrie, les capitaux ont réuni leurs efforts : c'est une gloire toute française, et une des plus grandes de ce siècle pour notre pays. Est-ce tout ? Et faut-il se borner là ? Certes non. Sur les champs de bataille du commerce comme sur les autres, il ne suffit pas de vaincre, il faut savoir profiter de la victoire. Dans l'état actuel des choses, n'aurons-nous pas tiré les marrons du feu pour d'autres? Si toutes nos forces vives, notre sang et notre or sont consacrés au maintien stérile et funeste de la paix armée, si toute notre activité est concentrée dans cette politique étroite, aveugle et paralytique, que nous restera-t-il de ressources et d'énergie pour lutter avec le

monde entier sur le terrain de la civilisation pacifique ?

Une remarque, en passant : la confusion que l'on a introduite dans nos idées et dans notre langage est telle que je viens d'être contraint d'accoler deux mots, *civilisation* et *pacifique*, dont l'approchement forme un pléonasme pour tout esprit sensé. Il était réservé à l'époque impériale d'inventer la civilisation militaire.

Pour en revenir à mon propos, il est déplorable de voir à quel point les forces de la France sont mal employées. Si le budget ne s'élevait pas à deux milliards et plus, si l'on n'exigeait pas des contribuables des sacrifices aussi énormes, si le capitaliste, l'industriel, le commerçant n'étaient pas toujours placés entre la terreur d'une conflagration générale et les appréhensions d'un bouleversement intérieur, si la liberté de la nation assurait sa tranquillité et sa prospérité, alors, délivrés de toute inquiétude, les yeux se tourneraient vers les horizons lointains. Le génie de la France se développerait dans le sens de la paix et des grandes entreprises industrielles et commerciales; son activité se porterait vers l'exploitation de richesses inconnues et la création de richesses nouvelles. Nous prendrions enfin en Orient, en Occident, partout, une place digne de nous; nous pourrions espérer l'admiration et provoquer l'imitation du monde par le rayonnement de notre civilisation, de notre littérature, de nos beaux-arts, par l'exemple de notre infatigable production dans toutes les branches du travail humain, et c'est alors vraiment que nous pourrions nous appeler sans outrecuidance la *grande nation*. Ce sont là des batailles et des victoires qui ne coûteront ni larmes ni sang ; des luttes où il n'y aura, à vrai dire, ni vainqueurs, ni vaincus, où, du moins, les vaincus partageront avec les vainqueurs le butin de science et de civilisation que chacun de ces paci-

fiques tournois accroîtra pour l'humanité tout entière.

Rien ne peut mieux hâter un pareil résultat que l'ouverture prochaine de la grande navigation dans le canal maritime de l'isthme de Suez. Ce que j'ai dit des races orientales suffit pour conclure à leur impuissance de jamais profiter dans une mesure sérieuse et considérable des immenses avantages du mouvement industriel et commercial qui se prépare. Tous ces avantages seront, pour la plus grande part, il n'en faut point douter, le prix de l'intelligence et des efforts de l'Occident. L'Égypte, particulièrement, assistera en témoin à ce spectacle, ou n'y jouera du moins qu'un rôle très-secondaire. On parle de faire d'Alexandrie un port magnifique, excellent, abordable sans le moindre obstacle à tous les navires. A quoi bon? Alexandrie ne sera plus sur la grande route du commerce; l'héritage de cette place appartient désormais à Port-Saïd.

Et le Kaire? Quelques touristes iront encore le visiter comme la merveille fantastique de l'Orient, si toutefois le vice-roi ne pousse pas trop loin la manie d'éclairer au gaz Giafar, de percer des boulevards pour Aboul-'-l-Haçan, et de convier Mesrour et Sindbad à voir la *Belle-Hélène* ou *Barbe-Bleue*. Mais quelles affaires se feront maintenant au Kaire? Déjà la malle de l'Inde ne passe plus par cette ville. Suez est destiné à hériter du Kaire comme Port-Saïd d'Alexandrie. Encore cet héritage ne sera-t-il jamais qu'un transit; rien n'ira au cœur de l'Égypte dont l'industrie, je le répète, est à peu près nulle, et qui ne possède guère de matières premières à exporter.

Il y a plus. S'il pouvait arriver que, le canal une fois en exploitation, et la Compagnie se dissolvant après les cinquante années fixées par les traités, l'Europe se désintéressât de l'administration et de l'entretien de la

voie, et que le soin en retombât uniquement à la charge du gouvernement indigène, on peut être assuré que la désorganisation financière et matérielle serait bientôt complète, et que le canal ne tarderait pas à être ensablé et rendu impraticable à toute espèce de navigation.

On voit par tout cela combien on aurait tort de s'intéresser aux querelles d'Ismaïl-Pacha avec Abd-al-Aziz-Khan, du vassal avec son suzerain, et de prendre parti pour n'importe lequel des deux. L'Égypte ne gagnerait certainement rien à être indépendante sous le Khédive et ses héritiers : au lieu d'une Turkie dont les parties mal englobées l'une dans l'autre se désagrégent peu à peu, on en aurait deux justaposées et dans un égal état de caducité et de décomposition croissantes.

A Constantinople et au Kaire, la question est la même. Le Tatar, le Turk, l'homme du plus bas rameau de la race blanche, Abd-al-Aziz-Khan ou Ismaïl-Pacha, y est maintenu par les appréhensions que donne à l'Europe l'ouverture en perspective de la succession et par la certitude où l'on est des funérailles sanglantes qui suivront la mort du *malade*. Quelqu'un a dit que si le Turk sortait de Stamboul il faudrait y en mettre un de bois. Mais Turk de chair ou Turk de bois ne sont que des expédients sans aucune garantie de durée et de sécurité, sans aucune valeur devant le droit et la justice, et la politique d'expédients a fait son temps partout. Le moment est venu de regarder le sphinx en face et de résoudre l'énigme. Demain, si ce n'est aujourd'hui, le moribond passera de vie à trépas. La France est-elle faite pour être toujours le médecin des morts, à Constantinople comme à Rome, à Yeddo comme à Mexico?

Depuis tantôt vingt ans, nous avons renié toutes nos traditions, rebroussant chemin sur la grande route de la Révolution, faisant deux pas en avant, reculant de

quatre, trompant tout le monde et nous-mêmes, ballottés à l'aventure, sans carte, sans boussole, et sous un ciel dont les astres sont éteints ou voilés d'épais nuages. Tandis qu'en Occident nous faisons l'expédition de Rome pour restaurer le pape, puis la guerre de 1859 pour commencer l'Italie, que nous laissons à la Prusse le soin et la gloire d'achever, puis une seconde expédition de Rome en faveur du pape ; en Orient, nous oublions que nous avons autrefois tendu la main à la Grèce et puissamment aidé à la résurrection d'un peuple frère, pour aller étourdiment défendre les Turks, qui sont à peine nos arrière-cousins, et, de gaieté de cœur, nous abandonnons là à la Russie, comme à la Prusse en Italie, tous les lauriers et tous les profits de la fin. C'est une nouvelle édition des fautes de 1840, revue, non corrigée et considérablement augmentée et aggravée.

Avec cela, nous nous proclamons, et cependant il n'y a pas de quoi s'en vanter, les protecteurs des chrétiens d'Orient. O funeste vanité des mots ! Cette expression de *chrétiens d'Orient* est un non-sens. Elle accouple sans discernement les races les plus opposées, étale les disparates les plus choquantes. Si l'on veut faire de la politique vraie, sérieuse et durable, il ne faut pas diviser les populations selon leur culte, sous peine d'être exposé aux plus étranges confusions. Il faut les diviser selon leur race, parce que cette division est fondée sur la science, sur la nature et sur la vérité. Les chrétiens de Syrie sont des Arabes, des Sémites, tout comme les Musulmans et les Druses, et ne valent pas mieux qu'eux, peut-être moins. De tels clients sont indignes de notre patronage. Ils ne constitueront jamais une nation et ne feront jamais un progrès ; leur dégénérescence est définitive et sans remède, comme celle de toute la race sé-

mitique. On peut en dire autant des tribus tatares, nomades ou sédentaires, inférieures aux Sémites mêmes.

Mais il est un peuple, comme nous de sang aryan, appartenant comme nous à l'expression la plus haute jusqu'ici d'une humanité indéfiniment perfectible; un peuple qui fut jadis la lumière du monde, aux dernières étincelles de laquelle tous les autres sont venus successivement allumer leur flambeau; un peuple dont vingt siècles d'assujettissement n'ont pu consommer la mort, et que nos temps ont vu se réveiller, qu'ils voient encore lutter héroïquement dans une île pour l'indépendance nationale. Ce peuple-là, après sa glorieuse insurrection, que nous avons soutenue et fait triompher, nous l'avons, de concert avec la diplomatie européenne, toujours aveugle, sourde et paralytique, repoussé aux trois quarts dans le tombeau; nous n'avons voulu laisser revivre qu'un lambeau de la nation, et nous avons scellé sur le reste la pierre froide des traités. Ce sont là des iniquités puériles et qui deviennent, un jour ou l'autre, fatales à ceux qui s'en rendent coupables. Plus tard, amis de nos ennemis et ennemis de nos amis, nous avons envoyé au Pirée nos soldats faire, comme à Rome, le métier de gendarmes. Aujourd'hui, si nous ne nous prononçons pas franchement en Crète entre l'oppresseur et l'opprimé, c'est du moins à ce dernier que nous prodiguons généralement les remontrances et les observations comminatoires.

Quel peuple pourtant est plus digne de nos sympathies que les Grecs? Si l'on a dit que les Polonais sont les Français du Nord, — et, à notre sens, ces Slaves, entêtés de catholicisme, ne méritent point un pareil compliment, — il est bien plus vrai de dire que les Grecs sont les Français de l'Orient. Mais la politique n'est pas

affaire de sentiment. Il y faut des raisons. Elles ne manquent pas ici.

En dehors du maintien durable de l'empire ottoman, chose impossible et tout à fait invraisemblable, et d'un partage en règle de cet empire entre les grandes puissances européennes, partage qui est absolument impraticable et dont l'idée ne peut subsister que dans des cerveaux fertiles en utopies, le nœud de la question d'Orient ne saurait être délié qu'au moyen de la nation hellénique.

La Grèce n'est pas seulement dans la Grèce; elle est partout où il y a des Hellènes. Ils sont répandus sur tout le littoral de l'ancienne mer Egée. Ils y sont nombreux, et plus encore actifs et intelligents. Ils excellent dans la marine, dans le commerce, dans l'industrie même. Ce n'est pas ici le lieu d'insister ni d'entrer dans le détail : on lira avec fruit, dans les comptes rendus de l'Exposition universelle de 1867, publiés par le *Moniteur*, de très-intéressants articles de M. Léon Michel, sur la Grèce moderne considérée à ce point de vue.

En Égypte, des diverses colonies européennes, la colonie grecque est de beaucoup la plus nombreuse. Ce sont les Grecs qui, relativement, s'acclimatent là avec le plus de facilité. De toute antiquité, mais surtout depuis vingt-cinq siècles, la Grèce et l'Égypte n'ont point cessé d'être en relations; pendant les trois cents ans de la monarchie des Lagides, l'Égypte a été une province grecque; et, après la chute de Ptolémée, Alexandrie a toujours été une ville plus grecque que romaine, arabe ou turke. Dans les villes créées sous nos yeux par la Compagnie du Canal maritime de l'isthme de Suez, à Ismaïlia, à Port-Saïd surtout, les deux tiers de la population sont grecs. C'est à des Grecs que la plus grande partie des terrains est concédée. C'est une véritable invasion de la Grèce dans l'isthme, invasion commerciale,

industrielle et toute pacifique. Il est certain qu'Athènes Constantinople, Smyrne et Alexandrie sont les quatr points cardinaux du monde hellénique et pourront tou jours servir à rasseoir les bases d'une civilisation qu s'est longtemps épanouie sur ces bords, et dont ni le siècles ni la force brutale n'ont pu anéantir les germes e les éléments fondamentaux.

Qu'on nous dise à quel autre peuple, à défaut d Grecs, on s'adresserait pour établir, en Orient, un équilibre stable et une paix féconde. Ce ne sera pas aux Arméniens, qui n'ont ni l'envie ni la capacité de forme une nation. Ce ne sera pas aux petites populations slavones, Bulgares, Serbes, Bosniaques, Croates, Monténégrins. Ce ne sera pas même aux Roumains, les plus dignes de considération après les Hellènes, mais qui n'on pas, comme eux, les traditions, la persévérance, l'énergie, et dont le territoire n'arrive pas jusqu'à la mer.

Mais on se récrie ; la prééminence des Grecs en Orient dit-on, c'est celle des Russes. Quand cela serait vrai, qui la faute? Il y avait un moyen bien simple de contrebalancer, d'amoindrir l'influence russe en Grèce et e Orient : c'était d'y associer la nôtre et de continuer l politique dont la victoire de Navarin fut le triomph Qui va à la chasse perd sa place, dit le proverbe. Nou sommes allés à la chasse en Crimée, en Chine, en Cochinchine, au Mexique, et, pendant ce temps, en Itali en Grèce, en Pologne, en Danemark, partout, nous avon laissé prendre notre place, ou bien elle est demeuré vide. Mais, en ce qui concerne la Grèce, ne nous ef frayons pas trop de la mission que prétend se donner l Russie, ni de l'accomplissement même de cette mission Si jamais, grâce à l'appui de la Russie, la suprémati des Hellènes s'établissait en Orient, si même un jour il rentraient dans Byzance et que le prêtre muré depui

lus de quatre cents ans dans la paroi de Sainte-Sophie
ortît tout à coup de sa prison et vînt achever sa messe
l'autel relevé de la Basilique de Justinien, on peut
ompter alors sur l'ingratitude des Grecs et sur leur em-
ressement à rejeter toute influence trop pesante, tout
rotectorat trop étroit de ceux mêmes à qui ils devraient
empire. Et puis l'Europe ne serait-elle pas toujours là ?
e qui fait la difficulté de la situation actuelle, c'est pré-
isément l'incapacité de la race qui occupe la position.
)ue cette position soit tenue, à l'exclusion de toute
rande puissance européenne, par une race supérieure
ous laquelle le pays revive et qui remette en honneur
agriculture, l'industrie, le commerce, la surveillance
e l'Europe sera rendue facile, l'équilibre s'établira, la
écurité renaîtra. En un mot, le Grec, prenant la place
u Turk en Orient, présenterait tous les avantages
u'offre celui-ci sans avoir aucun de ses inconvénients.
C'est là, j'en suis intimement persuadé, la solution
éfinitive que l'avenir réserve à la question d'Orient, et
incline d'autant plus à y croire, que je n'en vois pas
'autre possible, et qu'il n'y a pas d'autre *régénération*
raticable de l'Orient. Les races inférieures n'endosse-
ont jamais notre civilisation : c'est un habit qui n'est
as fait pour leur taille. Elles sont destinées à reculer
ns cesse devant les races supérieures jusqu'à ce qu'elles
sparaissent absorbées, transformées, éteintes ou exter-
inées. La race rouge n'existe pour ainsi dire plus ; la
ce noire diminue tous les jours. Un même sort attend,
la longue, les rameaux inférieurs de la race blanche,
Sémites et les Tatars qui descendent depuis long-
nps la pente rapide de l'abâtardissement, de la ruine
de la mort. Ils sont toutefois encore bien loin de ce
rnier terme, et il faut des centaines de siècles pour con-
mmer la disparition absolue d'une race. Mais les évé-

nements s'acheminent sous nos yeux, et il serait sag
pour le temps présent, et sans vouloir embrasser l'in
fini, pour une certaine étendue d'avenir, de conform
notre politique à la direction qu'ils prennent.

L'Orient, on ne saurait trop le répéter, est un mo
magique, un attrait puissant, et une source abondant
d'illusions. L'Orient est un berceau, et c'est par là sur
tout qu'il exerce un charme auquel peu d'imagination
résistent. Mais il n'est qu'un berceau et ne peut abrit
que l'enfance. Quand les races fortes qui y sont né
sont devenues viriles, elles sont allées accomplir en Oc
cident leur œuvre que le poids du climat oriental eû
etouffée dans son germe, et ce n'est que par la fuit
qu'elles se sont dérobées elles-mêmes à l'abâtardisse
ment, à la décroissance et à la mort.

Il ne s'est jamais rien fait de grand en Orient que pa
l'Occident. Ce sont les Grecs et les Romains dans l'ant
quité, les Portugais et les Anglais dans les temps mode
nes, les Français aujourd'hui, par la jonction des deu
mers, qui ont porté l'action dans le pays du rêve.

Et l'Orient, à chaque fois, excité de sa somnolen
coutumière, se soulève à demi, jette autour de lui un r
gard terne et mélancolique, puis, succombant à cet ex
de fatigue, retombe, et, comme la mollesse du poëte :

Soupire, étend les bras, ferme l'œil et s'endort.

Il y a du reste un proverbe turk dont le sens est ce
lui-ci : « Il vaut mieux être assis que debout, couch
qu'assis, mort que couché. » Voilà un puissant mobile d
civilisation ! Ce nililisme a pénétré dans l'Occident par
christianisme, il a eu tout son épanouissement pendan
la funeste catalepsie de notre moyen âge ; et il a fa
toute l'énergie de notre race, toute la vertu de not

sang, pour résister au poison, pour triompher de la mort et pour reprendre et porter haut le drapeau du progrès.

Le sort des races qui habitent l'Orient est donc d'achever de vieillir dans leur longue enfance, sous la protection et la direction de l'Occident qui saura mettre en œuvre et faire valoir pour le développement et la généralisation du bien-être humain, les richesses abondantes et vierges que l'apathie orientale laisse périr inutiles, inféconde, ignorées.

Ces victoires de la science, de la navigation et du commerce, sont destinées à marquer les rapports de plus en plus fréquents qui uniront l'Occident et l'Orient dans un avenir prochain, dont l'inauguration du canal maritime de l'Isthme de Suez ouvre l'ère glorieuse.

# DIXIÈME LETTRE

Paris, décembre 1874.

Depuis six ans que j'ai quitté l'Égypte, on a parlé de bien des changements qui se seraient opérés dans ce beau et malheureux pays. Le public sérieux est prié de n'en rien croire. Oui, on a donné de çà et de là quelques coups de pinceau pour badigeonner et vernir à l'européenne la vieille société tataro-sémitique des bords du Nil. Mais chaque jour le badigeon pâlit et le vernis s'écaille et tombe. Rien de lamentable et de grotesque à la fois comme le spectacle que présente cet amalgame de barbarie africano-asiatique et de fashion européenne.

J'ai conservé des relations avec des personnes qui habitent le Kaire et Alexandrie. On va voir, par les extraits de correspondances que j'ai publiés à différentes époques depuis mon retour, dans plusieurs journaux de Paris et que je reproduis ci-après, à quel point il est à propos d'appliquer à l'Égypte contemporaine l'adage connu : *plus cela change, et plus c'est la même chose.*

---

## PREMIER EXTRAIT

Le Kaire, 22 janvier 1869.

Ismaïl-Pacha se frotte de plus en plus d'*européanisme* et en barbouille le plus qu'il peut ses sujets. Dernièrement ses femmes se promenaient en voiture, le visage à peine dissimulé par une gaze transparente qui avait pris la place de l'épais et noir *khabbara*. Le dernier jour du *Baïram*, l'altesse a parcouru la ville dans une voiture de gala toute dorée avec valets et cochers coiffés du tricorne. Si les musulmans se mettent à porter le chapeau, tout est renversé. Les placides Égyptiens, qui endurent tranquillement tant de coups de bâton pour la moindre vétille, seraient bien gens à se révolter, si l'on outrage ainsi leur sentiment religieux... en fait de chapeaux. Le vice-roi a même renoncé à se faire précéder de coureurs ou *saïs* revêtus du splendide costume qui date du temps de Mohammed-Aly. Il leur a substitué de vulgaires postillons montés sur des chevaux retentissant de mille clochettes.

S'il n'avait abandonné que cela des traditions de Mohammed-Aly, ce serait peu de chose. Mais le vice-roi actuel d'Égypte semble avoir perdu, s'il l'a jamais eu, le sens politique. A plusieurs reprises il a sollicité et obtenu de la Porte, à force de millions extorqués aux fellahs, des firmans qui lui ont conféré des titres plus ou moins sonores et insignifiants et qui n'ont fait que consacrer la dépendance de sa bourse sans lui donner la moindre réalité d'indépendance politique. Aussi a-t-il prodigué en

Crète, pour le beau résultat que l'on sait, le sang et l'or de son *peuple obéissant*. Aussi tient-il, assure-t-on, à la disposition du sultan cinquante mille hommes et toute sa flotte pour les éventualités menaçantes de la question d'Orient.

A ce propos, l'agitation est assez grande parmi les Grecs du Kaire et d'Alexandrie. On sait que, de toutes les colonies européennes la colonie grecque est la plus nombreuse. Beaucoup de familles sont déterminées à tout sacrifier plutôt que de tomber au rang des sujets de l'empire ottoman.

D'un autre côté, un bruit assez étrange a couru ici. Je vous le transmets sous toutes réserves, car il me paraît peu conforme aux intérêts de la Turkie de chercher à s'aliéner l'Égypte. Il est vrai, toutefois, qu'il n'est pas de caprice, de fantaisie, d'extravagance qui ne puisse entrer dans la tête des Orientaux. On a donc dit qu'il était question, à Constantinople, de donner la vice-royauté de Syrie au prince Halim. Tout le monde sait que ce personnage, oncle du vice-roi d'Égypte, a été récemment expulsé du territoire égyptien, à propos des menées qu'on l'a accusé, peut-être avec raison, d'ourdir contre le pouvoir et contre la vie même de son neveu. Encore une fois, bien qu'on ait prétendu que le conseil en avait été donné à Stamboul, je ne puis croire que, de gaieté de cœur, la Sublime-Porte veuille se priver de la docilité, des soldats et des guinées du vice-roi d'Égypte.

En attendant de plus graves événements, le vice-roi s'amuse au Kaire. Il a donné le 18 un bal magnifique. On en annonce un qui aura lieu en l'honneur du prince de Galles. Le fellah sue et paie.

Il vient d'y avoir un changement de ministres. Qu'importe? Ce ne sont que des valets ou des chambellans au service du pacha, et le pacha n'est responsable que de-

vant Allah. Ici on a conservé l'habitude de ne juger les souverains qu'après leur mort, et ils s'en soucient fort peu de leur vivant.

Linant-bey est nommé ministre des travaux publics. C'est un ingénieur français au service de l'Égypte depuis quarante ans et qui s'est signalé dans les travaux du barrage du Nil et dans les recherches préparatoires au percement de l'isthme de Suez. Maghar-pacha, nommé à l'instruction publique, a été autrefois *wakil* ou sous-secrétaire d'État aux travaux publics. Quant à Aly-pacha Moubarek, qui laisse l'instruction publique pour les chemins de fer et les *wakoufs* (biens des mosquées), il emportera peu de regrets du département des écoles, où il peu était aimé et où il a fait, comme partout, plus de bruit que de besogne. C'est là, d'ailleurs, l'idéal d'un ministre arabe; celui d'un ministre turk, c'est de ne faire ni besogne ni bruit, et d'être majestueusement stupide.

---

## DEUXIÈME EXTRAIT

Le Kaire, 27 février 1869.

Si, comme il faut l'espérer pour les Parisiens, M. Haussmann cesse un jour d'être préfet de la Seine, il trouvera un refuge assuré sur les bords du Nil et dans les bras d'Ismaïl-pacha. Que dis-je? Son fatal génie semble l'avoir précédé ici et s'être emparé de l'administration égyptienne. On perce des boulevards, on aligne des rues,

on construit des théâtres et des cirques, on bâtit des maisons, et tout cela se remplit de *cocottes* à l'usage des *cocodès* de la colonie européenne du Kaire. L'Esbekyeh, l'ancienne et unique promenade de la ville, sorte de Champs-Élysées sauvages ou de forêt vierge en miniature, est maintenant réduit des deux tiers, et de ce qui reste on a fait un parc peigné, frisé et pommadé comme le parc Monceaux. Ces travaux font gagner quelques paras au fellah qui a moins de peine à payer les énormes impôts dont il est accablé. Grâce à ces impôts et à des emprunts incessants, le gouvernement égyptien peut solder ses employés qui sont tout étonnés qu'on les paie à présent avec régularité. Qu'ils prennent garde : cela ne durera pas toujours. En Orient comme en Occident il ne faut pas prendre à la lettre les belles paroles et les magnifiques promesses des souverains. Celui d'Égypte a ouvert il n'y a pas longtemps la session de son conseil des Délégués, manière de Corps législatif du pays. Ce conseil est, tout naturellement, composé de candidats du gouvernement de Son Altesse, lesquels n'ont que voix consultative, c'est-à-dire approbation. Lors de la création de cette cinquième roue au char de l'État égyptien, deux députés, ayant donné sur je ne sais plus quelle question insignifiante comme toutes celles qui leur sont présentées, un avis différent de celui que le maître désirait, furent, par son ordre, immédiatement expulsés du corps pour avoir offensé la personne vice-royale, excité au mépris et à la haine de son gouvernement et des Égyptiens les uns contre les autres, etc., etc. C'est, je ne dirai pas à la majorité, mais à l'unanimité de cette Assemblée plus ou moins représentative du pays, que le vice-roi vient de faire encore une fois un tableau splendide de la prospérité de l'Égypte, de la sagesse de son administration, des douceurs du présent et de la sécu-

rité de l'avenir. Il vaut mieux y aller voir que d'y croire.

Il y a peu de temps, j'ai reçu la visite d'un compatriote. Il me demande, dans la suite de la conversation, où en était l'influence française en Égypte. Je fus affligé d'avoir à répondre qu'elle y est en assez piètre état; que les consuls, quand ils n'ont pas à défendre de gros intérêts et de gros bonnets, soutiennent très-mollement leurs nationaux dans leurs réclamations les plus légitimes contre Ismaïl ou tout autre personnage important du pays; que le tribunal mixte, dans un différend entre le prince Halim et un peintre français victime de la mauvaise foi de ce personnage, s'était naguère déclaré incompétent par respect sans doute pour l'espèce princière en général; que la mission militaire française a perdu depuis longtemps tout prestige par suite de l'incapacité, des maladresses et du peu de fierté de son chef, joué et dédaigné par les Turks en toute occasion, et, dans ces derniers temps, envoyé lui-même en *mission agricole* à travers l'Europe, par le vice-roi; qu'enfin depuis deux ans c'est l'influence anglaise qui l'emporte, et qui l'emportera définitivement, on peut en être sûr.

Le voyage du *prince of Wales* a naturellement mis cette situation en relief, et Ismaïl-pacha lui a prodigué ses gracieusetés et les trésors de son peuple. Des fêtes non moins coûteuses que brillantes ont été données; d'autres se préparent. Un pont a été jeté sur le Nil; de Gyzah aux Pyramides, une route bordée d'arbres et macadamisée a été improvisée par la corvée, cette hideuse corvée dont ne voulait pas entendre parler l'Angleterre pour les travaux du percement de l'isthme de Suez. A quelques mètres de la grande Pyramide, un élégant pavillon a été construit

pour le repos du prince anglais lorsqu'il viendra con templer à son tour les soixante siècles du gigantesqu monument.

---

## TROISIÈME EXTRAIT

Alexandrie, 29 mai 1869.

La question ou le chapitre des chapeaux continue être à l'ordre du jour. Quelque temps avant le dépa d'Ismaïl-pacha pour l'Europe, me promenant à l'aven de Choubra au Kaire, j'ai rencontré Son Altesse Séréni sime le vice-roi, ou, comme on dit à présent, le khédi d'Égypte, habillé complétement à l'européenne, coiff horriblement coiffé de l'horrible tuyau de poêle et sa luant ses bien-aimés sujets tout comme un souvera naturel, à grands coups de chapeau et à grands tours bras.

Dernièrement ont eu lieu au Kaire des fêtes splend des pour le mariage d'une des filles de ladite altess J'ai vu passer le cortége nuptial. Un grand nombre soldats précédaient les voitures des harims. Les lancie les cuirassiers, toute la cavalerie égyptienne avait d casques tout neufs. Ces pauvres diables, peu habitué cette lourde coiffure, la portaient l'un sur le nez, l'aut à la main, comme les highlanders de l'armée écossai portaient les culottes en 1815. Tous avaient le tharbou (calotte rouge, ce que les Turks appellent le fez) sous casque. Hier j'ai vu un officier de lanciers que je conna

un peu et je lui en ai demandé la raison. Il m'a répondu que les Musulmans ont la permission de se vêtir à l'européenne, mais qu'ils ne peuvent mettre le chapeau sur leur tête, parce qu'alors ils seraient tout à fait semblables aux *nassara*, c'est-à-dire aux chrétiens; que, comme il y avait ordre du vice-roi de porter des casques, on n'avait d'autre moyen d'obéir à Son Altesse sans violer le précepte religieux que de conserver le tharbouch sous le casque. Comment trouvez-vous ce petit jésuitisme mahométan, et cette manière de servir deux maîtres à la fois? L'officier qui m'exposait ainsi cette profonde théorie et cette habile pratique ajouta qu'au dire des chefs de la religion, le prophète ne regarde plus qu'Ismaïl-pacha comme un vrai *moslem*, ou fils de Dieu résigné à sa volonté, parce qu'il s'habille à l'européenne et porte le chapeau.

Les attentats à la vie du prince deviennent une sorte d'habitude, et l'Égypte décidément se civilise tout à fait. Le télégraphe et les journaux vous ont parlé du nouveau danger qu'a couru la vie précieuse du successeur des Pharaons et des Ptolémées. Il paraît toutefois que c'est le directeur du théâtre, un Arménien plein de malice, qui avait déposé des bombes sous le fauteuil vice-royal, dans la loge où le prince devait venir honorer de son auguste présence la seconde représentation de *Barbe-Bleue*, et qui espérait, en dénonçant au pacha la conspiration ourdie par lui seul, tirer un bon *bakchich*, c'est-à-dire un pourboire considérable. En effet, après avoir été arrêté, l'Arménien a été, assure-t-on, relâché, et on lui aurait offert une légère gratification de cent mille francs. Toutefois je ne garantis point ce détail.

Nous avons appris ici, sans trop d'étonnement, que la mission égyptienne de Paris a été bouleversée, que

M. Lemercier, administrateur intègre et économe, a été brutalement et brusquement remplacé après de longs et loyaux services, par un protégé particulier du consul général de France et de sa famille, et que le nouvel administrateur fait tout ce qu'il peut pour exciter les regrets les plus vifs en faveur de son prédécesseur, en suivant une route absolument opposée à celle où l'honorable M. Lemercier s'est si longtemps distingué. Des plaintes nombreuses, réitérées, sont parvenues ici à Chérif-pacha, et il y a lieu de croire qu'il y sera fait droit.

Il est bon d'ajouter que ce coup d'État a été fait en dessous et en dehors du Conseil d'études et de surveillance de la mission égyptienne à Paris, constitué sous Saïd-Pacha et confirmé par Ismaïl; que ce conseil est composé des hommes les plus honorables et les plus indépendants, qui n'ont voulu accepter aucun traitement et parmi lesquels figurent MM. Barthélemy Saint-Hilaire et Barbet... C'est justement ici qu'est l'enclouure: il y a quelques années, au temps heureux où le sieur Fortoul était ministre de l'instruction publique en France, M. Barbet avait reçu du gouvernement ottoman la mission de surveiller à Paris les études des jeunes Turks; mais tout à coup, sur l'observation faite par le ministre français à l'ambassadeur turk, que M. Barbet était notoirement républicain, la direction des études de la jeunesse ottomane à Paris lui fut enlevée sans plus de cérémonie. Il est infiniment probable que l'administration française, soit au consulat général d'Alexandrie, soit au ministère de Paris, aura mis en jeu, dans le fait de la décision prise au Kaire avec si peu d'égards pour le conseil d'études et de surveillance de la mission égyptienne, des arguments tirés de l'opinion politique bien connue de MM. Barthélemy-Saint-Hilaire et Barbet.

Tout cela, comme je vous le disais, nous a causé peu de surprise : ce sont choses turkes et arabes que ces révolutions de palais et d'antichambre. Il est seulement triste de voir l'influence française s'user et se déconsidérer dans ces minuties. On prétend que le consul général de France en Égypte a reçu quelques avertissements du ministère de Paris. C'est plus à souhaiter qu'à espérer.

Heureusement, la France maintient son prestige en Orient par la seule grande chose qui s'y fasse en ce moment et dont elle est l'âme et l'intrépide ouvrière : je veux parler du percement du canal maritime de l'isthme de Suez. On ne doit regretter ni les hommes, ni les années, ni les millions dépensés pour des œuvres pareilles, qui fécondent et produisent, au lieu de dévaster et de stériliser comme les expéditions militaires. Comprendrons-nous enfin que les gloires de la paix sont les seules enviables et les seules réelles ?

L'inauguration du canal est toujours fixée au mois d'octobre de cette année.

---

## QUATRIÈME EXTRAIT

Le Kaire, 7 août 1869.

Ce que je pressentais dans ma dernière lettre est arrivé : la directeur de la Mission égyptienne à Paris et le consul général de France à Alexandrie s'en sont allés, un poussant l'autre. Personne ne regrettera ni M. Pou-

jade, ni M. Dardenne de la Grangerie. Il a fallu courir jusqu'à Shang-Haï pour trouver un consul qui voulût accepter le poste d'Alexandrie. Quant à la Mission égyptienne de Paris, elle est dirigée maintenant par le colonel Mircher, chef de la mission française en Égypte. Il est à croire et à espérer que cette direction n'est que provisoire.

Ismaïl-Pacha, vice-roi (prononcez khédive) d'Égypte, continue à civiliser son pays. Des pourparlers sont, dit-on, engagés pour l'établissement au Kaire d'une maison de conversation et de jeu semblable à celle de Bade, dont elle ne serait guère qu'une succursale. Il existe ic et à Alexandrie un grand nombre de roulettes clandestines où l'on joue le revolver à la main et d'où l'on rapporte rarement la bourse avec la vie. Il s'agit de substituer le cynisme à l'hypocrisie, d'étaler la plaie au granc jour, et de régulariser la spoliation mutuelle. N'est-ce pa admirable ? Gloire au pacha Pansa, successeur de Ptolemaios Physkôn !

J'ai bien ri l'autre jour. Cela n'arrive pas souvent a Kaire, et vaut la peine de vous être conté.

Le lundi 21 du mois dernier concordant avec le 13 d Rabia-al-Aoul, le *doseh* a eu lieu comme à l'ordinaire Une chose toutefois s'est passée qui n'était pas dans l programme et qui donnera à réfléchir aux moslemon superstitieux sur les présages funestes qui menacent leu religion. La foule était immense dans le Mousky, sur l route de l'Esbekyeh, où la tête du cortége était déjà arrivée et où les aspirants de sainteté tendaient le dos et le rest dans l'attente des stigmates sacrés. Les bannières multicolores s'agitaient ; les barbares instruments d'une musiqu charivarique dont les Arabes ont la naïveté d'être fier écorchaient les oreilles européennes ; les dévôts se tailladaient à coups de sabre ou mordaient des serpents; le gran

cheickh approchait. Tout à coup un étrier du saint animal (je parle du cheval) se détache ; le cheikh, ivre de piété et de hachich, aux trois quarts endormi, les yeux nageant dans une vague et brumeuse extase, est surpris, perd l'équilibre, tombe et donne du nez contre terre.. On s'empresse pour le relever et on le porte, privé du peu de connaissance qui lui restait, dans la boutique d'un tailleur juif, Mayer, qui offre poliment une chaise. Le serviteur du Prophète daigne s'asseoir et attend avec toute la patience d'un *moslem* (résigné à la volonté divine) que l'étrier soit rattaché à la selle. Pendant ce temps, des kawas (gendarmes albanais à la figure rébarbative) font sentinelle devant le magasin de Mayer. Le peuple, massé au dehors, donnait des bénédictions à la boutique hospitalière et augurait mille prospérités et des richesses sans nombre à son propriétaire, qui avait l'honneur et le bonheur d'abriter la personne vénérable du cheikh-al-bakry. Les uns disaient que Mohammed allait envoyer un char de feu qui ravirait le tailleur au ciel à l'instar d'Elia ; les autres affirmaient que le *Naby* (le Prophète) ne pouvait manquer de le changer en un bloc de diamant. Cela vous donne une idée de l'imagination orientale. Tandis que ces choses se passaient au Mousky, sur l'Esbekyeh les dos et les reins pieux attendaient toujours le cheikh et le cheval ; ne les voyant pas venir, on s'imagina qu'il était arrivé quelque mésaventure. Une partie de la foule revint sur ses pas avec les bannières, les tambourins, les flûtes, les musettes, et l'encombrement fut au comble. « Où est notre cheikh ? » criaient-ils. — « Par ici ! » répondaient les kawas, « il est chez un juif. — Mort au juif ! Que le père du juif soit maudit !... » Le pauvre Mayer, qui voyait sa roche tarpéienne si près de son capitole, se fâche et blasphème à son tour. Les *ilân abouk, ibn-*

*al-kelb*, *ibn-al-khanzir* (maudit sois ton père, fils de chien, fils de cochon), se croisent avec un horrible fracas ; les *akrout* et les *marras* y répondent. Quant à ces deux derniers mots, ils sont intraduisibles en français honnête. Rochefort les a traduits en espagnol moderne par *Marfori*. Enfin, de guerre lasse, des kawas s'emparent du cheikh, le placent en le prenant qui par la tête, qui par les pieds, sur le dos du cheval, à cru, comme un autre Mazeppa. Le peuple, voyant le cheikh ainsi porté, s'écrie : « Il est mort ! — Non, il n'est pas mort ! — Si ! — Non ! il va très-bien ! » Dans la bagarre, le volumineux turban tombe. On le renfonce comme on peut, à coups de poing, sur la tête sacrée du cheikh. Le tohu-bohu n'a plus de bornes. Enfin, la cérémonie se met en marche, et tout rentre dans l'ordre.

Voilà où en sont les choses saintes sur la terre de l'Islam.

---

Le 22 mai 1870, j'écrivais dans la *Démocratie* :

« On désigne sous le nom impropre, mais consacré de capitulations, les conventions commerciales et juridiques conclues de 1535 à 1740 entre la France et la Porte ottomane et confirmées par les traités de 1802, de 1838 et de 1861.

En vertu de ces conventions, les Français ne sont justiciables, dans les échelles du Levant et de Barbarie, que de leurs consuls, tant en matière criminelle qu'en matière civile, et les procès entre Français et indigènes ne

peuvent être jugés par les tribunaux locaux sans la présence du drogman au service du consulat de France.

« Toutes les nations européennes jouissent des mêmes avantages, et il y a ainsi dans l'Orient ottoman autant de juridictions étrangères que de nations représentées, c'est-à-dire seize ou dix-sept.

« On ne peut disconvenir qu'il ne résulte de là des abus et qu'il n'y ait quelques modifications à opérer dans un tel état de choses. Mais on ne doit s'aventurer sur un pareil terrain qu'avec la plus grande circonspection, et il ne peut être question, en abolissant ou en transformant les capitulations de façon à les rendre illusoires, il ne peut être question de livrer la dignité et les intérêts, la liberté et la vie des personnes européennes à l'arbitraire, au bon plaisir, à la vénalité, à la corruption, qui fleurissent, comme des plantes empoisonnées dans un champ marécageux, au beau pays des Pharaons, des Soudans, des Mamelouks et des Khédives.

« C'est de quoi cependant nous sommes menacés. L'affaire se traite, pour le moment, sous le manteau de la cheminée diplomatique, et il y a lieu de se défier des complaisances que pourrait avoir l'ancien conseil d'Ismaïl-pacha pour les séductions de l'Arménien Nubar, maître-Jacques de l'altesse égyptienne. Il ne demande pas, comme Aly pacha au congrès de Paris en 1856, puis en octobre 1862, et dans le Mémorandum du mois d'avril 1869, l'abolition des capitulations en les déclarant un obstacle insurmontable aux améliorations dont la Turkie poursuit la réalisation. Nubar-Pacha, plus retors, a simplement proposé, et la commission internationale, formée de quelques consuls européens et qui a tenu au Kaire huit ou neuf séances au commencement de cette année, a adopté l'établissement d'une juridiction unique, d'un tribunal mixte composé d'une majo-

rité de juges européens et présidé par un indigène. Mais les juges européens sont nommés par le khédive; ils sont inamovibles, ce qui n'est pas à nos yeux une garantie, et sujets d'ailleurs à recevoir de l'avancement, et le *bakchich* ou pourboire, dont l'emploi est universel et l'influence irrésistible sur la terre de Mitzraïm. Il faut savoir enfin quelle législation appliqueront de tels tribunaux et n'ajouter aucune espèce de foi à l'existence sérieuse et au fonctionnement régulier de lois égyptiennes dont on puisse rendre des Européens justiciables.

« On comprend que les ministres de l'empire plébiscitaire soient disposés à s'entendre avec le factotum d'un gouvernement purement personnel comme celui du khédive, où la fantaisie joue le plus grand et même l'unique rôle. Mais la nation doit veiller à ne pas se laisser sacrifier dans les intérêts de son commerce et de sa politique en Orient et ne pas permettre que des plénipotentiaires de rencontre, en se passant réciproquement la rhubarbe impériale et le séné vice-royal, prostituent, sous couleur d'une égalité chimérique et mensongère, la dignité du citoyen français au caprice d'un despote africain.

« Nous espérons encore que les négociations entamées ne s'achèveront pas sous le voile peu transparent de la diplomatie et dans les ténèbres épaisses des chancelleries; la question est trop importante pour n'être pas portée par l'Opposition à la tribune du Corps législatif au moyen d'interpellations. »

---

On sait que les terribles événements de 1870 et de 1871 interrompirent les négociations entamées avec l'Égypte sur la question des capitulations. Quand les circonstances parurent plus favorables, elles furent reprises. Le 16 décembre 1873, j'avais l'occasion d'écrire au *Républicain de la Dordogne :*

« A l'une des dernières séances de l'Assemblée nationale, il a été incidemment question de l'Égypte et des capitulations dont le vice-roi Ismaïl-pacha poursuit depuis si longtemps l'abolition. Il avait été au moment de l'obtenir de l'homme au cœur léger. M. Decazes, mieux avisé, a promis à l'Assemblée de ne rien faire là-dessus sans son antorisation. C'est quelque chose ; mais combien de nos honorables savent ce que peut être l'Égypte et se doutent de la valeur intellectuelle et morale des différentes populations de l'Orient ? J'ai bien peur qu'ils ne fassent, en cela, et de la meilleure foi du monde, de la mauvaise besogne.

« Postérieurement à la séance à laquelle je faisais allusion tout à l'heure, une dépêche du Kaire est arrivée à Paris, annonçant que le consul de France avait signé, avec le khédive, l'abolition des capitulations françaises. Cette nouvelle est évidemment fausse, le fait ne pouvant, après un laps de si peu de jours, donner un démenti brutal à la parole ministérielle. . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« On s'est élevé, non sans raison, contre l'abus que font les Européens de leur situation exceptionnelle en Orient. C'est un mal qu'il est plus facile de constater qu'il ne l'est d'y trouver le remède. . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Sans nier qu'il faille apporter des modifications à l'état actuel des choses et rajeunir des capitulations plus

de trois fois séculaires, je conclurai qu'il faut agir, en cette matière, avec la plus grande discrétion et la prudence la plus réservée, et que ceux qui, par ignorance, ou légèreté, ou calcul personnel, suivraient la voie contraire, encourraient le blâme le plus sévère dont puissent être frappés les contempteurs de la dignité et des intérêts de la France. »

Vers le milieu du mois d'octobre dernier, les journaux ont annoncé de nouveau que la convention relative à la réforme judiciaire en Égypte avait été signée par le ministre des affaires étrangères de la République française le 29 septembre 1874. Si, contre toute vraisemblance, la nouvelle était vraie, on verrait bientôt quels fruits porterait cet arbre, et les hommes qui connaissent à fond l'Égypte, sa population et son gouvernement ne pourraient que gémir.

J'ai longuement traité la question dans le *Moniteur des intérêts matériels* de Bruxelles, en 1870. Je prends la liberté de renvoyer là le lecteur en attendant la publication prochaine de ce travail en un volume auquel je compte ajouter les développements nécessaires, et la conclusion dictée par les événements eux-mêmes.

Aux yeux des Orientaux, gens peu capables de comprendre la grandeur morale et d'apprécier la dignité dans le malheur, notre pauvre patrie a, depuis la dernière guerre, singulièrement perdu de son prestige. Le gouvernement hybride, incertain, équivoque, infligé à la France par la coalition des factions clérico-monarchiques, n'est pas fait pour le lui rendre. Il n'y a pas

en longtemps que Nubar-pacha insultait grossièrement
otre consul général à Alexandrie, sans qu'aucune sa-
sfaction, demandée ni reçue, ait vengé la dignité de la
rance et celle de son représentant. Nos nationaux se
laignent amèrement du peu de protection qu'ils trou-
ent dans ceux dont la mission est de les défendre contre
s caprices et les abus de l'administration indigène. Il
st temps, grand temps que la République française,
éfinitivement et fortement établie, envoie en Orient,
omme ailleurs, des représentants qui ne la trahissent
i ne la laissent bafouer, et dont toute l'intelligence et
ous les efforts tendent au relèvement de notre influence
ans le monde.

---

# APPENDICE A

## L'ÉGYPTE, L'ISTHME DE SUEZ

### I

(Extrait du *Moniteur des Intérêts matériels* de Bruxelles, du 9 octobre 1869.)

L'Egypte est un pays dont on parle beaucoup et que 'on connaît peu. Je crois pouvoir affirmer que l'Europe, ıprès avoir lu maint livre et maint article de journal ;ur les progrès merveilleux de ce pays qui marche à la ète de la civilisation en Orient, qui est entré dans une 'oie glorieuse de régénération, etc., etc., après avoir vu Paris, à Londres, à Vienne, à Berlin, à Florence, à 3ruxelles, dans toutes les capitales, son vice-roi, ses pahas et ses beys, après avoir admiré à l'Exposition unierselle de 1867 les produits de son art et de son indusrie, d'il y a six mille ans, je crois pouvoir affirmer que Europe connaît moins que jamais l'Égypte.

En aucune occasion la parole célèbre « *major e lon-inquo reverentia* » n'a été plus vraie qu'à propos de Orient, et particulièrement de l'Égypte. Le prestige ont l'imagination occidentale entoure les contrées loinıines, est en raison directe de la distance, et aussi de ignorance où l'on est du véritable état des choses. Et

cependant la vapeur a mis Alexandrie à cinq jours et demi de Marseille, le Kaire à six jours de Paris. Et cependant il y a, entre l'Europe et l'Égypte, un va-et-vient continuel et considérable! Mais quoi? Les savants, les littérateurs et les touristes prennent leur essor au-dessus de ce bas monde, daignent à peine jeter les yeux sur quelques mosquées, se perchent un instant sur la pointe émoussée de la grande pyramide, courent à Thèbes, souvent jusqu'à la première cataracte, rarement jusqu'à la seconde, et se hâtent de revenir écrire à Paris leur *Voyage en Égypte*. Est-ce pour cela que, dans aucun des livres que nous avons lus en grand nombre avant d'arriver au Kaire, nous n'avons rien trouvé de ce que nous avons vu depuis pendant un séjour de trois années dans le pays? C'est fort probable. Quant aux marchands européens, gens d'affaires et industriels de toute sorte, écume et lie de toutes les nations à d'honorables et très rares exceptions près, cette tourbe a bien autre chose en tête que la description de l'Égypte contemporaine. Beaucoup sont à peu près illettrés; tous sont venus pour faire au plus vite leur fortune *per fas et nefas*, et, de préférence, *per nefas;* ils vivent des abus et n'ont garde de les dévoiler.

L'Europe aurait pourtant le plus grand intérêt à connaître l'Égypte. La colonie européenne à Alexandrie et même au Kaire, est très-considérable. La France y compte un grand nombre de ses enfants. Par tradition comme par inclination, elle ne saurait se désintéresser de l'Égypte. D'ailleurs elle y perce, pour le monde et pour la postérité, le canal maritime de l'isthme de Suez et, à défaut d'autres motifs, celui-là est plus que suffisant pour tenir toujours en éveil l'attention de notre patrie sur ce pays.

Il faudrait beaucoup de temps et d'espace pour définir

expliquer et réduire à sa juste valeur le prestige qu'exerce le nom de l'Orient sur la plupart des imaginations. L'Orient est une enfance éternelle. Tout y a commencé, rien ne s'y est achevé. La race ouvrière de la civilisation s'est hâtée de fuir ce chantier malsain où l'air que l'on respire assoupit, énerve et tue, pour aller accomplir son œuvre dans l'atmosphère fraîche, tonique et stimulante de l'Occident ; et sur la porte de l'Orient on lit :

... prudent opera interrupta...

Et c'est pour jamais. Il y a là une question de climat, une question très-complexe de race et de tout ce qui tient essentiellement à la race, c'est-à-dire la religion, l'état social et politique. Le problème total d'Orient se compose d'une multiplicité de problèmes partiels qu'il faudra résoudre les uns après les autres, d'une manière harmonique, pour arriver de ce côté à l'apaisement et à l'équilibre.

Pour l'instant, nous le répétons, une seule grande chose se fait, et dans peu sera terminée, en Orient. C'est une œuvre de l'Occident : le percement de l'isthme de Suez.

Il est devenu difficile d'écrire sur ce sujet, et il semble qu'on l'ait épuisé sous toutes ses faces, politique, commerciale, scientifique, technique. Mais ce qui donne au plus humble une facilité prodigieuse pour parler avec quelque autorité d'une chose, c'est de l'avoir vue, et en cela consiste assurément tout le mérite de ce qui va suivre.

On peut, en Europe, partout lire des documents, des communications, des comptes rendus, étudier des plans et des cartes, regarder des photographies. Avec ces se-

cours, on aura sans doute une idée assez approximative du travail, des moyens employés pour l'effectuer, et, dans une certaine mesure, des difficultés qu'il rencontre. Mais on ne verra jamais de la sorte l'œuvre mouvante, vivante et parlante pour ainsi dire, la végétation, les villes, les populations s'épanouissant dans le désert, la création sortant du néant. Dix jours de voyage dans l'isthme font toucher du doigt toutes ces merveilles.

Il y a neuf ans, aucune d'elles n'existait. L'aspect de l'Isthme, à vol d'oiseau, ne présentait, sur une longueur de cent soixante kilomètres, que du sable et des marais de Damiette aux ruines de Péluse, les bassins desséchés du lac Timsah[1] et des lacs Amers[2], une plaine inféconde et monotone, inégalement renflée à trois endroits, à Al-Guisr, au Serapeum, à Chalouf-al-Terraba. Nul vestige d'habitation humaine, pas un brin d'herbe, pas une goutte d'eau potable. C'est sur un pareil terrain que les premiers travailleurs sont venus résolûment, héroïquement, planter leurs piquets, ici, là, à gauche, à droite, partout, pour prendre à la fois possession de toute la surface de leur travail, afin que pas une parcelle ne pût leur en échapper.

Le grand ennemi, c'était la soif. Ce fut le premier que l'on dut combattre. Un canal d'eau douce arrosait l'antique terre de Gessen ; on le prolongea jusqu'au lac Timsah ; puis, l'infléchissant à droite vers la mer Rouge, on le conduisit jusqu'à Suez sur une longueur de quatre-vingt-neuf kilomètres. Mais à gauche, pour porter l'eau du Nil jusqu'à la Méditerranée, il ne pouvait être question d'un canal, à cause de la hauteur du terrain. On

1. Jadis alimenté par les grandes crues du Nil et peuplé de crocodiles, d'où son nom (*Timsah*, en arabe, signifie *crocodile*).
2. Remplis autrefois par la mer Rouge, qu'on y ramène

établit, à côté du lac Timsah, une machine élévatoire, et une double conduite de quatre-vingt-quatre kilomètres de longueur fournit l'eau à tous les campements situés dans cette partie de l'Isthme. L'eau douce ainsi conquise, c'était la soif à tout jamais vaincue, les transports de personnes, de matériel, d'approvisionnements de toute sorte, assurés. Quand Racine avait bien médité et tracé le plan d'une tragédie, il disait : « Je n'ai plus que les vers à faire. » Quand la Compagnie a eu préparé et rassemblé tous ses moyens de travail, elle a pu s'écrier : « Je n'ai plus que le canal maritime à creuser. » C'était, en effet, le moindre des miracles qu'il y eût à accomplir, et l'exécution s'en poursuivit dès lors avec une régularité mathématique et imperturbable : ce n'était plus qu'une affaire de mètres cubes ; c'était calculé, c'était fixé, c'était fatal ; il ne devait pas y avoir, et il n'y aura point, en effet, de protêt à l'échéance.

On ne saurait trop le répéter : l'eau douce, amenée dans l'Isthme, y a tout créé : d'abord la possibilité de creuser le canal maritime, puis les cités nouvelles, les ports inattendus, le verdoiement du désert, le mouvement et la vie enfin, où il y avait l'immobilité et la mort. Depuis lors, en effet, qu'a-t-on vu ? La population de Suez a été très-rapidement triplée, quand, au lieu de l'eau jaunâtre des fontaines de Moïse situées à deux lieues de là sur la rive d'Asie, au lieu de l'eau voiturée ensuite par le chemin de fer du Kaire, on a eu à boire le Nil amené par le canal. Des campements plus ou moins considérables ont été assis le long de la ligne maritime : le chantier de la Plaine de Suez, Chalouf-al-Terraba, le Serapeum, le seuil d'Al-Guisr, Kantara, Raz-al-Eich. Enfin, ont surgi, au centre, au cœur de la province nouvelle, Ismaïlia, qui compte plus de quatre mille habitants, et, sur la Méditerranée, Port Saïd, la tête de l'Oc-

cident, comme Suez va devenir la tête de l'Orient. Port-Saïd, Ismaïlia, Suez, voilà les trois jalons, les trois points saillants et fondamentaux du trait d'union entre les deux mondes. L'idée macédonienne est rajeunie, déplacée, et mise en trois morceaux. On ne fera plus que passer devant Alexandrie.

En partant du Kaire pour aller dans l'Isthme, voici l'itinéraire que l'on suit ordinairement. On prend le chemin de fer, ligne du Kaire à Alexandrie, jusqu'à Bennah. De là, un embranchement va jusqu'à Ismaïlia, puis jusqu'à Suez, parallèlement au canal d'eau douce. Avant que cet embranchement fût achevé, on s'embarquait à Zaqaziq sur le canal d'eau douce dans une dahabyeh-poste tirée par deux mules et qui rappelait, quoiqu'on n'y fût pas tout à fait aussi bien, les *trekschuijten* sur lesquels on parcourt si paisiblement et comme sans s'en apercevoir tous les canaux de la Hollande. La dahabyeh marchait avec une vitesse de sept à huit kilomètres à l'heure.

Le côté principal d'Ismaïlia est bâti en bordure sur le quai Mohammed-Aly, le long du canal d'eau douce. A une très-petite distance au delà est situé le lac Timsah. L'horizon est borné par les collines appelées Gabal-Geneffe au-dessus desquelles on aperçoit les crêtes lointaines de l'Attaka qui domine Suez.

Ismaïlia se divise en trois parties bien distinctes : le village arabe, misérable assemblage de tanières avec une mosquée en bois; la ville proprement dite ; le quartier grec.

La ville [1], capitale administrative de la Compagnie,

1. A quelques kilomètres au S.-E. d'Ismaïlia, se trouve le plateau des Hyènes où sont situées d'abondantes carrières. C'est avec les belles pierres qu'elles fournissent, que la ville, les églises latine et grecque, les édifices divers ont été construits.

chef-lieu de la province où réside le gouverneur égyptien de tout l'Isthme, qui a sous ses ordres celui de Port-Saïd, est construite sur un plan régulier, uniforme, propre, sain, commode, mais triste et guindé.

Les maisons n'ont qu'un rez-de-chaussée, sauf celles qui se trouvent aux angles de la place Champollion et qui ont un étage. Toutes sont pourvues de jardins et sont entourées de galeries en bois et en nattes où l'on peut se promener à l'ombre.

Les bâtiments de la direction générale sur le quai Mohammed-Aly sont vastes et magnifiques.

Il ne faut pas manquer de visiter en détail à Ismaïlia l'usine Lasseron. C'est là que, dans des salons d'une propreté et d'une élégance exquises, sont placées les machines qui élèvent l'eau et la refoulent dans les tuyaux de conduite pour la transmettre ainsi jusqu'à Port-Saïd. Quand la grande machine s'arrête, deux petites la relèvent. Le débit d'eau monte à un million cinq cent mille litres environ par jour.

Dans le quartier grec qui est celui du commerce, il y a plus de vie, de mouvement et de spontanéité que dans la ville officielle. Les habitants sont surtout des Grecs, des Italiens et des Français. Les premiers s'adonnent volontiers à la boulangerie, où ils sont sans rivaux, et à l'épicerie. Il y a une auberge italienne dont l'enseigne porte ces mots : *Locanda di Giuseppina detta Garibaldina.* Le héros de Caprera est d'ailleurs très-populaire [dans toute la colonie italienne d'Égypte, qui est considérable[2].

1. A Alexandrie il y a la *via Garibaldi*, la *strada Garibaldi.* Au Kaire, j'ai vu à différents anniversaires porter en triomphe, dans le *Mousky*, la seule grande rue de la ville, la statue de Garibaldi au milieu des drapeaux, au bruit des acclamations les plus enthousiastes et des instruments de musique les plus retentissants.

Plus loin sont des magasins français qui s'intitulent la *Belle Jardinière*, les *Villes de France*. Chaque patrie a un souvenir sur la terre d'exil.

Des diverses colonies européennes établies en Égypte, la colonie hellénique est la plus nombreuse, et son importance croissante est surtout sensible dans l'Isthme. Cela n'a rien d'étonnant. L'acclimatation en Égypte est relativement facile pour les Grecs. Depuis vingt-cinq siècles, leurs relations avec les Égyptiens ont toujours été fort actives. Ce sont d'excellents marins, des commerçants de premier ordre. Pendant les trois cents ans de la monarchie des Ptolémées, l'Égypte a été une province grecque. Un grand avenir attend la Grèce nouvelle. Nous croyons fermement que le nœud principal de la question d'Orient est là.

D'Ismaïlia on se rend à Al-Guisr, soit à cheval à travers le désert, soir par eau en suivant le canal d'eau douce jusqu'à l'écluse qui le fait communiquer avec le canal maritime, puis en naviguant sur ce dernier l'espace d'une heure à peu près. Le service quotidien est fait entre Ismaïlia et Port-Saïd sur le canal maritime, que remplit l'eau de la Méditerranée, par des barques à vapeur au milieu desquelles sont placées des machines de la force de quatre chevaux. Le trajet dure de dix à onze heures.

Al-Guisr, situé sur la rive d'Afrique, est plus joli, plus rustique, si l'on peut dire cela au désert, plus sans façon qu'Ismaïlia. On y trouve, comme dans tous les campements d'une certaine importance, une église latine, une église grecque, une mosquée, un hôpital.

Les dimensions du seuil d'Al-Guisr sont remarquables : 22 mètres de largeur au plafond, 62 mètres à la ligne d'eau, 120 mètres d'écartement à la crête qui a 27 mètres au-dessus du plafond, 19 au-dessus de la ligne d'eau.

Pour opérer ce travail, qui est achevé depuis longtemps, on a employé plusieurs moyens : les bras d'hommes avec la pioche, la pelle et la brouette ; les excavateurs à vapeur, fonctionnant, les uns à sec, les autres dans l'eau, et desservis par des wagons que remorquaient des locomotives sur des rampes d'une légère inclinaison.

Mais l'engin le plus curieux, le plus puissant, et qu'on a perfectionné pour les besoins de l'œuvre d'une manière vraiment admirable, c'est la drague énorme qui extrait de mille à onze cents mètres cubes de matière par jour, sans compter le travail de la nuit, et à laquelle on a adapté un long couloir de 58, de 60, de 70 mètres même, qui va déverser au loin sur le rivage la bourbe qu'a ramassée la chaîne des godets.

Hâtons-nous d'arriver à Port-Saïd[1]. Sur une côte basse et marécageuse, sur une plage déserte, à quelque distance des ruines de l'antique Péluse, on a, en 1859, commencé Port-Saïd. En 1860, on n'y comptait encore que sept ou huit baraques sur pilotis. Aujourd'hui, c'est une ville de huit à neuf mille habitants ; des consulats de presque toutes les nations y sont établis. Le vice-consulat d'Autriche et de Hongrie y a été tout récemment élevé au rang de consulat. On y voit un cercle, des cafés, un théâtre où, à des époques indéterminées, on joue le drame et le vaudeville français ; nous croyons même qu'une fois on a essayé une représentation de l'opéra de *Guillaume Tell*.... mais peut-être en supprimant la musique. Le marché [2] qui se tient tous les

1. Nous avons logé dans cette ville de création si récente chez notre ami M. Raphaël de Rouville, qui fut au début de l'entreprise, un des premiers et des plus hardis pionniers de cette grande œuvre et qui occupe aujourd'hui à Ismaïlia le poste éminent de directeur du transit.

2. La plupart des campements de l'Isthme ont des marchés et,

jours non loin de la place de Lesseps, est vaste et plein de bruit et d'animation. Le mouvement du port est de 100 à 120 navires.

Le village arabe, comme à Ismaïlia, est tout à fait séparé de la ville européenne.

La population grecque augmente à Port-Saïd avec une telle rapidité que la chapelle qui existait a été jugée insuffisante, et que le 30 avril 1867, on a posé en grande pompe et au milieu d'un concours immense d'Hellènes la première pierre d'une nouvelle église.

Nous avons assisté à la confection des blocs artificiels dont sont composées les jetées du port. Ces blocs étaient produits dans les ateliers Dussaud de la façon la plus simple et la plus rapide : des wagons, remplis de sable sur le rivage, montaient par un plan incliné jusqu'à des broyeurs où le sable était mêlé avec de la chaux pour retomber à l'état de matière pâteuse dans d'autres wagons qui allaient, à quelque distance, jeter leur chargement dans des moules cubiques ; les blocs s'y formaient et y séchaient pendant deux à trois mois. Quand ils étaient secs, ils étaient soulevés par des grues, transportés par des locomotives, déposés sur des bateaux et conduits jusqu'au point d'immersion. Le poids de chaque bloc est de vingt mille kilogrammes.

On revient de Port-Saïd à Ismaïlia par le chemin et par le moyen de transport dont on s'est servi pour y aller. Puis on se rend aux stations du Serapeum, de Chalouf et de Suez.

A Chalouf, on a extrait environ 25,000 mètres cubes de rocher recouverts de 120,000 mètres cubes d'argile

de plus, une succursale de l'*Économat Bazin*, où l'on trouve en abondance des conserves de toute nature et les objets de première nécessité. Ces derniers sont soumis à un maximum dont le tableau est affiché dans tous les magasins de l'entreprise.

et de sable. Au 1er juin 1868, 8,750 terrassiers étaient occupés sur ce chantier.

Le travail s'y fait comme il suit : quand les pelles ont rempli les waggons, ceux-ci sont tirés sur des plans inclinés à double voie par des treuils à chaîne ; ces treuils sont mis en mouvement par des machines à vapeur fixes placées sur le cavalier que forment les déblais du canal. Ici, l'aspect du désert est gris et triste. Du haut du cavalier, sur la rive d'Asie, on aperçoit les collines d'Arabie, les contreforts les plus avancés de la chaîne du Sinaï. Non loin de là, on a découvert les vestiges d'une voie romaine et quelques traces de la ville d'Arsinoë. On trouve dans ces parages des quantités énormes de coquillage et de fossiles. La mer Rouge arrivait bien certainement autrefois jusque-là.

De Suez, on revient au Kaire par le chemin de fer à travers ce désert qui s'arrête seulement aux portes de la grande ville, à moins que l'on ne préfère la ligne nouvelle qui va par Ismaïlia, Zaqaziq et Bennah.

En résumé, l'œuvre est proche de son terme ; le service du transit fonctionne régulièrement depuis plus de deux ans[1] et s'accroît chaque jour.

Rien ne fait prévoir que l'inauguration définitive de la grande navigation qui a été fixée au 17 novembre de cette année doive être reculée d'un jour[2]. C'est l'entre-

1. Les recettes du premier trimestre de 1867 pour l'exploitation du transit et des transports se sont élevés à 255,149 fr. 67 c.; celles du deuxième trimestre, à 262,754 fr. 27 c.; celles du troisième, à 300,321 fr. 56 c. Les recettes du mois d'octobre seul montent à 231,996 fr. 41 c. (celles d'octobre 1866 n'étaient que de 69,269 fr. 74 c. Cela fait pour les dix premiers mois de l'année 1867, 1.050,211 fr. 91 c. Le premier trimestre de 1868 a donné 514,961 fr. 84 c.

2. Nous empruntons au rapport lu le 2 juin 1868, à l'assemblée générale des actionnaires, par M. Ferdinand de Lesseps, le tableau

prise Borel-Lavalley elle-même qui, d'accord avec la Compagnie, a arrêté cette date, et l'on n'a pas craint de stipuler une prime de cinq cent mille francs au bénéfice de l'entreprise par chaque mois d'avance, une amende de cinq cent mille francs à son préjudice par chaque mois de retard : tant on a pu calculer avec précision l'époque, l'heure, la minute solennelle où le canal sera terminé, où deux mondes seront rapprochés des deux tiers de la distance qui les séparait, où une erreur de la nature sera rectifiée par le génie de l'homme.

Le percement du canal maritime de l'Isthme de Suez aura donc coûté dix ans à peine de travaux effectifs. Que sont ces dix années, que sont les millions qu'on aura dépensés, en regard des résultats immenses et sans cesse croissants qui seront pour jamais acquis à l'humanité ? Des millions ! on les prodigue, et, avec eux, comme par-dessus le marché, le sang des hommes sur des champs de bataille inféconds, qui dévorent tout, or et sang, en quelques semaines, en quelques jours, et qui ne rendent rien. Et on les marchanderait à une œuvre éminemment pacifique, source inépuisable de prospérités futures, à un bienfait public et universel ?

suivant de l'état du personnel et du matériel employés au percement du canal :

| | |
|---|---|
| 8 dragues à élévateurs à 15,000 mètres cubes. . m. c. | 120,000 |
| 30 dragues à gabares à 20,000 mètres cubes. . . . . | 600,000 |
| 22 dragues à long couloir à 40,000 mètres cubes. . . | 880,000 |
| Total pour le travail des dragues. . . | 1,600,000 |
| 22 plans inclinés à 6,000 mètres cubes. . . . . . . . | 132,000 |
| 7,500 hommes à 50 mètres cubes. . . . . . . . . . | 373,000 |
| On arrive ainsi à un cube total mensuel certain de . . | 2,107,000 |

Au 15 mai de la présente année 1869, il restait à extraire un cube total de 12,518,967 mètres.

Le Français qui parcourt l'Isthme éprouve une grande joie en voyant que la gloire de ce qui se fait là est toute française. La masse ouvrière est surtout composée de Grecs, de Monténégrins, de Dalmates, d'Arabes, mais les mécaniciens, les monteurs, les ingénieurs sont presque tous Français; mais l'homme qui voue le reste d'une vie si bien remplie au service de cette noble idée est français; mais l'âme qui anime tous les artisans de cette œuvre profitable à toutes les nations est française. C'est un magnifique spectacle, et le plus admirable de tous ceux qu'on rencontre dans le voyage à travers l'Isthme, que celui de l'enthousiasme, de la foi, de l'ardeur, de l'humanité qui enflamment et qui meuvent tous les combattants, chefs et soldats, de cette armée de la paix et de la civilisation. C'est un enseignement précieux pour notre siècle et pour les siècles à venir que de voir le patriotisme français resplendir de l'éclat le plus pur et le plus solide sans le secours du panache, du clairon et des bombes, et une gloire innocente et immaculée tenter l'ambition de tant d'intelligences d'élite.

Ce n'est pas dans les œuvres du génie industriel contemporain qu'il faut chercher le pittoresque. Celui qui ne ferait que traverser l'Isthme de Port-Saïd au chantier de la Quarantaine n'aurait aucune idée de l'Orient ni de l'Égypte. Mais quand on a vu le Kaire où l'Orient des Mille et Une Nuits est en permanence, et qu'on arrive dans les villes et les campements de la Compagnie, tous construits sur un même modèle, un contraste saisissant frappe le voyageur : il se retrouve tout à coup en Europe[1].

1. Le matériel, les vivres, les objets d'habillement, presque tout dans l'Isthme vient d'Europe et principalement de France. Plus d'un magasin, à Port-Saïd, à Ismaïlia ou ailleurs, vend parfois

Enfin, l'œil, encore tout ébloui des féeries orientales et des spectacles bizarres du Kaire, retombe subitement sur l'Occident et revoit, par un changement instantané de décoration, la régularité, l'ordre, l'alignement, la section des rues à angle droit, le travail, l'activité, la propreté. Il n'y a rien là pour le poëte ni pour l'artiste.

Toutefois, ils peuvent trouver d'amples compensations par d'autres côtés et en s'élevant plus haut. L'artiste admirera longtemps les types variés, étranges, souvent très-beaux, des diverses races d'hommes dont est formée la légion ouvrière de l'Isthme. Les Monténégrins et les Dalmates, grands, élancés, vigoureux, sont physiquement, ou, pour mieux dire, matériellement les plus remarquables. Les Grecs ont plus de finesse et d'intelligence avec une beauté plus harmonique et mieux proportionnée. Quant aux Arabes, ils représentent la race sémitique qui, dans certaines circonstances, dans certains milieux, a sa beauté propre, mais qui ne saurait, ni au moral ni au physique, entrer en lutte avec la race aryane. Le poëte trouvera une poésie mâle

jusqu'à 2,000 fr. de produits français en un jour. Sauf le blé qui arrive soit de l'Égypte, soit de Russie, et la viande qu'on va chercher en Asie Mineure, tout ce que consomme la population de l'Isthme est envoyé par la France. Les légumes sont fournis en général par la Syrie, ou viennent de Damiette.

Mais il y a beaucoup de jardins dans l'Isthme, grâce au canal d'eau douce d'Ismaïlia à Suez et aux conduites de l'usine Lasseron d'Ismaïlia à Port-Saïd. Nous avons cueilli en janvier du réséda à Chalouf dans un parterre verdoyant dont le sable jaune du désert venait battre le mur.

La population de l'Isthme était :

| | | |
|---|---|---|
| En 1865, de. . . . | 10,500 | habitants. |
| En 1866, de. . . . | 18,605 | — |
| En 1867, de. . . . | 25,770 | — |
| En 1868, de. . . . | 34,251 | — dont 16,110 |

européens et 18,141 indigènes.

et puissante dans le contraste même dont nous parlions tout à l'heure, dans le côte-à-côte de la stérilité du désert et de la civilisation fécondante qui l'envahit, qui l'occupe et qui le dompte. Toute la grandeur de l'humanité se prouve là chaque jour, à chaque instant. C'est la création, par l'homme, de l'ordre dans le chaos, la substitution progressive et rapide de la vie à la mort, la victoire de l'être sur le néant. Quoi de plus sublime qu'un pareil poëme?

Nous en avons peut-être assez dit pour donner une idée de ce qu'est actuellement l'Isthme de Suez et de ce qu'il est appelé à devenir dans un temps assez rapproché. Il nous reste à examiner entre autres questions quels rapports nouveaux le navigation active à travers le canal amènera entre l'Occident et l'Orient; dans quelle mesure l'Orient en général, l'Égypte en particulier, pourront profiter de ce va-et-vient des marines de tous les peuples; quelle est enfin et quelle sera un jour l'influence réciproque de l'Orient et de l'Occident. Ces divers points feront la matière d'un travail qui suivra prochainement celui-ci.

## II

(Extrait du *Moniteur des Intérêts matériels* de Bruxelles, du 23 octobre 1869.)

Avant d'en venir aux considérations générales que nous avons annoncées et qui doivent terminer cette étude, il est à propos, croyons-nous, de mettre le lecteur au courant de l'état actuel des travaux et des der-

niers renseignements fournis à cet égard par le rapport de M. de Lesseps à l'assemblée générale du 2 août.

Il résulte de ce rapport qu'au 15 juillet le cube des déblais restant à exécuter était d'environ six millions de mètres; que le chenal entre les deux jetées de Port-Saïd est sur le point d'être achevé par les dragues, et sera creusé le 1er octobre à une profondeur de 9 mètres jusqu'à l'extrémité de la jetée occidentale qui est la plus avancée en mer; que la mer Rouge va bientôt mêler ses eaux à celles de la Méditerranée et contribuer à son tour au remplissage des lacs Amers[1]; que les travaux du port de Suez sont terminés, ou peu s'en faut; que de Port-Saïd aux lacs Amers, sur une longueur de près de cent kilomètres, le canal présente depuis plusieurs mois déjà l'aspect qu'il aura à son complet achèvement; qu'enfin le 17 novembre 1869, après dix ans de travaux, le canal maritime de l'isthme de Suez sera ouvert à la grande navigation.

En présence d'une situation aussi satisfaisante, il est curieux de mettre en regard deux manifestations de l'opinion anglaise au sujet du canal de Suez, fort différentes l'une de l'autre :

A la suite de la première assemblée des actionnaires de la Compagnie, qui eut lieu le 15 mai 1860, un journal de Londres disait :

« L'allocution adressée par le grand prêtre de l'entreprise égyptienne au corps de souscripteurs le plus rempli d'abnégation et de confiance qui existe, présente, pour tout lecteur qui n'a pas encore noyé ses épargnes dans les sables du désert, un mirage aussi pittoresque et aussi attrayant que le désert lui-même peut l'offrir à

1. Des nouvelles postérieures ont annoncé à l'Europe et au monde l'accomplissement de ce fait.

des lèvres altérées et à des yeux éblouis. Le fameux Balbrigham, dont le patrimoine, hypothéqué jusqu'à la gorge, consistait en vastes marais salants auprès de la mer, était un enfant dans la science de l'imagination, comparé au grand découvreur d'une nouvelle Péluse, essayant de convaincre son auditoire, à la salle Herz, que deux cent cinquante Européens malades et six cents Arabes enrôlés de force qui constituent l'état-major du canal, sont en ce moment engagés à compléter cette œuvre stupéfiante et sont assez forts pour le faire sans argent, sans eau et sans pierre. Comment se fait-il que les meilleurs critiques français soient toujours à se lamenter sur ce que la littérature de fiction est morte dans un pays qui a produit un M. de Lesseps? »

Le 29 avril 1869, M. Saunders, propriétaire et rédacteur en chef du journal de Calcutta, *l'Englishman*, a prononcé en public les paroles suivantes :

« ..... Comme représentant de la presse de l'Inde, j'ai à reconnaître que moi et nous tous sujets britanniques nous n'avons pas cru à la possibilité de percer heureusement l'isthme de Suez... Nous nous sommes complètement trompés et les faits ont réfuté nos opinions... Non-seulement le canal est percé, mais il a conquis le monde. Nous allons voir s'opérer une révolution complète dans le mode de navigation sur les mers orientales, révolution causée par la nécessité de passer le canal...

« Nos princes et nos vice-rois, nos généraux, nos ingénieurs et nos négociants ont visité les travaux du canal, et tous sont revenus impressionnés de la grandeur de l'entreprise, de l'habilité qu'on y a déployée et du succès obtenu. Liverpool est arraché à son indifférence. Londres est éveillé de sa sécurité illusoire, et tous se préparent à la grande lutte qui s'avance tranquillement au devant d'eux et à laquelle toutes les nations doivent participer. »

On pourrait multiplier de pareils rapprochements aujourd'hui que le succès de l'œuvre justifie aux yeux de la foule moutonnière l'audace de celui qui l'a entreprise, et que, pour ce qui regarde l'Angleterre en particulier, la politique de ce grand pays n'obéit plus à l'influence du génie étroit et exclusif de Palmerston.

Toutefois, si l'heure de la justice est enfin arrivée pour le groupe hardi d'intelligences d'élite et de bras dévoués qui dans peu auront achevé le percement de l'isthme de Suez, si même celle de l'enthousiasme est proche devant les résultats si inespérés et toujours croissants qui éclateront aux yeux du monde, il est encore des esprits qui conservent des doutes, qui soulèvent des objections.

La plus forte est celle qui a rapport à l'entretien du canal.

M. A. Lavalley, dans la séance de la Société des ingénieurs civils, du 27 novembre 1868, a réduit cette objection à sa juste valeur.

Qu'entend-on par l'entretien ? L'enlèvement des terres qui se seront déposées sur le plafond du canal.

De tels dépôts ne peuvent provenir que des apports de la mer, de ceux du vent, ou des éboulements des talus corrodés par le batillage.

Les apports de la mer sont insignifiants, et il n'y a pas lieu de s'en préoccuper.

En ce qui concerne les apports du vent, voici comment M. Lavalley en apprécie l'importance et le danger :

« Sur les 160 kilomètres que comporte la longueur du trajet de Port-Saïd à Suez, les lacs Amers en font quarante, sur lesquels le vent ne peut rien apporter.

« Entre les lacs Amers et la mer Rouge, sur une longueur de 20 kilomètres environ, les terrains traversés sont presque exclusivement de l'argile dure sur laquelle

le vent n'a pas d'action. La poussière qu'il en détache ne s'est déposée dans les fouilles, depuis trois ans que nous avons attaqué cette partie du canal, qu'en quantité tellement insignifiante, que nous n'avons pu en demander à la Compagnie la constatation. Le canal des Pharaons, du reste, est là comme un témoin de la solidité du sol.

« Sur 65 kilomètres encore, le canal traverse les lacs Mensaleh et Ballah. Le vent ne peut faire tomber dans le canal que ce qu'il détachera des cavaliers. Mais outre que le vent, qui tend à aller directement de la Méditerranée vers la mer Rouge, de la mer froide vers la mer chaude, n'est presque jamais traversier au canal, les dépôts sont pour la plus grande partie argileux, fortement salins et hygrométriques, par conséquent presque inattaquables au vent. A la traversée de quelques monticules de sables, dans le lac Ballah, le vent amène quelques apports. Là encore, ils sont assez faibles pour que nous n'ayons pas pu en apprécier l'importance, et nous faire rembourser par la Compagnie les frais d'enlèvement.

« Restent environ 30 kilomètres qui, traversant le plateau sablonneux du Sérapéum et du Seuil, sont plus exposés aux ensablements.

« Nous avons, pour en apprécier l'importance, des renseignements précis.

« A la traversée du Sérapéum, les quantités de sable apportées dans nos fouilles ont été pendant deux ans mesurées contradictoirement entre la Compagnie et nous. Depuis, pour éviter ces incessants et minutieux mesurages, nous avons, comme entrepreneurs, consenti, pour la durée de l'exécution, à un abonnement qui correspondra à environ 300,000 mètres cubes par an, pour la partie comprise entre le lac Timsah et les lacs Amers.

« Il est à noter que l'eau du canal d'eau douce s'infiltre peu à peu dans toutes les parties déprimées du plateau. Cette humidité a fait germer les graines que le vent apporte. La Compagnie, en outre, a fait planter, dans tous ces bas-fonds, des saules, des tamaris qui poussent rapidement. Dans quelques années, ces arbres auront grandi, ils domineront les parties élevées du plateau, et le vent qu'ils forceront ainsi à s'élever de terre ne rasera plus le sable et n'en jettera plus dans le canal que des proportions moindres.

« Quant au plateau du Seuil-d'El-Guisr, les terrains en sont beaucoup moins meubles que ceux du Sérapéum. Il est probable que le volume annuel des apports n'y dépassera pas 100,000 mètres cubes. Si à ces deux chiffres nous ajoutons 100,000 mètres cubes pour les autres parties du canal, nous arriverons à évaluer à 500,000 mètres cubes le volume total des sables jetés en une année par le vent dans le canal ; ce serait moins du quart de ce que nous enlevons maintenant en un mois.

« Rapportée à la longueur totale du canal, cette quantité revient à environ 3 mètres cubes par mètre courant.

« A-t-on beaucoup moins que cela à enlever dans le curage des grands canaux de France et d'Angleterre?

« Reste l'action du batillage... Et d'abord, rappelons que le grand lac Amer ayant sur plusieurs kilomètres de largeur et sur près de 20 de longueur, plus de 8 mètres de profondeur, il n'y a que 140 kilomètres à entretenir.

De ces 140 kilomètres, 100 environ, soit plus des deux tiers, ont la grande largeur, c'est-à-dire actuellement 100 mètres au plan d'eau, ou se trouvent dans le petit lac.

« Dans la grande section, le batillage n'attaquera que

faiblement la plage inclinée à dix de base pour un de hauteur. Les petites quantités de terre ou de sable détachées par le flot se déposeront sur la risberme où elles pourront être laissées sans inconvénient, et la plage prenant une inclinaison de plus en plus douce, deviendra de moins en moins attaquable.

« Avec l'adoucissement de la plage, la largeur du plan d'eau croîtra, mais de plus en plus lentement, et il faudra bien du temps sans doute pour que l'eau atteigne le pied des cavaliers proprement dit. Il sera temps alors de recourir à quelques enrochements pour les défendre.

« Mais alors aussi le plan d'eau aura 114 mètres de large, et les ondes produites par les bateaux n'arriveront aux enrochements que très-affaiblies.

« L'action du passage des navires ne se fera pas sentir seulement sur la plage, elle attaquera aussi les talus de la cuvette, en détachera des parties qui iront relever le plafond et qu'il faudra enlever.

« Les quantités ainsi descendues varieront nécessairement avec la nature du terrain. Sur plus de 40 kilomètres, le canal est dans une argile sur laquelle le mouvement de l'eau aura très-peu d'effet...

« Dans les parties où, par raison d'économie, la Compagnie a conservé le plan d'eau à 60 mètres, c'est-à-dire dans les Seuils où le terrain est très-haut, l'élargissement du plan d'eau aurait des conséquences plus graves, puisqu'il entraînerait l'éboulement des talus fort élevés au-dessus de l'eau.

« Dans ces parties dont la longueur totale est de 40 kilomètres, la Compagnie devra, pendant les premières années au moins, réduire la vitesse de marche des bateaux, et enrocher la ligne d'eau, au fur et à mesure, sur les points où elle verra le terrain s'attaquer. Ces enrochements, d'ailleurs, n'emploieront qu'une assez petite

quantité de pierres, et les carrières du lac Timsah les fournissent à bon compte.

« On voit donc que l'entretien du canal sera simple, facile et peu coûteux, et surtout qu'une partie importante de la dépense de cet entretien ne croîtra qu'avec le trafic, c'est-à-dire avec les recettes. »

M. Lavalley ajoute, et nous ne saurions avec trop d'insistance appeler sur ce point l'attention publique :

« Il est intéressant, d'ailleurs, de remarquer que de la forme très-évasée de la section du canal, il résulte que, s'il a fallu enlever 75 millions de mètres cubes pour obtenir un plafond de 22 mètres de large, il ne faudra pour le doubler en enlever que 24 millions.

« Pour créer le canal à 22 mètres, il aura fallu creuser le canal d'eau douce, fonder des villes, construire un matériel de 60 millions de francs, dépenser, en un mot, près de 400 millions de francs. On le doublera facilement avec une dépense de 40 millions[1]. »

Mais il y a encore des gens qui, forcés d'admettre la possibilité de l'exécution du canal et la réalité de son existence, se rejettent, pour le malin plaisir du doute, sur la stérilité présumée par eux, de son exploitation. Loin de penser qu'il faille jamais doubler les dimensions du canal, ils craignent que le mouvement maritime et commercial ne se développe point dans des proportions suffisantes et n'arrive point à couvrir les frais du percement de la voie et de son entretien.

Le rapport du 2 août, en constatant des faits palpables et éclatants, répond de la manière la plus satisfaisante à ces doutes et à ces craintes.

1. Extrait du compte rendu des travaux de la Société des ingénieurs civils, séance du 27 novembre 1868 ; troisième communication, faite par M. A. Lavalley (entreprise Borel-Lavalley et Cie), sur les travaux d'exécution du canal maritime de Suez. Paris, 1869.

« A New-York, y est-il dit, une seule Compagnie disposant d'un capital de 150 millions, va établir une ligne de steamers pour les voyages de l'Inde et de la Chine, par le canal de Suez, en faisant escale dans les ports de la Méditerranée.

« En Angleterre, de nombreux armateurs ont construit ou remis en chantier des steamers, pour les allonger de 10, 20, 30 et 40 mètres, en vue de la grande navigation par le canal.

« Les Messageries impériales viennent également d'allonger plusieurs de leurs paquebots, car l'un des éléments de la victoire de la vapeur sur la voile consiste à augmenter la longueur des navires en conservant le même tirant d'eau et la même force de vapeur sans diminuer la vitesse. Autrefois la proportion entre la longueur et la largeur d'un bâtiment était de 1 à 5 : les meilleurs constructeurs de France, d'Angleterre et des États-Unis ont reconnu que la proportion peut être portée, sans inconvénient, de 1 à 15 et même à 20.

« La Russie installe, à Port-Saïd, un établissement pour les paquebots de la grande Compagnie de navigation à vapeur et de commerce qui doit, par le canal, relier Odessa à l'extrême Orient.

« La puissante Compagnie autrichienne, le *Lloyd*, vient d'accorder, sur chacun de ses navires destinés à la navigation des mers indiennes, un espace où les négociants de l'empire pourront gratuitement expédier les échantillons des produits nationaux dans l'Inde et l'extrême Orient, en vue du développement des échanges par le canal de Suez.

« Le gouvernement italien recommande à tous les armateurs de ses ports de se préparer à profiter de l'ouverture du bosphore égyptien.

« L'Espagne prépare une navigation à vapeur directe

entre Barcelone et la riche colonie des îles Philippines.

« La Compagnie marseillaise des transports maritimes à vapeur poursuit la construction de steamers de grande capacité. Ces steamers, mus par des machines consommant peu de charbon, permettront d'effectuer des transports entre l'Europe et l'Asie à des prix très-réduits. La Société des transports maritimes, exclusivement commerciale, ne fera d'ailleurs qu'appliquer ce qu'elle a déjà organisé avec beaucoup d'intelligence et de succès entre Marseille et l'Algérie et sur la ligne du Brésil.

« Les statistiques commerciales des ports chinois vous donneront une idée de ce que le canal peut attendre des relations existant actuellement entre l'Occident et l'Orient.

« La valeur totale des importations et des exportations de l'empire chinois, qui était en 1855 de 281,000,000 de francs, s'est élevée, en 1868, à 1,120,000,000 de francs. Le nombre des navires, à l'entrée et à la sortie, était, en 1853, de 1,527, jaugeant 529,222 tonneaux; il a été, en 1866, de 14,075 navires jaugeant 6,408,503 tonneaux.

« Nous avons déjà dit l'année dernière que Marseille avait un tonnage annuel de 5 millions de tonnes, Liverpool de 6 millions de tonnes, et les Dardanelles, aboutissant à une mer fermée, de 6 millions de tonnes.

« D'après ces exemples, le chiffre de 6 millions de tonnes que nous avions admis dans notre rapport de l'année dernière serait un bien faible minimum pour la navigation de toutes les marines du monde par le canal. Nous le maintenons, toutefois, car la certitude d'une recette brute de 60 millions de francs dépasse encore de beaucoup les revenus annoncés au début de notre entreprise.

« L'avenir se présente donc à nous sous les auspices

les plus favorables. Il ne serait pas plus facile de chiffrer les bénéfices de cet avenir, qu'on ne pouvait prévoir, il y a trente ans, le mouvement actuel des chemins de fer ; mais nous ne voudrions pas vous donner, pour la première année d'exploitation, de trop grandes espérances.

« Nous croyons qu'au début les moyens de transport ne correspondront pas à l'abondance des produits qui auront intérêt à profiter d'une voie abrégeant de 3,000 lieues, en moyenne, la distance entre les ports de l'Occident et de l'Orient. Tous nos efforts devront tendre à encourager et à favoriser le mouvement qui se prépare. »

C'est ce mouvement, incontestable et inévitable, dont il est à propos d'examiner maintenant les résultats et les avantages pour l'Égypte en particulier, pour l'Occident et pour l'Orient en général, pour la civilisation universelle.

Nul ne doute que le temps, la paix, l'exemple, la multiplicité des communications, ne soient les vrais et les seuls apôtres de la civilisation et du progrès. On voit dès lors toute l'influence qu'est appelée à exercer dans ce sens la voie nouvelle ouverte à l'activité humaine par le percement du canal maritime de Suez. C'est là une œuvre capitale, d'une portée considérable, et l'homme dont la persévérante énergie a donné l'impulsion à ce magnifique mouvement, le soutient et l'accélère, est assurément une des plus grandes et des plus hautes personnalités de notre siècle.

Il est bon toutefois de se mettre en garde contre les illusions trop généreuses que l'on pourrait concevoir et contre le vain espoir d'élever jamais les populations orientales au niveau des nations de l'Europe ou de l'Union américaine. Nous avons, quant à nous, la ferme

persuasion que le canal de Suez sera bien plus profitable à l'Occident qu'à l'Orient. Nous ne voyons même pas trop le bénéfice que l'Égypte en retirera. Port-Saïd annule Alexandrie; les passagers de la malle de l'Inde ne traversent plus le Kaire : la civilisation passera devant l'Égypte sans s'y arrêter, sans y pénétrer; et en même temps que la colonie européenne tendra à augmenter dans la nouvelle province de l'Isthme[1] elle tendra nécessairement à diminuer dans le reste de l'Égypte et dans ses deux plus grandes villes, le Kaire et Alexandrie. Ce double mouvement a déjà commencé. Dès à présent, et depuis l'établissement du chemin de fer entre Zaqaziq, Ismaïlia et Suez, le long du canal d'eau douce, le transit des voyageurs et des marchandises se fait par cette voie nouvelle. Aussitôt que le canal maritime sera ouvert à la grande navigation, il s'opérera directement de Port-Saïd à Suez.

Ce dont on doit se défier le plus, ce sont les apparences de civilisation occidentale dont savent se vernir les Orientaux. Il vient en Europe des Turks, des Égyptiens. Ces gens-là se frottent au monde parisien, s'enfarinent un peu de nos manières et de notre argot, boivent du vin, perdent au jeu, disent du mal de leur pays et se proclament les adorateurs les plus fervents des idées européennes. Allez les voir chez eux : vous les trouverez plus Tatars et plus Sémites que jamais. Le gouvernement égyptien, par exemple, envoie à grands frais des

1. Le rapport annuel du docteur Aubert-Roche sur l'etat sanitaire et médical des travailleurs et des établissements de l'Isthme constate que la population de la nouvelle province égyptienne qui était en 1859 de 150 personnes, dont 25 européens et 125 indigènes, était l'année dernière de 31,258 individus, dont 16,010 Européens et 18,248 indigènes, et s'élève actuellement à 42,315 habitants, dont 22,813 Européens et 19,502 indigènes.

jeunes gens étudier en France, en Angleterre, en Allemagne, le droit, la médecine, toutes les sciences : au retour, ces malheureux sont employés en qualité de conducteurs de trains, de maîtres d'école ou d'agents de police, ou relégués dans la province de Fazoql, après la septième cataracte, sur le Nil bleu, et n'en reviennent jamais. « Il fallait un calculateur : ce fut un danseur qui l'obtint, » dit *Figaro*. Ces mots pourraient être la devise des administrations orientales. Il n'y a, dans ces sociétés, aucun esprit d'ordre, de méthode, de discipline raisonnée : le cerveau de ces peuples ne conçoit point d'idées générales. Il ne se fait qu'une grande chose en Orient, et cette chose, c'est l'Occident qui l'y accomplit : l'Égypte regarde percer le canal de Suez avec une curiosité molle et intermittente ; son rôle est purement passif. Supposons, ce qui n'arrivera certainement pas, que, le canal une fois ouvert à la grande navigation, la Compagnie, dans un temps fixé par les traités, se dissolve, que l'Europe se désintéresse de l'administration et de l'entretien de la voie, et que le soin en retombe uniquement à la charge du gouvernement égyptien : la désorganisation financière et matérielle serait bientôt complète, et il se passerait fort peu de temps avant que le canal fût ensablé et rendu impraticable à toute espèce de navires.

La confiance que l'on peut avoir dans l'action de la civilisation européenne sur les populations orientales ne s'étend donc pas bien loin, selon nous. Il nous paraît même infiniment probable qu'avec le temps les pays d'Orient sont destinés, pour leur bien, à devenir des fermes et des terrains d'exploitation pour celles des puissances occidentales dont le génie colonisateur est le plus développé ou se développera dans l'avenir.

L'accomplissement de pareilles destinées sera, on peut en être sûr, puissamment aidé et accéléré par le

chemin nouveau qu'ouvrira à l'activité humaine le canal de Suez. C'est de cette façon surtout qu'il contribuera au progrès général en multipliant les rapports de l'Occident avec l'Orient, en introduisant en Orient l'esprit d'ordre, la méthode, la justice, la raison de l'Occident, en mettant à la disposition de l'Occident les richesses incommensurables, inconnues et vierges de l'Orient, en accroissant le bien-être de l'un et de l'autre par le moyen l'un de l'autre, en suscitant, enfin, et en maintenant une influence réciproque et différemment féconde en vertu de laquelle l'Orient fournira la matière et l'Occident l'animera de son souffle créateur. C'est de cet heureux échange, de cet hymen productif que l'on pourra dire avec vérité : *Mens agitat molem*.

# APPENDICE B

---

Dans un livre où rien de ce qui touche l'Orient ne saurait être considéré comme hors d'œuvre, et où la Grèce tient, bien qu'incidemment, une si grande place, il nous a semblé à propos de faire suivre la reproduction de nos articles sur l'Isthme de Suez de celle d'un travail de même nature que nous avons publié également dans le *Moniteur des Intérêts matériels* de Bruxelles, le 1er janvier 1870.

Le voici donc :

## L'ISTHME DE CORINTHE

Dans un précédent travail sur le canal maritime de Suez, nous avons eu occasion de constater la rareté et l'inexactitude des informations qui parviennent à l'Europe sur l'Égypte, pourtant si près de nous. La Grèce, plus rapprochée encore par la distance de son territoire, par le sang et par la langue de ses habitants, ne nous est pas plus connue ou nous l'est même beaucoup moins. Il y a longtemps que les derniers échos de l'explosion de philhellénisme qui retentit jadis dans notre Occident, se sont évanouis. La diplomatie de 1827 a mis au monde un avorton qui ne peut ni vivre ni mourir, et l'indiffé-

rence la plus profonde, la moins justifiée, la plus aveugle a succédé à cet effort incomplet et stérile.

Nous n'avons point à envisager ici le côté politique de la question, bien qu'il soit entièrement lié au problème de la prospérité industrielle et commerciale du pays et à celui du développement de la civilisation. Nous voulons particulièrement appeler l'attention sur ce point, que l'Orient, en général, renferme des richesses inconnues et, pour ainsi dire, vierges, des sources d'exploitation qu'on ignore, qu'on méprise ou dont on se défie, à tort, selon nous. Cette défiance, à laquelle il serait facile de remédier, s'explique toutefois. Si, jusqu'à présent, les capitaux de l'Occident ont refusé de s'aventurer en Orient, c'est qu'ils étaient peu rassurés par l'exemple de maints faiseurs qui réalisaient dans telles ou telles échelles du Levant des bénéfices de cinquante pour cent du jour au lendemain et qui entassaient alternativement et indifféremment millions sur millions et faillites sur faillites. L'ouverture du canal maritime de l'Isthme de Suez, en multipliant les rapports de l'Occident avec l'Orient, en sollicitant de plus en plus les regards de l'Europe à se porter vers le bassin de la Méditerranée et au delà, en faisant rayonner la lumière sur les opérations ténébreuses des tripotiers cosmopolites qui infestent la plupart des pays orientaux, écume et lie de toutes les nations, dont le hideux aspect donne aux indigènes une si triste et si fausse opinion de notre état social, l'ouverture du canal de Suez, disons-nous, contribuera puissamment à créer et à développer un mouvement sérieux d'affaires dans le sens de la spéculation honnête et d'un gain légitime et avouable. Le percement d'un canal maritime à travers l'Isthme de Corinthe, sans avoir, à beaucoup près, une importance semblable, donnerait relativement des résultats analogues assez considérables

pour le commerce de la Méditerranée et de la mer Noire et pour les intérêts de la Grèce.

On se plaint généralement de ce que la Grèce manque, dans son intérieur, de voies de communication. On ne réfléchit pas que la difficulté n'est point de construire des routes, mais de couvrir les frais de création et d'entretien de ces routes par les produits de l'exploitation et du mouvement industriel et commercial qui doit les parcourir. Il n'y a pas bien longtemps qu'une voie de communication, fort courte, a été ouverte entre l'Attique et la Béotie, c'est-à-dire, entre une contrée stérile et très-peuplée et une contrée fertile et beaucoup moins peuplée, par conséquent dans les meilleures conditions pour multiplier les transports de la partie qui produit le plus et qui consomme le moins dans la partie qui produit le moins et qui consomme le plus. Eh bien ! les frais de construction de la route n'ont pas été couverts. Pourquoi ? Parce que la Grèce est trop petite, parce que la plus grande et la plus opulente portion de la Grèce est hors d'elle-même, parce que la nation hellénique n'existe véritablement pas, n'étant pas constituée selon les nécessités naturelles de la race, de la langue, des frontières, des traditions historiques et des aspirations populaires. Nous nous retrouvons ici au seuil du terrain politique que nous n'avons pas à franchir.

Sans résoudre ou trancher, ni même poser les questions de cette nature, le percement de l'Isthme de Corinthe aurait pour la Grèce des avantages immenses, beaucoup plus grands même que ceux que le canal maritime de Suez pourra procurer à l'Égypte. Nous avons en effet occasion de dire, à propos de cette œuvre gigantesque dont le monde vient de voir l'accomplissement avec la joie la plus profonde et l'admiration la plus vive,

que l'Égypte en profiterait moins que le reste de l'univers ; que la civilisation occidentale ne ferait que passer devant elle sans y pénétrer ; que Port-Saïd et Suez gagneraient tout ce que perdraient Alexandrie et le Kaire. Nous persistons dans ce sentiment. Mais pour la Grèce et l'Isthme de Corinthe, la situation est toute différente.

C'est au milieu, au cœur même du pays que passera le canal, et que défileront à travers ce canal tous les vaisseaux allant de Barcelone, de Marseille, de Gênes, de Livourne, de Brindisi, de Venise, de Trieste à Nauplie, à Patras, au Pirée, à Smyrne, à Constantinople, à Odessa, ou revenant de ces points vers les premiers. Le mouvement perpétuel et toujours croissant qui se produira le long de cette artère pénétrera de là facilement dans l'intérieur du pays, soit au nord, soit au sud ; car au lieu de rencontrer comme en Égypte des populations inertes, des races naturellement inférieures et en décadence même sur le maximum de civilisation qu'elles ont pu atteindre jadis, il sera reçu et transmis de proche en proche par une race supérieure, active, intelligente, et qui n'aspire qu'à une regénération dont elle est, en vertu de cette aspiration même, tout à fait digne et capable. Enfin, si l'on considère les choses dans leur ensemble, le canal maritime de l'Isthme de Corinthe apparait comme le complément de celui de l'Isthme de Suez, et comme un surcroît d'abréviation et un dernier perfectionnement dans le tracé de la grande route du commerce occidento-oriental.

Dans les séances de l'Académie des sciences du 28 avril, du 28 juillet et du 1er septembre de l'année 1862, M. Grimaud de Caux a lu trois notes fort intéressantes sur le projet de percement d'un canal maritime à travers l'Isthme de Corinthe. L'auteur y apprécie ce projet, comme nous le faisons, au point de vue des avantages

que la civilisation en pourra procurer, soit au commerce international, soit à la Grèce en particulier.

« Pour peu, dit-il, qu'on ait navigué, on se rend compte aisément du prix que les marins et les voyageurs attachent à la moindre abréviation de la route, surtout de l'inquiétude et de l'agitation qui se manifestent à bord à l'approche des passages et des caps où la mer est toujours plus ou moins émue. Sous ce rapport, le cap Matapan n'a rien perdu de son ancienne renommée. Quant il s'agit de le doubler, c'est toujours un *longus et anceps navium ambitus*, pour rappeler l'expression de Pline. Or, si on a la faculté de traverser l'Isthme, que l'on vienne de l'Adriatique, ou du golfe de Gênes et de Lyon, ou des côtes d'Espagne et de Gibraltar : 1° on évite les écueils du cap, qui, par les gros temps, sont des dangers ; 2° on raccourcit le chemin. En effet, des officiers inférieurs, marins expérimentés, ont fait les calculs suivants : Étant donnés comme points extrêmes de départ pour le Levant (c'est-à-dire Athènes, etc., non compris Alexandrie) : 1° Trieste et les côtes de l'Adriatique ; 2° Gênes, Marseille et les côtes d'Italie ; 3° Gibraltar et les côtes d'Espagne et de Portugal, la route est raccourcie : 1° de 183 ; 2° de 84, et 3° de 38 milles marins ; c'est-à-dire que, si l'Isthme est ouvert pour aller à Athènes, la route est abrégée, savoir : en partant de Trieste de 246 kilomètres ; de Marseille et de Gênes, de 156 ; de Gibraltar, etc., de 70. Or, pour se faire une idée de la valeur de ces chiffres, il faut considérer que sont réputés bons marcheurs les voiliers qui font, en 1 heure, 6 kilomètres, et les courriers à vapeur qui en font plus de 16 (16,668 mètres, soit 9 milles marins).

« Ces chiffres font ressortir deux sortes d'économies ; il y a d'abord l'économie du temps, qui pour les navires à voile devient considérable quand la mer est agitée, et au

cap Matapan elle l'est sans cesse; on louvoie toujours plus ou moins, soit en allant, soit en venant. Il y a ensuite l'économie de la dépense, qui s'applique principalement aux bateaux à vapeur.

« L'*Alphée*, bateau neuf des Messageries impériales, à son premier voyage, a parcouru (aller et retour) 2,836 milles marins, équivalant à 5,252 kilomètres, avec une vitesse moyenne de 10,7 milles ; sa machine a consommé 1 tonne 395 kilogrammes d'huile ; 4 tonnes 864 kilogrammes de suif ; 122 kilogrammes de déchets de coton, enfin 472 tonnes 580 kilogrammes de charbon. Dans les voyages subséquents, les différents organes de la machine étant mieux assis, la consommation des trois premiers articles sera moindre ; toutefois, en y comprenant l'équipage, cette dépense n'ira jamais au-dessous de 100 francs par heure. Il résulte de là qu'en traversant l'Isthme, l'*Alphée* aurait économisé 800 francs.

« La navigation générale de la Méditerranée retirera donc de la nouvelle voie des avantages incontestables.

« Quant à la Grèce, c'est le plus puissant moyen de donner à son agriculture, à son commerce et à son industrie un essor inconnu, en fournissant à leurs produits un débouché qui les mène directement sur tous les marchés du monde. En effet, du cap Sunium à l'embouchure de l'Achéloüs, du cap Colonne à Patras ce n'est plus qu'un canal continu et presque en ligne droite. Sur toute la longueur de ce canal, des inflexions nombreuses constituent autant d'abris, plusieurs susceptibles de devenir des ports accessibles aux navires du plus grand tonnage ; tous entrepôts opportuns des produits les plus riches et les plus variés de l'agriculture appliquée à un sol fertile et bordant la mer, ou n'ayant qu'un court trajet à faire pour l'atteindre. Ces avantages purement locaux sont considérables. Il en est de plus grands encore.

Le jour où l'Isthme est percé, le grand chemin du commerce du Levant traverse la Grèce par son beau milieu; et, ce jour-là, la Grèce n'est plus seulement l'appendice le plus méridional de l'Europe; elle prend immédiatement et par la force des choses, dans le monde, le rang qu'elle a le droit d'ambitionner, en vertu de son histoire et de sa géographie. »

L'exposition universelle de 1867 a montré que l'espoir de voir un jour la Grèce reprendre une partie du lustre dont elle a jadis brillé dans la famille des peuples européens est loin d'être une chimère. Si le travail manque dans ce pays, la matière du travail y est abondante : il ne faut que des bras et des capitaux pour l'exploiter et la faire valoir. Il y aurait un aveuglement inexplicable et impardonnable à lui refuser les uns et les autres. Les entrailles du sol sont riches des marbres les plus variés et les plus précieux et renferment des trésors de minéralogie. On y trouve en grandes quantités le micaschiste, la limonite, la serpentine, la stilpnosidérite, l'émeri, la magnésite dont cinquante à soixante mille quintaux sont exportés chaque année en Angleterre, le manganèse, le soufre, le gypse, la pierre lithographique.

Le charbon de terre s'étend sous le sol à Oro, à Koumi, à Olympie. La fabrication des briques est considérable. La culture des céréales, blé, seigle, orge et maïs, celle des pois, des haricots, des fèves, du tabac, du coton, donnent des résultats remarquables, spécialement dans la province de Nauplie où la ferme-modèle de Tirynthe a imprimé au travail agricole un mouvement et une intensité autrefois inconnus. Le produit des céréales, qui s'élève actuellement à vingt-cinq ou trente millions par année, pourrait monter à plus de cent cinquante millions, si ce mouvement et cette intensité s'étendaient à

toutes les parties du sol hellénique et prenaient un dé veloppement proportionné au point de départ. La cul ture la plus importante est celle de l'olivier. Il y avait en Grèce 2,300,000 plants d'olivier en 1834, 7,500,000 en 1860. Le vignoble couvrait 2,500 hectares en 1850, et 49,250 dix ans après. La fabrication des vins, qui laisse à désirer, est toutefois en progrès. En 1860, la production du raisin de Corinthe s'est élevée à 126 millions de livres vénitiennes. La pomme de terre a été acclimatée dans la province de Lacédémone.

La population agricole de la Grèce forme 51 p. c. de la population du royaume. Le desséchement du lac Kopaïs, dont la superficie est de vingt-cinq mille hectares, augmenterait de beaucoup les ressources agricoles du pays et serait l'origine de produits fructueux pour la spéculation honnête et intelligente. Il est toujours en projet. Quant aux forêts, elles couvrent 541,966 hectares de terrain. La pêche des éponges donne lieu à une grande concurrence. Les mûriers abondent dans le pays, et la soie qu'on y fabrique est d'excellente qualité; le drap, la toile, les tissus de coton sont recommandables au point de vue de la matière première comme à celui de la mise en œuvre ; on fait à Sainte-Maure et à Milo des dentelles fort recherchées. La Grèce est fière de ses fabriques d'armes; l'ébénisterie fleurit à Athènes; il y a dans cette ville, ainsi qu'à Syra et à Corfou, des orfévres de talent. Athènes, Syra, l'Eubée, Patras, les îles Ioniennes, le Péloponnèse, ont des journaux en grande quantité. Les professions libérales sont exercées par 18 p. c. de la population du pays.

Nous avons emprunté les détails qui précèdent aux comptes-rendus de l'exposition universelle de 1867 publiés par M. Léon Michel dans le *Moniteur*, à la date des 26 octobre, 14 décembre 1867, 16 janvier 1868. Nous

devons citer textuellement le passage suivant qui démontre, preuves en mains, que la Grèce n'est point retombée, comme on le prétend vulgairement, à l'état sauvage, qu'elle ne s'est pas rendue indigne de l'appui que les puissances européennes, jadis mieux inspirées qu'aujourd'hui, ont prêté à sa résurrection, qu'elle a marché depuis quarante ans, et qu'elle marche encore et ne demande qu'à marcher toujours dans la glorieuse et féconde voie du progrès et de la civilisation :

« M. Manitaki, directeur des travaux publics au ministère de l'intérieur à Athènes, expose dans son *Aperçu sur les progrès matériels de la Grèce* les résultats des efforts tentés par le gouvernement pour relever la Grèce de ses ruines.

« 23 villes détruites pendant la guerre sont construites à neuf sur des plans d'alignement ;

« 10 villes nouvelles fondées sur des emplacements nouvellement choisis ;

« 5,000 navires marchands arborant le pavillon d'azur croisé de blanc du royaume hellénique ;

« 380 kilomètres de routes nationales ouverts à la circulation ;

« 14 ports en réparation ou en construction ;

« Le mouvement général du commerce qui était en 1858 de 44,201,511 drachmes pour l'importation et 28,865,185 pour l'exportation, en tout 73,066,696, s'est élevé en 1864 à 61,899,765 pour l'importation, et 31,388,640 pour l'exportation, en tout 93,288,405 drachmes. »

Le temps ne peut que donner des résultats de plus en plus satisfaisants, et l'accomplissement de projets tels que le desséchement du lac Kopaïs et le percement de l'isthme de Corinthe, qui nous occupe spécialement au-

jourd'hui, est de nature à accélérer et à développer encore un mouvement si propice à la grandeur et au bien-être de la nation hellénique.

Les journaux ont d'ailleurs annoncé récemment que la chambre des députés d'Athènes venait de voter un projet de loi relatif aux études à faire pour le percement d'un canal maritime à travers l'isthme de Corinthe. Comme on le voit la question est à l'ordre du jour dans le pays même.

Ce n'est pas la première fois qu'elle y est mise. Les Grecs anciens, les Romains, les Vénitiens, projetèrent ou tentèrent successivement de percer l'isthme. Demetrios Poliorketes, C. Julius Cæsar, Caligula, Néron, sont cités par Pline le naturaliste [1] et plusieurs auteurs anciens; Périandre, et quelques autres, par les commentateurs; Thésée, Alexandre, les Cnidiens par Pausanias. L'essai que fit Néron semble avoir été le plus récent de tous, peut-être même le seul réel. Selon le témoignage de Dion Cassius et de Suétone, le dernier rejeton du premier des Césars, personnage théâtral, amoureux de la pompe et

1. Le passage de Pline est assez curieux :

« In eo loco erumpentia e diverso, quæ dicta sunt, maria, a septentrione et exortu, ejus omnem ibi latitudinem vorant, donec contrario incursu æquorum tantorum, in quinque M pass. intervallo exesis utrinque lateribus, angusto cervice Peloponnesum contineat Hellas. Corinthiacus hinc, illinc Saronicus appellatur sinus : Lecheæ hinc, Cenchreæ illinc, angustiarum termini, longo et ancipiti navium ambitu, *quas magnitudo plaustris transvehi prohibet* : quam ob causam perfodere navigabili alveo angustias ipsas tentavere Demetrius rex, dictator Cæsar, Caius princeps, Domitius Nero, infausto (ut omnium patuit exitu) incepto. » (C. Plinius Secundus, l. IV, c. 5).

Ainsi que le mentionne Pline, on avait établi sur l'Isthme un chemin glissant nommé *Diolcos*, par lequel les vaisseaux dont les dimensions le permettaient étaient tirés à bras et transportés d'une mer à l'autre.

passionné pour le clinquant, les oripeaux et le fracas, *qualis artifex!* inaugura solennellement les travaux aux sons éclatants et multipliés des trompettes et prononça un discours qu'il adressa à ses prétoriens. Puis il prit une pioche d'or, creusa un peu le sol, et remplit de terre une corbeille qu'il plaça sur son épaule. Tout était pour le mieux; mais des géomètres égyptiens prétendirent que, si l'on perçait l'isthme, le débordement de la mer Corinthienne submergerait l'île d'Egine; puis la superstition s'en mêla et le bruit fut semé que le sang avait jailli sous la pioche, qu'on avait entendu des lamentations et des mugissements, que des apparitions s'étaient montrées : les travaux furent abandonnés. Ils avaient été conduits assez loin, ainsi que le prouvent les investigations de M. Guerry provoquées et recueillies par M. Grimaud de Caux.

« Les Romains, dit ce dernier ont entrepris l'isthme des deux côtés à la fois.

« En partant de la mer, ils ont poussé les travaux :

« Sur le golfe Salonique ou d'Égine jusqu'à 2,180 mètres;

« Sur le golfe Corinthien, ils se sont arrêtés à 1,156 mètres.

« Et comme l'isthme a 5,900 mètres de large seulement, il en résulte que l'intervalle entre les deux points d'arrêt n'est que de 2,564 mètres.

«Les deux points extrêmes de ces travaux se relient par une série de quatorze puits d'exploration, dont cinq sont carrés et les autres ronds ou ovales, tous comblés jusqu'à une certaine profondeur. J'ai mesuré l'un d'eux; les autres sont semblables. C'est un carré de $2^m80$ de côté. Il s'ouvre dans une roche calcaire ayant $0^m90$ d'épaisseur, reposant sur une couche de sable et de terre superposée à une autre couche de calcaire ayant $2^m10$

d'épaisseur. Ce puits est comblé jusqu'à $5^{m}30$ au-dessous du niveau du sol. La roche est sans dureté, elle s'égruge au moindre choc..... »

On voit dans quel état les Romains laissèrent les travaux du percement de l'isthme de Corinthe. Les Vénitiens, qui l'entreprirent à leur tour, se laissèrent arrêter par les mêmes fantômes et la même superstition.

« Les traditions ne se perdent pas, dit encore l'auteur des notes académiques précédemment citées. Le vendredi 21 mars (1862), pendant l'opération du nivellement j'étais au bord de la mer où je faisais poser la mire pour déterminer le zéro, l'ingénieur, M. de Doulnitz, dressait la lunette. Un paysan s'arrêta à le considérer un moment, puis il lui dit : « Mon grand-père est mort à qua-
« tre-vingt-douze ans et je suis déjà assez âgé ; il me ra-
« contait que les Vénitiens avaient voulu percer l'isthme
« Ils commencèrent du côté de Corinthe. Quand ils atta-
« quèrent le rocher, le sang coula sous les premier
« coups. Effrayés, ils se dirigèrent vers Kalamaki, e
« entreprirent les travaux aussi de ce côté-là. Le san
« coula encore. Dès ce moment ils abandonnèrent l'en-
« treprise. » Ce paysan ne se doutait pas qu'il n'éta que l'écho des bruits répandus là même où il parlait mais en des temps bien antérieurs au siècle où vivait so grand-père.

De pareils obstacles ne peuvent se reproduire e présence de l'esprit moderne, et la science contempo raine vient de faire ses preuves en Égypte. Dans l'Isthm de Corinthe, le travail serait beaucoup plus facile qu'i ne l'a été dans l'isthme de Suez, puisque l'air, les lieu et les eaux de la Grèce ne laisseraient rien à désirer au travailleurs groupés sur ce chantier, et qu'il n'y aurai pas ici à craindre, comme là-bas, le désert, la soif et l choléra. M. Grimaud de Caux estime que l'œuvre pour

rait être accomplie en moins de cinq années par un personnel de quatre mille ouvriers de toute espèce. Il est probable aussi que la science n'aurait pas à créer de nouveaux engins comme elle l'a dû faire pour achever le canal maritime de l'isthme égyptien. Le percement de l'Isthme de Corinthe pourrait vraisemblablement s'exécuter pour la plus grande partie à sec, et le chantier de Chalouf-al-Terraba dans l'isthme de Suez serait sans doute le modèle d'après lequel les chantiers de l'isthme grec seraient établis.

M. Grimaud de Caux a relevé les dimensions suivantes dont la connaissance est indispensable pour réunir et fixer les éléments de la question :

« D'après un nivellement, dit-il, la plus grande hauteur de l'Isthme, soit la ligne parcourue, sur la ligne tracée par les puits romains, serait de 81$^{m}$95. Sur une autre ligne, peu différente de la première, mais plus courte, il n'y aurait que 75$^{m}$95. Enfin, en suivant les dépressions qui s'observent vers Posidonium, se continuent dans la direction de leur muraille qui traversait l'isthme et dont la longueur est de 7,500 mètres, la plus grande hauteur ne dépasserait pas 40 mètres. Mais, selon cette ligne sinueuse, le chemin, pour aller d'un bord à l'autre, serait beaucoup plus long. Ainsi, la ligne droite la plus courte a 5,940 mètres ; l'autre ligne droite, 6,536 ; la ligne sinueuse, 8,300.

« En parlant de Kalamaki, sur le golfe d'Égine, il faut parcourir 2,580 mètres pour atteindre la *cote rouge* 81 ; de ce point culminant, pour arriver à l'autre bord, sur la mer Corinthienne, il reste donc à parcourir 3,955 mètres. Sur la ligne la plus courte, le point culminant (75,95) est à 2,700 mètres de Kalamaki et à 3,240 de l'autre côté. On comprend que la comparaison de ces chiffres et leur combinaison fournissent

une des bases principales de la mensuration du cube. »

Il est intéressant de rappeler, en regard des chiffres qui précèdent, les dimensions du Seuil d'Al-Guisr qui est, comme on sait, la partie la plus élevée de l'isthme de Suez : 22 mètres de large au plafon l; 62 mètres à la ligne d'eau ; 120 mètres d'écartement à la crête qui a 27 mètres au-dessus du plafond, 19 au-dessus de la ligne d'eau. On voit que le point culminant de l'isthme de Corinthe est plus élevé des deux tiers.

En résumé, l'œuvre à accomplir en Grèce est bien bien moins considérable, bien moins difficile et bien moins coûteuse que celle qui vient d'être si glorieusement accomplie en Égypte et dont l'avenir récoltera les fruits, en dépit des calomnies et des mécomptes du présent. Le percement de l'isthme de Corinthe ne soulève aucun problème de politique internationale. Le problème technique ne présentant, dans l'espèce, absolument rien d'extraordinaire, se trouve résolu à l'avance, et il ne s'agit plus dès lors que de l'exécution. C'est donc au patriotisme des Hellènes, d'une part, à l'intelligence des capitalistes, de l'autre, qu'il faut faire appel. Pour le siècle qui voit faire de l'Afrique une île, et perforer les flancs du Mont-Cenis, le percement d'un canal maritime à travers l'isthme de Corinthe ne peut être qu'un jeu. Toute la question se réduit à savoir si, pour employer une expression vulgaire, le jeu en vaut la chandelle. Nous avons, croyons-nous, suffisamment démontré tous les avantages que recueillera la Grèce de l'achèvement d'un pareil travail. Nous avons également indiqué de quelle importance l'abréviation d'une route si fréquentée par les navires européens serait pour le commerce du bassin de la Méditerranée. S'il y a honneur, il y aura donc aussi profit, ce qui ne gâte rien.

« Entre tous les peuples, dit Goëthe, ce sont les Grecs

qui ont rêvé le plus beau rêve de la vie. » Ce rêve a été longtemps interrompu. Il peut, il doit reprendre et il est consolant de penser qu'à notre époque, si les peuples ont encore entre eux des rivalités et des luttes, ce ne sera plus que sur le terrain pacifique de la littérature, des beaux-arts, de la science, du commerce, de l'industrie, et qu'après avoir tant travaillé pour la mort, l'humanité travaillera enfin pour la vie. La Grèce, cette France de l'Orient, l'avant-garde des peuples libres de ce côté du monde, ne peut manquer de prendre sa part de ce sublime tournoi, de donner une note brillante et suave à la fois dans l'harmonie de ce concert universel.

---

# POST-SCRIPTUM

## CONTENANT LES DERNIÈRES NOUVELLES

L'Assemblée nationale, aux dernières heures de sa trop longue carrière, a voté d'urgence le projet de réforme judiciaire en Égypte, que M. Decazes avait déposé dans la séance du 27 décembre 1874. Cette réforme n'est accordée par les puissances européennes à l'Égypte que pour une période de cinq années, que la volonté de ces mêmes puissances peut abréger, si l'expérience ne leur parait pas favorable. Le champ demeure donc ouvert aux études et à la discussion. D'ici-là, il faut espérer que le gouvernement de la République française sera aux mains de gens qui sauront et voudront voir clair et qui, en même temps, auront assez d'habileté et d'énergie pour rendre à notre pays l'influence légitime qu'il a perdue en Orient sous le funeste régime de l'Empire.

Dans les dernières années de ce régime, l'influence française en Égypte avait singulièrement baissé. Nos

consuls n'y jouissaient d'aucun crédit. La mission militaire française avait été promptement réduite à la même insignifiance. Le conseil d'études et de surveillance de la mission égyptienne à Paris, qui prenait soin du bien moral et intellectuel des jeunes gens entretenus par le gouvernement vice-royal dans la capitale de la France, était composé des personnes les plus recommandables à tous égards, les plus indépendantes, les plus honnêtes, les plus dévouées ; les fonctions des membres de ce conseil étaient absolument gratuites : leur avis ne pesait d'aucun poids sur les décisions prises au Kaire. Qui donc aurait pu relever et maintenir le prestige de la France sur les bords du Nil ? Assurément ce n'était point cette Espagnole bigote et tapageuse qui alla toute seule, sans son mari, et comme en garçon, inaugurer le canal maritime de l'isthme de Suez, et dont les excentricités et les courses folles à âne et à chameau scandalisèrent les bons Égyptiens du Kaire. Ce n'étaient pas ces manieurs d'affaires véreuses, complaisants à tout faire du vice-roi, dont l'un, champignon malsain sorti du fumier de la candidature officielle, fut deux fois rejeté avec dégoût par le Corps législatif lui même, qui, cependant, n'était pas délicat en ces matières.

Survinrent nos désastres, fruit amer des vingt années du gouvernement issu du coup d'État de Décembre. Nous tombâmes naturellement au plus bas dans l'esprit d'Ismaïl-Pacha et de son entourage.

Cependant, dès 1872, la France s'était relevée et avait forcé le respect et l'admiration de l'Europe et du monde entier, par la rapidité et la grandeur avec lesquelles la République avait fait face aux périls de toute sorte et trouvé les moyens de réparer autant que possible les fautes et les crimes de l'Empire. Mais la marche du pays dans cette voie salutaire fut brusquement inter-

rompue dans la nuit du 24 mai 1873. La France devint la proie d'une coalition de médiocrités perverses sous l'étreinte desquelles elle s'est débattue jusqu'au 20 février 1876.

Comme si ce n'était pas assez des fautes d'un seul parti, on s'était cotisé pour accumuler celles de tous les partis réunis. On avait mêlé la platitude du système qui paya jadis l'indemnité Pritchard au fanatisme qui inspira plus tard l'expédition de Rome et aux creuses fanfaronnades qui, après la catastrophe du Mexique, nous valurent la funeste guerre de 1870, et l'on avait composé de ces éléments si disparates un étrange amalgame d'ignorance et d'impuissance complète. Voilà comment il s'est fait que, renseigné sans doute par l'agent diplomatique au Kaire comme M. de Grammont l'était en 1870 par l'ambassadeur à Berlin, le gouvernement de l'*ordre moral* a vu passer, devant lui, à l'Angleterre la propriété de 176,602 actions du canal maritime de l'isthme de Suez, cette œuvre toute française, toute à la gloire de la France.

M. Buffet, après le vote des lois constitutionnelles de la République française, avait jugé à propos de suivre une politique qui fût comme le *post-scriptum* de l'Empire. Les élections générales des 20 février et 5 mars 1876 ont mis fin au règne de cette mesquine et pédantesque personnalité. Attendons avec confiance l'avenir, un avenir prochain.

Quant au « malade », il est maintenant à l'état de moribond, et tandis qu'on prépare le linceul dans lequel on va l'envelopper pour le porter au cimetière où sa fosse est creusée, les plus pressés s'emparent des objets à leur convenance et s'adjugent son linge et ses hardes.

Nous sommes arrivés au jour de la grande et défini-

tive liquidation de l'empire ottoman. La banqueroute financière a déjà précédé la déroute politique.

C'est en Égypte que l'Angleterre a commencé de porter la main sur l'intégrité, au moins morale, de l'empire ottoman.

Nous croyons que l'entente des puissances européennes, Allemagne, Angleterre, Autriche, Italie, nous réserve, pour une époque peu éloignée, des surprises plus vives et plus complètes.

---

Au moment où nous corrigeons les dernières feuilles de ce volume, nous recevons d'Égypte diverses lettres que nous avions d'abord l'intention de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Mais nous y renonçons : ces lettres confirment tout ce que nous avons dit dans les nôtres, et, aux premiers jours de 1876, l'Égypte est ce qu'elle était en 1865 quand nous sommes arrivé au Kaire. Aujourd'hui comme alors, « les employés subissent périodiquement des retards de plusieurs mois dans le paiement de leurs appointements ; l'armée doit se trouver heureuse si elle a à manger, et les créanciers des diverses administrations sont renvoyés de Caïphe à Pilate pour le remboursement de ce qui leur est dû. »

Un autre correspondant se plaint dans les termes les plus vifs et les plus précis de l'état déplorable des affaires, de la stagnation absolue du commerce, de la misère générale qui paralyse tout. « Les impôts énormes qui pèsent sur le fellah, dit-il, ont été prélevés déjà pour les cinq années à venir. »

On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil de l'Égypte. Ce que nous prévoyions dès 1867 est en voie de se réaliser : l'Égypte devient une ferme de l'Angleterre, quelque chose comme le vestibule de l'Inde.

Peu à peu les employés français des raffineries et des grands établissements de tout genre cèdent la place à des employés anglais.

Les soldats du Khédive font des conquêtes lointaines dont profitera l'Angleterre qui, un beau jour, se verra maîtresse de tout ce qui borde la mer Rouge et l'Océan indien depuis Suez jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

Les vice-rois d'Égypte, si, comme cela est probable, l'Angleterre les laisse subsister, ne seront plus que des Khédives à l'engrais, qui ne gêneront en rien la toute-puissance britannique.

L'Italie étend déjà le bras pour se saisir de la Tunisie qui, avant longtemps, lui appartiendra.

L'Espagne, une fois délivrée de l'alfonsisme comme elle vient de l'être du carlisme, et redevenant d'une manière sérieuse et définitive une république, ne tardera guère à s'emparer du Maroc.

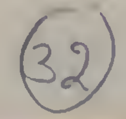
La République française peut se contenter de l'Algérie. Mais il faut qu'elle sache faire produire à ce magnifique pays tout ce qu'il peut donner. C'est le secret de l'avenir, et cela pourra être une des plus belles gloires de nos hommes d'État et de nos administrateurs futurs.

---

# TABLE DES MATIÈRES

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Imprimerie E. HEUTTE et Ce, à Saint-Germain.


32